

Les mois	Du Printemps,	{ Mars, Avril, May.	Le Bélier, de feu.	L'Equinoxe du Printemps se fait le dixième de Mars.
De l'Eté,	{ Juin, Juillet, Août.	L'Efcreuiffé, d'eau.	L'Efcreuiffé, d'eau.	Septentrionaux.
De l'Automne,	{ Septembre, Octobre, Nouembre.	La Balance, d'air.	Le Solfstice d'Efcté, le douzième du mois de Juin.	Le Solfstice d'Efcté, le douzième du mois de Juin.
De l'Hiver,	{ Decembre, Janvier, Fevrier.	Le Scorpion, d'eau. L'Archer, de feu.	L'Equinoxe de l'Automne, le quatorzième de Septembre.	Meridionaux.
auquel le Soleil entre au signe nommé	Le Capr. de terre. Le Verfe-eau, d'eau. Les Poiffons, d'eau.	Le Solfstice d'Hyuer, le douzième de Decembre.	Le Solfstice d'Hyuer, le douzième de Decembre.	Meridionaux.



LA
IVDITH DE
G. DE SALVSTE

SEIGNEVR DV
BARTAS.

REVEVE ET AVGMENTEE
*d'Argumens, Sommaires &
Annotations.*

A MADAME MARGVE
RITE DE FRANCE,
Royn de Nauarre.



A LA ROCHELLE,
Par Hierosme Haultin.

1591.

BIBLIOTHEQUE
TOULOUSE
UNIVERSITAIRE

LA
VIDE DE
DR SAVATI
SERGENT
CATALOGUE DES
LIVRES SVYVANS.

La Judith, diuisee en six liures.

L'Uranie, ou Muse celeste.

Le Triophe de la Foy, departi en quatre chants.

Poëme dressé pour l'accueil de la Royne de Navarre faisant son entree à Nerac , auquel trois Nymphes debattent qui aura l'honneur de saluer sa Majesté.



A MADAME MARGVER-
rite de France, Royne de Nauarre.

MA D A M E , parmi tant de miliers d'hommes , qui tressaillent d'aise à vostre venue en ces quartiers si lo-
guement desirée : pour n'estre seul qui les mains vuides se presentast à vostre Maiesté, ie vous offre ce li-
ure: ou plutost ie vous donne de vos dons , & vous offre de vos biens. Car ces premiers fructs , tous tels qu'ils sont, ont pris racine & croissance en vo-
stre champ,tat pource que la naissance m'a fait na-
turel suiet, & l'election volôtaire seruiteur du Roy
de Nauarre vostre mari: que pource qu'estât encor
és angoisseuses tranches de cest enfantement, par
le conseil de Môseigneur de Pibrac (personne aus-
si rare que la France en ait iamais porté) ie vous
choisis pour marrine , & iettay l'œil sur vous côme
sus ma fauorable Lucine. Mais quelques iours a-
pres que cest auorton eust vcu le Soleil , & que le
temps eust desbandé mes yeux , que la desmesuree
& flateuse affection, que chacun porte à sa genitu-
re, tenoit vn peu fillez: ie commençay d'auoir ver-
gongne & pitié tout ensemble de sa laideur. Tel-
lement que tant s'en faut que i'eusse la hardiesse de
comparoistre devant vous avec vn present si peu
respondant à vostre grandeur , & à l'esperance pa-
ternelle : qu'à peine peux-je contenir mes mains
desireuses d'abolir en vn moment ce qui auoit esté
elabouré avec plusieurs veilles & trauaux. Or cô-
me les iugemens des hômes sont infinitement diuers,

il est aduenu que mō petit Esope avec toute sa de-
formité a trouué grace enuers plusieurs. Mais co-
gnoissant bié que l'aduis de quelques particuliers
(& peut estre trop affectionnez en mō endroit) est
vn trop debile fondemēt pour y surbastir vne glo-
re solide:& ne pouuant plus resister à l'importuni-
té des Imprimeurs plus soigneux de leur profit,
que du public: qui tout contrefait qu'il estoit,l'eus-
sent plusieurs fois sans mon oppositiō,remis en lu-
miere : i'ay esté constraint d'employer quelques
iours à l'habiller vn peu plus propremēt, & lui en-
seigner ie ne fçay quel entregēt,pour lui faire voir
son monde,avec plus de faueur , & moins de honte
de son pere. Et ie ne doute point qu'il ne soit bien
venu par tout, s'il est seulement armé du sauf-con-
duit de vostre faueur. Car outre vne infinité de gra-
ces,& d'ame & de corps qui luisent en vous , chacū
admire à bon droit ce iugement exquis , qui vous
fait non seulement discerner les liutes dignes de
vie d'aucc ceux qui sont naiz vn peu en despit des
Muses , prisant grandement les autheurs de ceux-
là , & par vn humain accueil accourageant à mieux
faire les auteurs de ceux-ci:ains encore (pour l'in-
croyable cognoissance que vous avez des affaires
d'estat) rend digne vostre main de plusieurs sce-
ptres,vostre teste de plusieurs courônes , & vostre
esprit de l'administration de plusieurs empires.
Certes le lardin de la France a tousiours porté de
belles fleurs , mais de nostre mémoire il a produit
trois Marguerites , qui ont honoré de leur beauté,
soustenu de leur vertu , & parfumé de leur odeur
toute l'Europe. Toutesfois la mort enueuse de no-
stre bon heur nous a pieça rauî les deux , & mainte-
nant ceste seule consolation nous reste , qu'elles
semblent reuiure en vous , comme non moins heri-
tiere de toutes les deux,que du diadème & throsne
de l'autre. Et ie prie celuy qui tient en sa main le
cœur des Rois,qu'il vous face passer de loin en tou-

te sorte de louanges ces deux rares honneurs de leur sexe, & miracles de cest aage : à fin que toute la Guyenne, ou plustost toute la France , ioüisse avec vn heureux repos des fructs de vostre vertu. Je scay bien, Madame, que trouuerez en cest ouvrage beaucoup à redire , car tant s'en faut qu'il puisse contenter les plus delicates oreilles , qu'il ne peut mesme satisfaire à son auteur. L'auoué que son stile marche dvn pied mal assuré , que les inuentiōs sont froides , & que les phrases ressentent vn peu mon naturel ramage. Mais ie vous supplie considerer , que la pluspart de ces Poëmes ont esté par moy composez presque en mon enfance, ainsi que beaucoup de gens d'honneur qui les m'ont il y a plus de douze ans , ouy reciter porteront tesmoignage. Et d'avantage comme les fructs, qui viennent auant saison , bien que nez dvn tige sont aigretz: & les vins produits par vne ieune vigne, sont communément foibles & de peu de garde: qu'il ne se peut faire qu'un Escruain , pour bié aduisé qu'il soit, ne laisse en ses mouuemens quelque apparen- te marque de son aage. Il y a bien plus, que ma destinee & la calamité de mon siecle m'ayant appellé à autre profession que celle des lettres : nul ne doit esbahir si ic ne puis suyure que de bien loin ces excellens esprits , qui n'ont autre but qu'honorer la Frace par l'immortel labeur de leurs plumes. Cepédant, Madame, il vous plaira l'accepter pour vostre. Et i'espere que le temps luy produira quelque frere , qui né sous meilleur astre , & plus soigneusement institué par son pere , sera trouué digne Ambassadeur de vostre gloire fameuse.



ADVERTISSEMENT AV LECTEUR.



Mⁱ Lecteur, m^{ayant} esté commandé, il y a enuiron quatorze ans, par feu tres-illustre & tres-verteuse Princesse Ieâne Royne de Navarre, de rediger l^e histoire de Iudith en forme d^e un Poème Epique : ie n^{ay} pas tant suivi l^e ordre, ou la phrase du texte de la Bible, comme i^{ay} tasché, sans toutesfois m^{esloigner} de la verité de l^e histoire, d^{imiter} Homere en son Iliade, Virgile en son Enéide, & autres qui nous ont laissé des ouvrages de semblable estoffe : & ce pour en rendre de tant plus mon œuvre delectable. Que si l^e effet n^a respondu à mon desir, ie te supplie reitter la coulpe sur celle qui m^a proposé un si sterile sujet, & non sur moy, qui ne luy pouuois honnêtement desobeir. Tant y a que comme estant le premier de la France, qui par un iuste Poème ay traitté en nostre langue des choses sacrees, i^{espere} recevoir de ta grace quelque excuse, veu que les choses de si grand poids ne peuvent estre & commencees & parfaites tout ensemble. Et que si tu ne loues ni mon stile, ni mon artifice, pour le moins seras-tu constraint de louier mes honestes efforts, & ensemble le saint desir que i^{ay} de vcoir à mon exemple la jeunesse Françoise occupée à si saint exercice. Je ne veux oublier que ceux-là me font grand tort, qui pensent qu'en descrivant la catastrophe de ceste histoire vrayment tragique, ie me soye rendu volontaire Aduocat de ces esprits brouillons & seditieux, qui pour servir à leurs passions temerairement & d'un mouvement priué, coniurent contre la vie des Princes, qui pour leurs cruautez, exactions insupportables, &

desbordemens domestiques, se sont comme degraderz du
venerable & sacré tiltre de Royauté. Car tant s'en faut
que i'estime que cest exemple & ses semblables doiuent
estre tirez en consequence : que mesme ie me persuade
que l'acte d'Abod, de Iael & de Iudith, qui sous cou-
leur d'obeissance & pretexte d'amitié, ietterent leurs
mains vengeresses sur Eglon, Sizare, & Holoferne, eut
esté digne de cent potences, cent feux, & cent roués, s'ils
n'eussent esté peculierement choisis de Dieu, pour deflier
les chaines & rompre les ceps qui retenoient le peuple
Hebrieu en une seruitude plus qu'Egyptienne, voire
expressément appellez pour faire mourir ces Tyrās d'u-
ne mort autant ignominieuse, que leur vie auoit esté
meschante & abominable. Mais pour ce que ceste que-
stio est si difficile qu'elle ne peut estre expliquee en peu
de paroles, & que mon cerneau est trop debile pour une
si haute entreprise, je la renuoye à ceux qui ont employé
beaucoup plus d'huyle & de temps à fueilleter les volu-
mes sacrez que ie n'ai fait pour encore. Il me suffira
pour ce coup d'admonnester le Lecteur, de n'attenter rië
sans une claire & indubitable vocation sur la vie de
ceux que Dieu a esleu sur nous. Et sur tout de n'abuser
de l'hospitalité, amitié paternelle & autres saints liens,
pour donner lieu à ces frenetiques opiniōs, & abolir une
pretendue Tyrannie. Quant à mon Triomphe de la Foy,
je scay qu'il sera trouué manque & imparfait : mais ie
m'asseure que tous hommes de bon iugement recognoi-
front que de propos deliberé i'ay obmis plusieurs choses,
pour n'aigrir par un stile partial & enuenimé les esprits
des hommes de ce siecle, qui sont assez & par trop aigris
à cause des presentes cōtroverses de la Religion: lesquel-
les ie desire voir non seulement esteintes, ains mēmes
ensevelies sous un eternel oubli. Je ne doute point aussi
que plusieurs ne trouuent le long denombrement que ie
fai des amis & ennemis de la Foi, nō seulement ennuyeux,
ains aussi fort estlongné de la facon d'escrire des Poëtes.
Mais ie les prie croire, qu'il m'a esté beaucoup plus fas-
cheux d'enfiler en mes vers ces nōs propres, qu'il ne leur

ADVERT. AV LECTEVR.

ſçauroit estre fascheux de les lire : & que d'autrepart ayant Petrarque pour patron, je ne me soucie pas beaucoup de leurs repreb̄ſions. J'auoi aussi à te dire que j'ai dressé le discours de mon Vranie , non tant pour taxer les œuures d'autrui, que pour deffendre les miennes contre deux fort différentes sortes d'hommes : dont les uns sont si deprauex, qu'ils ne peuvent rien ouïr qui ne soit du tout profane : & les autres sont si superſtitieux, qu'ils font conscience, non ſeulement d'efcrire, ains meſme de lire les choses ſacrees en vers, pensans que l'assemblémēt & iointure de leurs syllabes eſt ſi contrainte , qu'il eſt imposſible que le ſens n'en ſoit peruerſi, ou pour le moins obſcurci grandement. Or ſi ie cognoi que ce mien coup d'effai te ſoit aggrefable, je pourſuiurai avec plus grand' allegreſſe la carriere commencée : & ferai en forte que tu ne te repentiras de ton induigence, ni moi de ma peine . Mais ſi il aduient au contraire, je me garderay d'oren-anant d'estaler mes menues denrees en cest ample theatre de la France, où il y a presque autant de iugement, comme de ſpectateurs. A D I E V.



ARGVMENT DE LA IVDITH DE GVILLAVME de Saluste, Seigneur du Bartas.

PAR S. G. S.

Les liures Apocryphes (du nombre desquels est celui de Iudith) sont de deux sortes: car es vns sont proposez diuers enseignemens aux hommes pour la conduite de leur vie, comme en la Sapience & en l'Ecclesiastique nommément. Es autres l'on void des recits de choses auenues, comme sous les Machabees: ou que l'on estime auoir esté faites, & dōt les doctes ne sont pas d'accord. Comme pour exemple, plusieurs tiennent que le liure de Iudith est une allegorie perpetuelle du combat & de la victoire de l'Eglise sur ses ennemis, & que quelque personnage desirant cōsoler les fideles affligez, a dresse de son inuention vn poēme entier en forme historique, pour en redre la lecture plus aisee & plaisante. D'autres estiment ce qui est recité du fait de Iudith estre aduenu à la verité. Les vns & les autres ont leurs raisons, desquelles ie n'entreprend rien resoudre pour le present, & encore que i'encline plus à l'aduis des premiers, toutesfois ie mettrai en auant ce qui peut fauoriser à l'autre opinion, & ce qu'on escrit de ceste histoire, pour rendre le docte Poēme du sieur de Bartas encores plus agreable, si tant est que ceci puisse dōner lustre à vn œuvre si excellent que le sien, Saint Hierosme estime

que le liure de Iudith a esté escrit en Hebrieu, & dir en auoir eu vn exemplaire en lāgue Chaldeēne: ce qui a peu estre fait par la diligence de quelque Iuif, ami de son païs, & pour fortifier les siés sous beaucoup d'espreeues par où ils sont passéz, sur tout apres la resurrection de Iesus Christ. Mais c'est merueille qu'en l'Eglise Iudaïque & Chrestienne ne soit rien demeuré en Hebrieu d'vne histoire si memorable, & que Iosephe qui louë si haut sa nation n'en ait sonné mot. Or le stile, l'oubliace de l'histo-rié, & mesme son insuffisance en quelques endroits, avec la deduiction des matieres, mōstrent assez que ce liure n'est pas du nombre des Canoniques, & neantmoins est de bon usage à ceux qui s'en scauēt aider comme il appartient. Pour reuenir à ceux qui ont tenu que ce fust vn recit de choses aduenues, S. Augustin au sixiéme chapitre du dixhuitiéme liure de la Cité de Dieu, dit que Nebucadnezar nommé au premier chapitre, & lequel depescha Holoferne pour aller guerroyer les Iuifs, estoit Cambyses fils de Cyrus Roi de Perse: & qu'Arphaxat fut vn certain Arbætus, & par les menees duquel les Medes se reuolterent & banderent contre les Perses, lors qu'on ouït les nouuelles de la deffaite de Cyrus & de son armee par Tomyris Royne des Massagetes. Beda voulant confermer ceste opinion, dit que les Hebrieux appelloyent Cambyses Nebucadnezar second du nom. Mais le calcul des temps a fait rejetter cest aduis par d'autres, qui prouuent que Cambyses n'a pas regné si longuement, ioint qu'il ne seroit pas appellé Roi des Assyriens.

Quelques autres suiuans l'aduis de Philo ont rapporté cela à Darius fils d'Hyftaspes, ce qui n'a esté non plus approuué, comme ne s'accordant aux autres histoires de la Bible: & Ninive ayat esté ruinée par Astyages long temps auant que Darius cōmadaſt. Le troisième aduis, suivi par quelques modernes, est que le nom de Nebucadnezar ayant esté

commun aux Rois de Babylone, celui dont le liure de Iudith parle, seroit Merodac Baladan ayeul du pere de ce grand Nebucadnezar, sous qui Daniel & ses compagnos avec le peuple de la dernière captiuité demeureré en Babylone. Ce Merodac print prisonnier Manasses, & l'emmena en Babylone, où il regnoit, & depuis fut aussi Roi d'Assyrie apres Assarrhaddon fils de Sennacherib. Ayant defait Arphaxad, qu'ils appellent Artecarmis, dominant sur vne partie des Medes, & Deioces sur l'autre, il commit Holoferne pour courir sus à ceux qui ne lui auoient assisté en ceste guerre, entre lesquels estoient les Juifs, dont s'ensuivit ce qui est deduit amplement en seze chapitres du liure de Iudith. Laissant ces conjectures au iugement du lecteur, attendu que nostre foi n'est appuyee sur les choses contenues en tels escrits, ains sur les liures Canoniques des Prophetes & Apostres, ic me contenteray de proposer ici en trois lignes tout le contenu es six liures de nostre Poëte, laissant les particulaitez remarquees es sommaires de chacu d'iceux, & es annotations en marge. Ainsi donc Nebucadnezar Roi d'Assyrie ayant enuoyé Holoferne son Lieutenant general, avec grandes forces enuahir la Iudee, & icelui s'estant campé deuant Bethulie (qu'aucuns pensent estre celle dont est faite mention au dixhuitiéme chapitre de Iosué, verset dixneufiéme, & vingt & vnième nommee Beth-hagla, appartenant à la lignée de Beniamin & d'Ephraim) les assiegez reduits à grande extremité, & sur le point d'entrer en composition avec l'ennemi, Iudith fille de Merari, veue de Manasse, de la lignée de Simeon, sort avec sa servante & est menée au pavillon d'Holoferne, où ayant seiourné peu de iours, paissant cest homme d'excuses, attend l'occasion d'une nuit en laquelle il s'en yure, puis s'endort du dernier sommeil: car Iudith lui tranche la teste, se retire à sauueté vers les assiegez, qui prénent courage, couré

sus aux assiégeans, lesquels estoiez de la mort tragique de leur chef se desbandent, sont poursuivis & exterminez, dont s'ensuit la delirâce de Bethulie, & de toute la Iudee, à la gloire de Dieu, & à la louange de Iudith son excellent instrumét. Nostre Poète descrit ceste histoire en fix liures entiers, avec l'artifice requis en tout esprit qui veut faire ouurages de duree, enrichissant ses discours, & y obseruant la grace requise en narrations, digressions, reprises, liaisons, descriptiōs, representatiōs, & figures poëtiques, avec epithetes, noms, & mots d'eslite, conuenables à la matiere qu'il traite. Sur tout il met les choses comme devant les yeux, emouuant les affections d'une singuliere adresse, tesmoignage d'un grand heur & de la rare faueur des Muses, sur tout en un long œuvre, où les plus habiles sommeillent quelquesfois. Quant au profit qu'on peut tirer de ce poème plaisir à merveilles, (& orné d'infinis beaux traits qui y apparoissent, specialement à ceux qui ont manié les Poëtes Grecs & Latins, Homere & Virgile entre-autres) i'ai tasché d'en marquer quelque chose pour le soulagement des moins exercez, sur tout en faueur des gens de bien, afin que la belle poësie du sieur du Bartas, que i'honore comme un des plus nobles nourrissons que la Muse celeste ait donné à l'Europe en ce dernier aage, soit cherie de plus en plus, comme elle le merite. Si ce que i'ai fait sur ceste premiere de ses œuvres, & sur sa Sepmaine aussi ne lui plaist, & que le lector en reçoiue quelque soulagement, ce me sera un commandement secret pour passer outre, si Dieu le veut: & presenter quelque chose de plus exquis en une autre édition.

S O M M A I R E D V
premier liure de la Judith de
Guillaume de Saluste,
Seigneur du Bartas.

HOLOFERNE, lieutenant general & chef de l'armee de Nebucadnezat Roi des Assyriens, s'estant mis en campagne pour dompter diuers peuples, & entre les autres celui des Iuifs, toute la nation est saisie de grande frayeur à cause des cruaitez que commettoient les ennemis. Or comme il aduiet en tels bruits de guerre, tout ce corps du peuple est esbrâlé, les vns se sauuans és cachettes que la peur fait trouuer plus commodes, les autres attendans en perplexité quelque triste & tragique euenement, les mieux instruits inuoquent Dieu. Sur ce, Ioachim souuerain Sacrificateur, & en ces temps-là gouerneur du peuple, par lettres & commādemés exprés rappelle ceux qui s'estoient escartés, & les fait reuenir en Ierusalem, où en presence des Leuites se fait vn sacrifice & vne priere solénelle à Dieu, pour destourner son ire & attirer sa misericorde sur les Iuifs. Quoi fait les principaux de Iudee entrent en conseil, & sont pries par Ioachim d'auiser à ce qui est expedient, & auoir la gloire de Dieu & l'amour de la patrie en plus grande recommandation que nulle autre chose. Le premier qui opine, homme couvert & fauorisant aux ennemis, conseille que l'on se rende à Holoferne, l'appellant Prince gracieux à ceux qui fleschissoyé, & inuincible par armes. Mais le second, relevant le propos de cest hypocrite qui ne faisoit comme point de cas de l'a-

abolition des loix de Dieu, & de la desolation des familles exposees à la merci de gés sans foy, monstre qu'il ne faut (pour danger & mal quelconque qui en puisse aduenir au corps) receuoir celui qui vouloit establir sō maistre au throne du vrai Dieu, & faire regner vn mal-heureux, cōfit en toutes sortes de vices pour bānir pieté & toutes vertus. Que s'il aduenoit à la nation d'estre exterminee pour la vraye Religion, Dieu seroit plus honoré en la mort des Iuifs qu'il n'auoit esté en leur vie. Qu'il valoit trop mieux mourir Hebrieu que viure Payen, & libre qu'esclaue: brief qu'on deuoit preferer l'honneur & le devoir à la crainte & à vne vaine esperance d'allonger ses iours. Ceste harangue encourage toute la compagnie, dont Ioachim remercie Dieu, & se resoluant à vne iuste deffense pour la conservation du seruice de Dieu, de la liberté de la natiō, & de la vie des innocens, contre la tyrannique invasion de l'infidele, depart sagement les gouuernemens & villes à personnes propres qui se retirent aux places à eux assignees, chacun en son endroit se preparant à la guerre avec peine & allegresse diligente.

LA IV-





LA IVDITH DE

G. DE SALVSTE,

Seigneur du Bartas.

LIVRE PREMIER.



*E chante les vertus d'une vaillante
Vefue,
Qui pour sauuer Jacob trempa le iu-
ste glaive
Dans l'infidele sang du Prince Assy-
rien,*

Qui tenoit assiége le mur Bethulien:

*Toi qui pour garantir ton Isaac de la rage
Du peuple incircensis, aceras le courage
De la faible Ludith d'une male vigueur :
D'un transport tout sacré fay moi grossir le cœur,
Des rais de ton Esprit, mon Esprit illumine :
Donne moi de traiter matiere si diuine,
D'un style non humain, afin que le lecteur
En reçouue profit, toi los, joye l'autheur.*

*Et tandis que i'ourdi vne plus riche toille
Espoir des bons esprits, & favorable Estoille,
Qui luis au mesme ciel, où n'agueres luisoit
cest astre, qui benin, mes vers fauorisoit,
Fille du grand HENRY, & compagne pudique
D'un autre grand HENRY, ô MARGVERITE
unique*

*Qui decores la France, oy ma Muse qui dit
Tes beautez & vertus sous le nom de Iudith.*

*ISRAEL ioüissoit d'un bien-heureux repos,
Seillonnant sans danger de sa terre le dos,
Qui de poignans chardons septante ans berissee,
Par le coultre trenchant n'auoit esté blessee:
Quand Dieu qui par l'aigreur d'un iuste chastiment*

Proposi-
tiō & som-
maire de
l'oeuvre.

Innocatiō
du nom du
vrai Dieu.

Dedicace
de ce poë-
me à la
Roine de
Nauarre.

Auāt-pro-
pos, seruāt
de prépa-
ratif aux
discours
fuiuans.

Comparaison.

Souuent resueille ceux qu'il aime cherement,
De peur que la longueur d'une paix ne les face
Semblables au cheual dont la guerriere audace
Se perd dedans l'estable, & qui pour trop de iours
Demeurer en repos, se fait lasche & rebours:
couure leur champs seconds de tat d'hommes de guerre,

Narration
Holoferne se met
en campagne, dont
s'ensuit le siege, la
deliurace de Bethu-
lie, & la mort du
Tyran.

Que leurs traits decochez faisoient ombre à la terre :
Que leur ost herissé de picques & de dards
Sembloit un bois touffu: que sous leurs estendars
Marchoient tat de mortels, qu'ils espuisoyent les ondes
Qui par le riche Isac murmurent vagabondes:
Si que le clair Iourdain sous son limon seché,
De honte rougissant tenoit son chef caché,
Et tari, ne pouuoit dedans la mer profonde,
Pour payer son tribut, conduire une seule onde.

A peine auoit encor le bruslé moissonneur
Despoillé les feillons de leur plus râche honneur:
A peine auoit encor le glaneur amassées
Les reliques des grains par le scieur laissées:
Et le fleau brise-espic a peine commençoit
Dans l'aire retentir: que Iacob apperçoit,
Qu'Holoferne forçant ses peu-seures frontieres,
Noye ià ses guerets de sanglantes riuieres:
Que, fier, il ne pardonne au sexe feminin,
Qu'il haste des vieillards la trop bastue fin,
Et que les enfançons qui pendent aux mammelles,
Neschappent la fureur de ces bandes cruelles.

Comparai
son pro-
pre.

Comme un troupeau d'aigneaux qui void sortir d'un
Vn loup qui l'a iadis effrayé mille fois, sbois
Ne pense à se deffendre, ains s'espard par les landes
Faisant en un moment d'une bande cent bandes:
Les fils d'Isac, cuidans que ce Tyr an felon
Avec son ost desia leur pressast le talon,
S'enfuyent escarterez dans les roches plus creuses,
Eshaliers plus poignans, es forests plus ombreuses,
misere des Le pasteur n'ayant plus souci de son troupeau,
guerres. Estonné, suit la mort sur un aspre coupeau.
L'artizan rejettant ses outils mechaniques,

Et l'auare marchand oubliant ses trafigues,
 Logent plus seurement dans un autre moussé,
 Que dans le clos guerrier d'un rempart terrassé:
 Et les plus grands seigneurs trouuent plus asséurees
 Les tashieries des loups, que leurs maisons dorees.
 La crainte, ministrant des ailes aux vieillards,
 Sur les monts plus aigus les fait monter gaillards.
 La crainte fait porter aux meres esperdus
 Leurs bien-aimez berseaux pres des bisarres nues:
 La crainte fait courir comme Dains par les champs
 Les fuibles enfançons à quatre pieds marchans.
 On n'entend rien par tout que cris esponuantables,
 Pitoyables regrets, hurlemens effroyables.

O Seigneur, disent-ils, veux-tu donc contre nous
 Tout-iour tout-iour lancer les dards de ton courroux?
 Veux-tu que derechef l'idolatre Chaldee
 Sous un ioug tyrannique accable ta Iudee?
 Veux-tu que derechef ietonnent les buissons
 Sur les monceaux pierreux de nos cheutes maisons?
 Veux-tu qu'encor le feu sacrilege deuore
 Le Palais sacré-saint où ton Iacob t'adore?

Cependant Ioachim, qui grand prestre de Dieu,
 Commandoit en ce temps à tout le peuple Hebrieu,
 Fait ainsi qu'un Pilot e expert au nauage:
 Qui si tost que le Ciel le menace d'orage,
 N'accroist par son effroi l'effroi des matelots,
 Et sa nef n'abandonne à la merci des flots:
 Ains sa peur dissimule, opposant à Boree
 Et sa force & son art d'une face asséuree.
 Car soudain despechant cent & cent messagers
 Vers les cachots obscurs, où les proches dangers
 Tenoient Iacob mussé, prie, exhorte, commande
 Que subit un chacun dans Solyme se rende.

Depuis que l'Eternel sa sainte Loi donna
 Sur le sacré sommet de l'Arabe Sina;
 L'Arche qui contenoit beaucoup plus de sagesse
 En deux pierreux tableaux, que la subtile Grece,
 Et le peuple Romain n'en ont jamais compris

Prieres
des Juifs
escartez,
monstrans
par où il
faut com-
mencer
pour trou-
ver reme-
de aux
plus confu-
ses confu-
sions.

La pieté
n'abolit
point ains
resucille
la pruden-
ce coura-
geuse, & la
pousse en
besongne.
Similitu-
de.

Description du premier & second temple de Ierusalem.

Dedans l'infinité de leurs doctes escrits,
Erroit par-ci par-là de lignee en lignee,
Sans trouuer en Iacob quelque place assurée:
Et quelque-fois, ô crime! elle estoit le butin
Des sacrileges mains du cruel Philistin:
Jusqu'au iour bien-heureux que la race Iesse
La logea pour jamais au fort de Jebusée.

Mais d'autant que David auoit encor les mains
Toutes teintes du sang d'innombrables humains,
Le Roi de paix voulut qu'un grand Roi pacifique
Bastist en temps de paix son Palais magnifique,
Son Palais qui sembloit d'un front audacieux
Et mespriser la terre, & menacer les cieux.

Jusqu'au iour mal-heureux qu'un tyran execrable,
D'impiété de nom, & de faits tout semblable
Au Roi de ce Tyrant, d'un si beau bastiment,
Forcené descouvrir le sacré fondement.

Et bien long temps apres d'Abram la sainte race,
Du Tygre aux vistes flots quittant la rive grasse,
Assiegee d'effrois, rebastit en ce lieu
Les murs tant renommés de la maison de Dieu,
Car combien qu'elle fust à l'autre autant esgale,
Comme aux superbes tours d'une maison Royale.

Est esgal l'humble toict du Schenite pasteur.
Sa grandeur toutesfois, sa beauté, sa hauteur,
Obscurcisoient l'honneur des pointes de Pharie,
Du temple Ephésien, du tombeau de Carie,
Du Rhodien Colosse, & des murs Chaldeans,
Bastis par Semirame aux bords Euphrateans.
Aussi l'art merveilleux de cest orgueilleux temple
Seruit à Ctesiphon de modèle & d'exemple:

Quand le De Lysippe il conduit l'ingenieux ciseau:
danger Et d'Appelle guida l'industrieux pinceau.

croist le Là dedans de Iacob les lignées deuotes,
desir d'y Retraittes en Salem, s'assemblent à grand's flotes:
trouuer re mede doit Ainsi que quand le ciel ses escluses ouvrant,
croistre D'un grand rauage d'eaux va la terre couvrant,
aussi Les ruisseaux qui bruyans de diuers monts descendant,

D'un cours impetueux en un fleuve se rendent.

Mais Judith au milieu de la troupe reluit,
Comme Phœbe parmi les lampes de la nuit :
Car il semble que Dieu ait ses beautez moulees
Sur le moule plus beau des plus belles Idees.

Adonc le grand Pontife assiste des neuieux
Du grand Eleazar, Prestre, dont les cheueux
N'auoient esté rongez, une mitre emperlee
Pose deuotement sur sa perruque huilee,
Et d'un linge sacré, qui a ses riches bords
Frangés de cloches d'or, couure son sacré corps ,
Puis brusle en holocauste, & tue en sacrifice
Maint bouc, maint agnelet, maint veau, mainte genisse,
Teignant avec leur sang les cornes de l'autel,
Et sa voix esleuant prie ainsi l'Immortel:

Nous ne comparoissons, ô Dieu des exercites,
Deuant toi pour produire un caier de merites,
& protestier qu'à tort ton bras va menassant
D'un fleau si rigoureux ton Jacob innocent:
Ainçois pour confesser que nos enormes vices
Deuroient estre punis de plus aspres supplices,
Si tu n'auois esgard à l'authentique accord
Avec Abram passé, & si faisant effort
A ta sainte bonté, ta seure justice
Vouloit ore esgaler au sorfait le supplice.

Euoque donc, ô Dieu, nostre procez peu seur
Du siege de justice au throne de douceur:
Absous nous de tout crime: & loin loin de nos testes
Escarre, ô Pere saint, les prochaines tempestes.
Helas que nous sert-il que ta robuste main
Ait allegé nos cols de ce ioug inhumain,
Dont les Tyrans d'Assur ont greué mainte année
Sur les Tygrides bords l'Iсаacide lignee:
S'il faut que ces beaux champs de nouveau cultuez,
S'il faut que ces hostels fraischement releuez,
S'il faut, ô grand douleur! que nos femmes plus belles
Que nos tendres enfans, que nos chastes pucelles,
Soient la solde d'Ammon, & le niche butin?

Les prin-
cipaux
d'entre le
peuple spe-
ciallement
ceux qui
ont à yeill-
ler sur les
amees, doi-
vēt recou-
rir à Dieu
les pre-
miers, &
en parti-
culier &
en public
au temps
de l'affili-
ction.

Les prie-
res doiēt
estre accō
modees
aux neces-
sitez qui
se presen-
tent, & fon-
dees sur la
cōdamna-
tiō de nos
fautes, &
sur le desir
de voir le
nom de
Dieu glo-
rifié.

Du Perse, du Chaldee, & du Parthe mutin:
Et s'il faut qu'en nos iours dessus cest autel tombe
A l'honneur d'un faux Dieu maint souef hecatombe?

Pieté &
justice le
tiennent
par la
main en
tous affai-
res, mais il
faut pre-
mieremēt
se conseil-
ler & re-
soudre a.
uec Dieu
puis s'a-
ider de l'a-
me & du
corps de
l'homme.

Que si las! tu ne veux auoir pitié de nous,
Sois au moins, ô bon Dieu, de ta gloire ialoux,
Au moins aye pitié de ce saint edifice,
Où autre Dieu que toi ne reçoit sacrifice,
Où autre Dieu que toi ne va iamais humant
La Panchaïque odeur de l'encensoir fumant.
Destourne, ô tout-puissant, les Chaldaïques torches
De ces voutes de Cedre, & de ces riches porches.
Preserue ces plats d'or, ces cuues, ces bassins,
Des sacrileges doigts de nos cruels voisins:
Et que la mort des boues bruslez devant ta face
A ton saint iugement pour Isaac satisface.

L'office estant fini le peuple se depart,
Et soudain Ioachim va retirer à part
Les Princes de Judee, & par un tel langage
Leur demande conseil contre le proche orage:

Les chefs
doiuent a-
uoir bon
courage,
& le don-
ner aux
autres, de
tout leur
pouvoir.

Compagnons, si le feu de ce zèle non feint,
Qui iadis vous brusloit, n'est point encore esteint,
Si le soin de vos fils, si l'amour de vos femmes,
Peurent onc esmouvoir les ames de vos ames,
Et si dans vostre sein loge un cœur genereux,
Sus, faites le cognoistre en temps si malheureux,
Car sans l'aide de Dieu, & sans vostre prudence
C'est fait, c'est fait de nous, & de nostre semence:
Et plus à son honneur les yeux de l'Immortel
Du pole ne verront fumer ce saint autel.

Tant que l'air est muet, si qu'à grand' peine tremble
Sous un ciel tout serain la perruque du Tremble:
Tant que la mer est calme, & que mille vaisseaux
Glissent sans nul danger sur les dormantes eaux:
Tant que les vêts mutins sont enclos dans leurs grottes,
On ne peut pas iuger quels sont les bons Pilotes,
Mais quand un fort orage enfondre ore les naux
Es abysses profonds des gausfres infernaux,
Qres fait bourdonnant, beurter & mastis & voiles,

La vertu
n'a vertu
que quand
elle est en
peine.

*Au plancher azuré des brillantes estoilles:
Ores les va poussant contre un cornu rocher,
C'est alors qu'on cognoist la vertu du Nocher.*

*Helas! donc ie vous pri', que la damnable ennuie
De conseruer ensemble honneur, & biens & vie,
Ne vous face oublier le souci de ce lieu,
L'amour de la Patrie & la gloire de Dieu:
Ains humbles, resignans le timon de vostre ame
Es mains de l'Eternel, & d'une sainte flamme
Repurgeant vos esprits des brouillars vicieux
Qui des plus clairs-voyans peuuent filler les yeux
Proposez un conseil au Seigneur aggreadable,
Utile à tout Jacob, & à vous profitable.*

*Lors un traistre vieillard, qui d'un noirastre fiel
Auoit plein l'estomach, & la bouche de miel,
Arrachant de ses yeux mainte larme hypocrite,
Desguise de tels mots sa volonté maudite.
La parole me faut, mes poils d'horreur se dressent,
Et mes tristes esprits mon triste corps delaissent,
Quand ie pense à part moi que ce tyran peruers,
Qui d'un sanglant deluge a noyé l'Uniuers,
Approche menaçant nos bastimens de flammes,
Nos personnes de morts, & de honte nos Dames,
Mais quand ie me souuien du benin traitement
Que ce grand Prince a fait non à ceux seulement,
Qui priuez de raison & plus brutaux que bestes,
Esperent leur salut des idoles muettes:
Ains à ceux, qui zelez comme nous à la Loi
Sont enfans d'Abraham, & de race & de foi:
Et qui, bien aduisez, par humble obeissance
Ont rebouché le fer de sa iuste vengeance:
Le ren graces à Dieu qui arme contre nous
Un Prince aux fiers si fier, & aux humbles si doux,
Qu'il est autant aisé de le vaincre par larmes,
Comme il est mal-aisé de le vaincre par armes.
Puis donc que nous pouuons ore eslire pour nous
La guerre ou le repos, sa grace ou son courroux,
Fermons l'œil aux dangers, n'imitons point mal-sages,*

*A quoi
douët vi-
ser les grâs
& tous
ceux qui
les cōseil-
lent en
temps de
paix & de
guerre.*

*Image des
cōseils hu-
mains, où
la trahisso-
parlat or-
dinaire-
ment la
premiere,
& criant le
plus haut,
tasche de
fermer la
bouche à
verité, &
tasche en-
tascher con-
fusions sur
confusio-*

De nos fols bisayeuls les obstinez courages:
Ains plustost calant voile & seruant si bon Roi
Parmi tant de frayerur viuons sans nul effroi.

Mais quoi? ne pensés point qu'un tel conseil ie döne,
Pour, ruzé, garantir de danger ma personne.
Car ie suis du cercueil si proche que mes ans
Pour me faire mourir sont desja suffisans,
Sans que l'Assyrien dans ma poitrine plante
Ou son empenné dard, ou sa pique tremblante.
Et quand bien le Prin-temps de mes iours reuierdroit,
Et qu'un sang bouillonnant mon cœur reschaufferoit,
I'honneur tant mon Dieu, i'aime tant ma Patrie,
Que pour eux ie seroï liberal de ma vie:
Si comme fit Samson par ma mort ie pouuoi
Acheter le trespass du camp & du Visroi.
Mais ie crain qu'en voulant d'un trop indiscret zèle
Combatre pour la Loi, nous combations contre elle,
Contre nos propres seins assilant tant de dards,
Et d'un desfi superbe irritant les soldards
Qui siers aboliront d'une seule victoire
Et les forts de Iacob, & du grand Dieu la gloire.
Car J'sraël perdu, las! quel peuple en ce lieu
D'un cœur vraiment deuot rendra ses vœus à Dieu?
Qui parmi tant d'humains, qui dispersez demeurent
Depuis le bord Indois iusques où les iours meurent.
Et depuis les climats de Boree esuentez,
Iusqu'au terroir qui sent eternels les Estez.
Pour son peuple a voulu le seul Iacob eslire,
Et faire en ce coupeau sa Majesté reliure.
Mais le vieillard Cambris, prince au reste tres-doux,
Gronde, tremble, pallit d'un louable courroux,
Et rompt ce propos d'un vêtement langage,
Le courage effrayé des Princes acourage.
Plustost dessous mes pieds, terre creuasse-toi,
Et dans ton sein ombreux, beante, englouti-moi:
Plustost, ô inuste ciel lance sur moi ce syudre,
Dont tu mis, courroucé, jadis Sodome en poudre,
Que sous un voile saint ma malice cachant

Je donne aux fils d'Isaac vn conseil si meschant.
 Si celuy, qui conduit ceste armee inhumaine,
 Sur nos corps seulement estendoit son domaine,
 Combien que nous ayons en ce beau iour porte
 Du ventre maternel la douce liberte,
 Et que l'or ne soit point si cher que la franchise,
 Je m'y consentiroy, restant sauue l'Eglise.
 Mais puis que ce tyran d'un fol orgueil espris,
 Pour de ceps trop pesans accabler nos esprits,
 Qui vassaux du seul Roy, qui darde le tonnerre,
 Ne recognoissent point les sceptres de la terre:
 Veut qu'oubliant celuy qui d'un rien nous a faits
 Plus que tout l'univers excellens & parfaits,
 Et que nous cherissant d'un amour paternelle
 Nous tient incessamment sous l'ombre de son aile,
 Pour Dieu nous receuions un prince ambitieux,
 Qui comme un fier Nemrod tasche escheier les cieux,
 Bien que sa vie soit de vices si confite,
 Que d'homme seulement le tiltre il ne merite.
 Opposons, opposons soldars contre soldars,
 Boucliers cõtre boucliers, traits à traits, dards à dards.
 La victoire ne gist au bon cœur des gens d'armes,
 Au nombre des cheuaux, au tranchant fil des armes:
 Ce ne sont qu'instrumens, dont l'Eternel se sert
 Pour couronner les bons d'un laurier toujours verd.
 Que si le Souverain permet qu'ore la rage
 De l'ost incirconcis nostre terre rauage,
 Puis que vifs nous allons son nom deshonorant,
 Las! honorons-le au moins, honorons-le en mourant,
 Et si nous ne pouuons acquerir la victoire,
 Acquerons, patiens du martyre la gloire.
 Certes quand bien d'Assur les soldars triumphans
 Pourroyent exterminer d'Isaac tous les enfans:
 Ils n'enterroyent point du Seigneur la memoire,
 Comme ces apostats nous veulent faire accroire.
 Car celay qui peupla de peuples si diuers,
 Auec un homme seul le desert uniuers,
 Et qui long temps apres avec une nacelle

La gloire
 de Dieu, la
 sainte li-
 berté, le
 vray a-
 mour de la
 patrie, doi-
 uent aller
 deuôt tous
 autres re-
 spectes quel
 conques &
 refutent
 suffisam-
 ment les
 conseils de
 la sagesse
 humaine.

*Repara le degast de l'onde uniuerselle,
Peut-il pas transformer la dureté des cailloux
En un peuple qui soit, de son honneur jaloux?
Ou bien peut-il pas rendre encor un coup fertile
Du fidele Abraham la campagne sterile:*

Verité ac-
copagnie
de sainte
hardiesse
n'est pas
touſiours
reietee,
& bien-
heureux
ceux qui
la reçoi-
uent.

*Luy donnat plus de fils, que les cieux tournoyans
N'ont leurs cercles semez de brandons flamboyans,
Et que du Nord glace la chasse-nue halene
Es deserts Cyrenois ne repousse d'arene,
Qui d'un plus saint gosier son los entonneront,
Et cent fois mieux que nous ses loix obſerueront?*

*Peres, aimons donc mieux en ces guerres cruelles
Eſtre vaincus Hebrieux, que vainqueurs infideles;
Ne vueillez preferer d'un trop ſeruile cœur
Le profit au deuoir, à la honte la peur.*

*A peine estoit encor ſa harangue finie
Que d'un commun accord toute la compagnie
Et de geſte & de voix confirma ſon avis.
Lors le grand Prestre ayant ſes ſens d'aise rauis,
Et dressant vers le Pole & ſes mains & ſa face,
Je rend graces, dit-il, à cil qui de ſa grace
Ioint non moins nos vouloirs, qu'il enhardit nos coeurs,
Presage très-certain que nous ferons vainqueurs.
Cela fait il depart à ſes genereux Princes
Tous les gouuernement des villes & prouinces,
De peur que quelqu'un d'eux pouffé d'ambition
N'allume en Iſrael une ſedition.
Puis chacun ſe retire, & courageux, s'appreſte
A ſouſtenir de Mars l'effroyable tempeſte.*

*Qui a veu quelque fois l'Aristean troupeau
Bons con- ſeils doi- uent eſtre ſuyuſ de prompte & sage exécution.
Compa- raiſon propre.* ſ'exercer diligent ſur l'Hyblean coupeau,
Soit qu'il donne une cargue aux bourdonnantes mouches,
Qui s'approchent par trop de leurs flairantes ſouches
Soit qu'il cueille le miel ou ſur l'odorant thym,
Ou ſur le ſerpolet, ou ſur le roſmarin:
Soit qu'estendant la cire avec grand' industrie
Fl obſerue par tout ſi bonne symmetrie,

Que dessus & dessous par espaces esgaux
 Cent mille cabinets il creuse en ses bornaux:
 Soit que fait pere heureux de bandes infinies,
 Il conduise autre part de belles colonies,
 Qui vont touſiours gardant , mesme en leurs nou-
 ueaux murs,

De leur mere-cité la police & les mœurs:

Celuy-là de Iacob a veu la diligence,
 Et le desir ardent de se mettre en defense.

Les vns ferment les murs breschez en mille lieux,
 Ou par l'ire payenne,ou par l'ire des cieux.

D'autres,pour empescher que du belier la foudre
 S'approchant trop des murs ne les reduise en poudre,
 Les citez de Jacob flanquent de toutes parts,

Et de forts bastions,& de grands bouleuarts.

D'autres sans fin allans & venans à grandes flotes,
 Pour terracer des tours,courbez , portent des hotes.

D'autres encor n'ayans ni loifir ni pouuoir
 De renfermer leurs bourgs,se mettent en deuoir,
 Desseignent des fossez cauez à fond de cuue,
 Pour y conduire apres l'onde du prochain fleuve.

Tandis les armuriers par ordre martelant
 Dessus l'enclume dur le fer estincelant,
 Le transforment tantost en vn corps de cuirasse,
 Tantost en vn armet,tantost en vne masse,
 Et tantost pour armer l'inaguerrri berger,
 Le bouuier mal-adroit,ou le poure eſtranger,
 Le coutre fend-gueret en longs eſpieux aiguilſent,
 Et la courbe fauſſile en eſpee desguilſent.
 Le peuple ne prend point ni repas,ni repas,
 Qui ſur un fort cheual,qui ſur ſon propre dos,
 Qui ſur un chariot,qui ſur un chameau porte
 Des bleſs,des vins,des chairs dans quelque place forte,

Tout ainsi les formis en l'ardante ſaison
 Sortent par eſcadrons de leur creufe maſon,
 Et,courans aux moiffons,leur diligence engrauent
 Eſ pierres du chemin que leurs voyages cauent.
 Les plus gaillards eſſaims à la queſte ſ'en vont;

Grands &
 petis ſong
 tenus s'é-
 ployeraux
 dangers ,
 remettans
 les eue-
 nemens à
 Dieu.

Si les plus
 vils ani-
 maux re-
 comman-
 dent à
 l'homme
 le trauail

diligé en *Les malades ou vieux attendent sur le front*
 certaine *Du mesnager hameau, pour receuoir leur charge,*
 partie du *En creusant tout soudain dans la chambre plus large*
 temps, com- *Le bled qu'ils ont rongé, de peur qu'en renaisant*
 bien plus *Il ne s'estleue encor en tuyau verdissant.*
 quâd il est
 questiō de
 la perte
 des corps
 & des a-
 mes.

FIN DU PREMIER LIVRE.



S O M M A I R E D V deuxième liure.



I deuant nous auons veu le peuple de Dieu s'aidant de tous moyens propres pour maintenir l'honneur de son Seigneur souuerain, sa liberté, ses biens & la patrie. Ici Holoferne nous est depeint enflé & enyuré de son orgueil, iusques là qu'il pense tout renuerfer d'un seul coup de sa parole. Mais pour se donner autant de passé temps, il assemble son conseil, & veut sçauoir quelles gens sont ces bouuiers & montaignars qui osent luy faire teste. Sur ce, il entend de la bouche de lvn des principaux de son armee, ce qu'il n'attédoit pas, à sçauoir vn discours de l'Histoire des Iuifs, depuis la sortie d'Abraham pour entrer de Chaldee en la terre promise iusques à la deliurance des captifs en Babylone , ce qui est deduit par l'ordre des temps cottez en l'histoire sainte , & avec grandes loüanges de la prouidence du Tout-puissant , en la garde & conseruation des siens. A cela est adiousté vn aduis propre , ou plustost vne menace couverte contre l'autocrate execrable d'Holoferne & des siens : le tout

fondé sur l'expériēce des choses parauāt aduenues aux Israélites. Les autres conseillers, ennemis ouverts du peuple de Dieu, extremement despitez d'un si ample & libre discours, crient au meurtre sur celuy-là. Mais Holoferne retenant par sa folle ambition leur desir sanguinaire, se contente de cé-
surer ce Capitaine, & apres l'auoir braué de paroles coustumieres à tels outrecuidez, l'enuoye pieds & poings liez pres de Bethulie, où il est emmené par les assiegez, & entré dedans la ville de-
clare son accident : puis encourage tout le peuple par vne belle harangue, leur promettant d'employer sa vie pour maintenir la Loy de Dieu, & le bien de tout le pays.



LA IVDITH DE G. DE SALVSTE, SEIGNEVR du Bartas.

LIVRE SECOND.



OLOFERNE desja dans le ram-
part Scythique
Plantoit ses estendars, & la ieunes-
se Ethnique,
Ne pensant à rien moins qu'à guer-
res & combats, (d'esbats:
A toute heure inuētoit mille sortes

Les enne-
mis du
peuple de
Dieu pen-
sans auoir
fait, se
trouuent à
recom-
mencer.

Quand on sçeut que Jacob d'une braue asseurance,
Despitoit dans ses forts la Payenne arrogance.

Vn tas donc de coquins, vn tas donc de bouuiers,
Dit Holoferne alors, equippez de leuiers,
De frondes, de cailloux, arresteront la course

La sainte resolution des gés de bien met l'iniuste ennemien furur, & luy fait souffler l'orgueil de ses cruaitez passées. *De mes guerriers exploits, que la bruyante source Du Tygre impetueux, & les flots Euphratois, Et le neigeux Toreau, & les rocs Niphatois, Coniurez n'ont rompu? Vous Chefs des Moabites, Du vaillant Ephraim, & des fiers Amonites: Vous qui comme voisins de long temps cognoissez Tous les peuples qui sont par les monts dispersez, Dites moy de quel peuple ils ont pris origine, En quoy gis leur puissance, & quel roy les domine: Car celuy qui, prudent, cognoist son ennemy, Agaigné, comme on dit, la Victoire à demy.*

Ceste hârage mo- stre que les tyrans de- firans fai- rece qu'ils ne domé- entendent ee qu'ils ne vou- droient & par ceux qui de- broient fa- uoriser le parti qu'ils cōbatent. *Adonc le chef d'Amon ploye son humble greve, Et pour parler au Duc sa sage voix esteue. Car bien qu'il fust Payen de naissance & de loy: Sa langue desmentant & son cœur & sa foy, Discourt des faits Hebrieux si saintement, qu'il semble Qu'Esdré & Moyse en lui reuient or ensemble, D'autant que cest esprit, qui fit benir Isac Par le Prophete auare, à qui le Roy Balat Pour ce peuple maudire auoit loué la langue, Est le saint orateur qui dicte sa harangue.*

Sommaire discours de l'histoirre du peu- ple d'Is- rael depuis la sortie d'Abrahā iusques au retour des Juifs. *Seigneur, puis qu'il te plaist, je te réciteray L'histoirre d'Israël, & discourant feray Comme la mouche à miel, qui ne broute, gloutonne, Par les champs Himettois toute herbe qui fleuronne: Ains de celles encor dont elle fait le chois,*

Vie d'Abrahā en la terre de Chanaan. *Ne prend que les sommets. Le peuple que tu vois Campé sur ces rochers, est issu de la cuisse Du fameux Abraham, qui, pour faire service A ce grand Dieu des dieux, qui d'un ferme ciment Lie de l'uniuers le ferme bastiment, S'en vint en cette terre, adoncques feillonnée Par l'aire trenchant du riche Chanaanee. Où ce Dieu seulement ne remplit à foison D'or, d'argent, de bestail son heureuse maison: Ains bien qu'il eust cent ans, & qu'encor sa compagne Eust porté du berceau la matrice brehaigne, Il luy fist naître Isaac: iurant que ses enfans*

Enterroient en leur poing maints sceptres triomphans:
 Mais quand du saint Abram la tremblante vieillesse
 Cuide goustier le fruit de si riche promesse,
 La voix, ô cas piteux! la voix de l'Immortel
 Luy commande d'offrir son Isaac sur l'autel.

Tout ainsi qu'une nef que l'Autan & Boree
 Battant par les deux flancs dessus la mer iree,
 Chancelante ne scait quelle route tenir,
 Jusqu'à tant que l'un d'eux pour vainqueur deuenir
 Ses bouffees renforce, & d'une roide baleine
 Sur le dos de Neptune à son gré la promeine:
 Ainsi l'Hebrieu sentant s'entrebatre chez soy
 L'amour, & le devoir, la raison & la foy,
 Ne peut prendre parti, & son ame peu franche,
 Tantost de ce costé, tantost de l'autre panche:
 Jusqu'à tant que l'amour, qu'il doit à l'Eternel
 Surmonte la grandeur de l'amour paternel:
 Si qu'ayant appresté la flamme, & la bourree,
 Et son fils estendu sur la pierre sacree,
 D'une tremblante main tire le coustelas,
 Et pour donner le coup hausse desia le bras.

Quand voici l'Eternel, qui tout d'un coup arreste
 Le glaive qui tomboit sur l'innocente teste:
 Se contentant d'auoir fait essay suffisant
 De la foy qu'en Abram on alloit tant prisant.

D'Isaac nasquit Jacob, & de Jacob nasquirent
 Douze robustes fils, qui de Canan partirent,
 Pressez de la famine, & choisirent du Nil
 Pour domicile heureux le riusage fertil,
 Où leur race creut tant, qu'en peu de temps ils furent
 L'effroy mesme de ceux, qui hostes les receurent:
 Bien que leurs corps suans n'eussent iamais repos,
 Et que du faix sur faix on accablast leur dos,
 Imitans, generueux, la palme qui redresse
 Ses indomptez rameaux, qu'un fardeau vain oppresse.
 Voila pourquoy le Roy qui commandoit à l'heure
 En la terre où iamais le ciel triste ne pleure,
 Commande de jettter les dextres homicides

Cóparai-
son exprimant les tentatiós
d'Abrahá
lors que Dieu luy comande de sacrifier Isaac son fils.

D'Isaac,
de Jacob,
des douze Patriar-
ches, &
des leurs descendus en Egypte

Persecu-
tió de l'E-
glise en Egypte.

*Sur les fils innocens des femmes Abramides,
Soudain que l'amarri les aura mis dehors:
Afin qu'un mesme iour les voye & nais & morts.
O Tygre, penses-tu, penses-tu que ta rage,
Puise abolir d'Isaac le non-mourant lignage?
Elle peut bien oster aux frais-esclos Hebreux
La vie à peine née, & l'usufruit des cieux,
Mais nonobstant cela Jacob en peu d'annees,
Formeillant courrira les terres Canances:
Et ceux de ta maison les beaux premiers seront,
Qui ton iuste edit, justes, mespriseront.*

Moyse re.
tiré des
eaux pour
estre l'in-
strument
des mer-
ueilles de
Dieu en la
deliurâce
& en la
confusion
d'Egypte.

*La fille de Pharon suiue de pucelles,
Que nature auoit fait autant nobles que belles,
A mille ieux diuers sur le tard s'esbatant,
A la rive de l'eau par Gosen serpentant
Oit crier un enfant dans la ionchee humide:
Mais pensant que ce fut quelque masle Isacide
(Comme il estoit de vray) la paternelle peur
d'Israel, Lui fait bouscher l'oreille aux accents de son pleur:
Mais en fin remarquant en l'infantine face
Ie ne scay quels beaux traits, ie ne scay quelle grace
Qui desja presageoit sa future grandeur,
L'amour vainq le respect, & la pitié la peur.
Car seulement des slots elle ne le retire,
Ains le fait en tout art soigneusement instruire,
Voire mesme l'adopte. O fils cheri de Dieu,
O fils qui dois un iour guider le peuple Hebreu,
Tu ne trouwois tantost pour mere une chambrière,
Et tu vas or trouuant une Royne pour mere!*

Par autres
exemples
illustre
son di-
scours de
la proni-
dence de
Dieu en
la conser-
uation de
Moyse.

*Voila comme leur Dieu tire subtilement
Un grand bien d'un grand mal. Prince, voila comment
Sa prouidence fait, que l'injuste poursuite
Faite contre les siens, aux siens mesme profite.
Des freres de Joseph le complot desloyal
Le haussa glorieux sur le throne Royal:
Et du superbe Aman l'inimitié mortelle
Seruit à Mardochée de favorable eschelle
Pour monter aux honneurs: & si luy fit encor*

Pour

Pour un honteux licol porter un carquan d'or.

Vn iour que cest Hebrieu sur Oreb menoit paistre
 Les laineuses brebis de son beau-pere Iethre,
 Il void, tout effraie, comme vn rouge astre feu
 Sans amorse s'espriend en vn halier tousu:
 D'où sort avec grand bruit une telle parole,
 Qui soudain fait trembler & la terre & le pole,
 Je suis cil qui seul est, seul fut, & seul sera:
 cil qui de rien fit tout, & qui, fort, reduira
 S'il veut, le tout en rien: Je suis le Grand, le Juste,
 Le Beau, le Bon, le Saint, dont la dextre robuste
 Balance l'Uniuers. Je suis le Tout-puissant
 Qu' Abram seul adoroit: qui d'un fleau punissant
 Destruy mes ennemis, & qui, benin, fay grace
 A ceux qui m'ont pour Dieu, voire à toute leur race
 Suy donc mes mon vouloir. Vai en, despeche toy:
 Fay scauoir de ma part à ce profane Roy,
 Qui tient les tours de Memphie, & la grasse campagne
 Que le Nil desbordé de son slot riche bague,
 Qu'il affranchisse Isaac. Et de peur que le Roy
 Incredule ne mette en doute ton enuoy,
 Je veux que sur les fleurs ta houlette alongee,
 Pour confermer ta charge en serpent soit changee.
 Lors il la iette à terre, & puis soudainement
 Void comme elle reçoit & vie & mouvement:
 Void comme l'un des bouts, o miracle! se muë
 En une horrible teste, & l'autre en une queue,
 Qui dardille sans cesse, & le bois du milieu
 En cent glissans replis. Adoncques ce grand Dieu
 Luy commande empoigner sa verge transformee,
 Qui reprise, reprit sa forme accoustumee,
 Et la prudence humaine à vené d'œil trompant,
 De serpent se fait verge, & de verge serpent.

Armé de ce baston, duquel il doit abatre
 Les sceptres orgueilleux de maint prince idolatre,
 Et trois & quatre fois il prie au nom de Dieu
 Pharon le Roy du Nil, qu'il permette à l'Hebrieu,
 S'escarter au desert, où librement il puisse

Moysé en-
 uoyé par
 l'Eternel
 pour deli-
 urer l'E-
 glise.

Moysé ob-
 eissant à
 Dieu som-
 me Pha-
 raôde son
 deuoir.

- Le Tyran** Offrir à l'Immortel un plaisir sacrifice.
 s'endurcit Pharon à si saints mots les oreilles fermant,
 dont s'en- L'ambassade de Dieu reiette obstinément,
 suyent les Et le Pere Immortel besongnant par Moïse,
 effroia- Parmiracles sacrez sa parole autorise.
 bles iuge- mens de Car il change en pur sang non seulement les eaux
 Dieu sur Des sept cornes du Nil, & de tous les ruisseaux
 l'Egypte Qui fecondent l'Egypte: ainçois mesmes les sources.
 & sur les Qui par des tuyaux d'or font leurs contraintes courses,
 Egyptiés. Playes Si que mesme le Roy pour substanter son cœur,
 d'Egypte. est constraint d'aualer ceste rouge liqueur:
 Les eaux Moïse, des estangs, des bourbiers, des fontaines,
 changees Fait monter par milliers des croûassantes Raines,
 en sang. Qui, courans Misraim de leurs ords bataillons,
 Les gre- Osent mesme infecter les Royaux pauillons.
 nouilles. Les vices.
 Il playe en un moment de cuisantes ulcères
 Les jeunes, & les vieux, les filles, & les meres:
 Si que les Memphiens sur leurs lictz alongez,
 D'un incognu venin sont sans cesse rongez:
 Et rien au medecin ne sert la medecine,
 Contre le mal caché qui le presse & le mine,
 Il couure champs, coustaux, forests & prez herbus:
 Et de troupeaux lainez, & de troupeaux barbus:
La peste. Et le venin relent d'une vapeur infecte
 Si promptement empeste & leur cœur & leur teste,
 Que le poure pasteur sur la riue de l'eau
 Plustost mort, que malade apperçoit son troupeau.
 Moïse change en poux la poussiere menuë:
Les poux. Puis obscurcit tout l'air d'une bruyante nuë
 De mouches, de bourdons, de guespes, & de tans,
La meslee Qui par les hauts palais nuit & jour voletans,
 de vermis- Enfoncent iusqu'aux os leur cholere aiguisee,
 feaux. Dans la chair des Payens haut & bas incisee.
 Lors que le ciel serain les va moins menaçant
 D'orage & de brouillars, l'Eternel exauçant
Les gres- foudres, L'oraison de l'Hebrieu, grefle, tempeste, tonne,
 & tempe- Et du bruit & du coup les plus constans estonne.
 ftes. Ici gisit un toreau par l'orage matté,

Delà gît un enfant du foudre acrauanté:
Et deçà la forest, qui cachoit dans la nuë
Mille bras verdoyans, est or de branche nuë.

Que si la vine humeur, qui les fructiers nourrit,
Les fournit derechef & de fueille & de fruct:
Las! presqu'en demi iour la puante chenille
Deuore tout l'espoir du pere de famille.

Et quoy plus? l'Eternel obscurcissant les cieux,
Silla trois iours durant d'un tel voile les yeux
De tous les Memphiens obstinément rebelles,
Qu'ils tastonnoyent des mains les ombres corporelles,
Et sembloit que Phœbus, lassé de son long cours,
chez les bas Antichthons seiournast ces trois iours.

Comme un mesme Soleil de ses raiz en mesme heure
Durcit le mol bourbier, & fond la cire dure:
Du sacré fils d'Amram les admirables faits
Produisent tout d'un coup deux contraires effets.
L'humble Isaac recognoist ceste faueur divine:
Et Pharon au rebours de plus en plus s'obstine,
Semblable au corselet, qui plus en sa froideur
Est batu des marteaux, d'autant plus se fait dur.

Il aduint toutefois que la nouuelle estrange
De la mort de son fils assommé par un Ange,
Luy causa tel effroy, qu'il permit aux Hebrieux,
D'aller en autre part servir le Dieu des dieux,
Qui leur bailla en plein iour une nuë pour guide,
Comme un pillier de feu durant la nuict humide.

Mais soudain le Tyran retractant ce congé,
Arme toute l'Egypte: & poursuit, enrage,
Les bandes de Jacob, qui campoient assurées,
Sur le bord sablonneux des ondes Erythrees.
Tel bruit ne se faisoit, quand le flot estranger
Desmembrait Gibraltar se commençoit loger
Entre Calpe & Abile: ou bien quand l'OEnotrie
Gemissante, perdoit sa chere Trinacie, (trages,
Qu'en l'un & l'autre coup. L'un d'orgueilleux ou-
Et l'autre de regrets effourdoit les riuages.
Et sembloit que le bruit des chevaux furieux,

Les che-
nilles.
Les tene-
bres pal-
pables.

Naturel
des bôs &
des mau-
uais repre-
sentés
Israélites,
& un Pha-
raon.

La mort
des masles
d'Egypte.

L'estat de
l'Eglise de
Dieu a-
pres estre
sortie d'E-
gypte, a-
uant qu'é-
trer au
desert.

Des freres, & des cors, entrefendist les cieux.
 O maudit imposteur (dit l'Hebrieu) quelle enuie
 T'a fait changer l'estat de nostre heureuse vie?
 Sommes-nous des poissos pour trauefer les eaux
 D'une si large mer? sommes-nous des oiseaux,
 Pour franchir tout d'un vol ces montagnes hautaines?
 N'avions-nous pas assez de sepulchres es plaines
 De nostre cher Gosen, sans qu'il fallust que l'eau
 D'un rougeastré Ocean nous seruist de tombau?

Moyse nonobstant de sa baguette vine
 Bat l'ondeuse Thetis, qui se depart, crantue:
 Et descourant le sable au Soleil incognu,
 Fait deux murs de son flot sans rive retenu,
 Par l'entredeux desquels sans danger & sans crainte
 S'achemine à pied sec d'Iaac la race sainte.
 Mais la mer engloutit sous ses cholerez flots
 Le barbare Tyran avec ses chariots,
 Qui, temeraire, osa cheminer par la fente
 Ouverte seulement pour la troupe innocente.

O peuple fortuné pour qui Dieu fait armer
 L'air, la flamme, le vent, les nuës & la mer!
 Qui as tout à ta solde, à qui tout fait seruice,
 Fay que le temps rongeard à la fin n'abolisse
 Vue faueur si rare, ainçous que tes vieillards
 La racontent, deuots, à leurs enfans gaillards:
 Et que leurs fils encor à leurs fils le redisent,
 Et ces faits merueilleux sur la terre eternisent.

Son estat
 au desert
 l'espace
 de quaï-
 te ans.

Dieu d'un celeste pain nourrit par les deserts
 Son bien-aimé Jacob quatre-fois dix-hiuers,
 Et d'une eau qui couloit d'une roche solide,
 Qui n'eust onc en ses reins aucune source humide,
 Faisant que leurs souliers, leurs bonnets, leurs manteaux
 Au bout de quarante ans n'estoyent moins bons & beaux
 Qu'au iour qu'ils furent faits. Et d'autant que no-
 stre ame
 A faute d'alimens imbecille se pasme,
 Il donna, liberal, en prononçant ses loix
 Esprit à leur esprit par l'Esprit de sa voix,

Leur enseignant comment tous obligez nous sommes
D'aimer Dieu le premier, & puis pres les hommes:
Afin que ce lien, qui l'homme à l'homme joint,
Et l'homme avec Dieu, ne soit par nous dejoint.

Ce grand Prophete mort, Iosué fut le Prince,
Qui par ses subiugua la Palmeuse prouince,
Plein de force & bon heur: & qui mesme en peu d'ans
Rauit & sceptre & vie à trois-fois dix tyrans.
A son seul mandement plus puissant qu'un tonnerre
Les plus fermes rampars tomboient, craintifs, en terre:
Et sans que la tortue, ou que le belier dur
En battant escroulast le moindre pan du mur:
Car le son enroué de la seule buccine
Pour desmoler les tours lui seruoit de machine.
Il commandoit au ciel pour alonger les iours,
Des chevaux du Soleil il arrestoit le cours:
Afin que la nuit brune à l'ombre de ses ailes,
Clemente, ne sauast les fuyards infideles.

Quand ce fleau des Payens de vieillesse cassé,
Pour renoller au ciel, eut le monde laissé.
Iisaac fut gouerné de maints Chefs, dont la gloire
Est escripte en l'airain du temple de memoire.
Qui ne cognoit Sangar, Barac, Othoniel,
La vaillante Debore, Abod, & Samuel?
En quel coing, ô Samson, ne soit ta renommee,
Qui seul & desarmé defis toute une armee?
Quel los approcheroit du beau los de Iephthé,
Si sa chair n'eust senti sa propre cruauté?
Quel val, quel champ, quel mont, quelle riue escumeuse
Ne bruit de Gedeon la louange fameuse?

Les Rois apres ce temps, or bons, or vicieux,
Tindrent le gouernail de la nef des Hebreux.
Si du sacré Dauid i'auoy la lyre douce,
Rien ne retentiroit que Dauid sur mon pouce.
Mais, Prince, tout ainsi que de Dauid les faits
Par autre que Dauid ne peuvent estre faits:
Le pouce de Dauid sur la lyre d'ynoire
Seul fait & peut sonner du grand Dauid la gloire.

Sous Iosué
qui con-
quit la
terre de
Chanaan.

Estat
l'Egli-
du ter-
des Iv-

Sous 1
Rois, jus-
ques à la
captiuite
de Babylô-
ne, & au
retour des
Juifs, jus-
ques au
siege de
Bethulie.

C'est pourquoy ie ne veux d'un peu disert propos,
En le cuidant louer, amoindrir son beau los.

Tairay-ie point son fils, que la bonté divine
Ne fit moins riche en or, qu'admirable en doctrine,
Et dont les beaux discours dans Solyme attiroient
Cent mille bons esprits, qui, lointains demeuroient
En l'Arabie, en l'Inde, en l'Afrique deserte,
Tirez par les chaisnons de sa langue deserte?
Tairay-ie point celuy qui dans le temple Hebrieu,
Brise-idole, remit le seruice de Dieu?
Tairay-ie point celuy, qui vit du ciel descendre
Vn exercite ailé pour Solyme defendre?
Tairay-ie point celuy, que devant soy vaincus,
Vit courir pres Gerar les escadrons de Chus?
Tairay-ie point celuy, qui desirant abbatre

L'Amoni, D'Amon, Seir, Moab la puissance idolâtre:
te adiou- Vit qu'Amon contre Amon, Seir contre Seir,
stät son ad Moab contre Moab accomplit son desir?

uis au di- scours Or vn Roy Chaldeen emmenant Sedethie
qu'il auoit monstre Donna n'aguere fin à ceste Monarchie:
jours fôde Bien est vray que depuis le grand Cyre remit
sur la fa- que l'estat En liberté Jacob, & benin lui permit
ueur de d'Israel a D'auoir deux Chefs extraits de l'Abramide race:
Dieu & ici esté touj. Et lvn deux qui sacré, tient ore ceste place,
en peu de paroles il apprend à S'appelle Ioaichim qui par ses chastes mœurs,
tous peu- Salance, & son scauoir n'est pas dans les seuls murs
ples de te- De Sion respecté, ains l'Idumee encore,
nir pour Sidon, Moab, Amon & Madian l'honneure.
certain Voila, Seigneur, voila l'origine & progrez
qu'en s'af- De la race d'Issaac: voila par quels degrez
suierressat L'Eternel l'a tantost iusqu'aux astres haussée,
à Dieu Et tantost iusqu'au fonds des enfers abaissee.
personne Mais, ou soit que le Prince, ou le Juge, ou le Roy,
ne leur En l'ordre politique aux Hebrieux donnast loy:
pourra Tandis qu'ils ont gardé l'alliance sacree,
nuire: Avec leurs saints ayeuls par le grand Dieu juree,
Heureux de toutes parts pour scabeaux ils ont mis
Des sous leurs pieds vainqueurs leurs plus fiers ennemis:

Et tout cest Vniuers coniuré pour destruire
 Et leur race, & leur nom ne leur a peu rien nuire.
 Au contraire aussi tost qu'ils se sont desuoyez
 Du sentier du Seigneur, ils ont esté ployez
 Sous le barbare ioug, ores du Moabite,
 Ores du Philistin, ores de l'Amonite :
 Et la pesante main du Seigneur irrité
 A poursuui tout-iour leur infidélité.

Doncques s'il est ainsi que quelque enorme vice
 Ait prouoqué contr'eux la diuine justice,-
 Ne mine point leurs tours, ne sape point leurs murs
 N'approche de leurs flancs tes engins ruineurs,
 N'eschele leurs ramparts, ne mets point en bataille
 Ton camp victorieux pour forcer leur muraille,
 Ils ont beau sur Liban le Niphate entasser,
 Et Carmel sur Niphate:ils ont bel amasser
 En vn mesme canal l'Inde avecques le Rhosne,
 Le Rhin avec le Nil, l'Jstre avec la Garonne,
 Et se parquer d'iceux:si ne pourront-ils pas
 Se sauuer des efforts de ton foudroyant bras.
 Mais s'ils n'ont point encor enfrainct ceste alliance
 Que Abram fit avec Dieu pour toute sa semence,
 Monseigneur garde-toy garde-toy de toucher
 Un peuple, que ce Dieu ce grand Dieu tient si cher.
 Car encor que l'Autan depopulant ses landes
 Fist venir en ton champ toutes ses noires bandes:
 Et que Boree encor dessous tes estendars,
 Horrible fist marcher ses robustes soldars,
 Que Zephyre enuoyast de la douce Hesperie
 La principale fleur de sa gendarmerie:
 Et que l'Eure Indien fist contre eux arriuer
 Les soldats qui premiers voyent le iour leuer:
 De ce camp toutesfois la courageuse audace,
 Ne pourroit en mil ans forcer le moindre place
 Qui soit en Jhraël:veu que le grand Dieu veut
 Luy servir de bouclier:ce Dieu,di-ie,qui peut
 D'un souffle renuerter tous les Rois de la terre,
 Qui osent, comme toy, luy faire ouverte guerre.

qu'au cō-
 traire en
 sereuoltät
 de l'obeis-
 fiance d'i-
 celuy leur
 ruine est
 prochaine
 sans quel a
 sagesse ni
 la puissan-
 ce humai-
 ne y puisse
 remedier.

Par vne si. *Tout ainsi que la mer ne s'enfle force nec
militude Aussi tost que Choré iette quelque balenee:
propre ils Ains commence à blanchir, puis peu à peu croissant
monstre Et ses flots comme monts, escumeuse, haussant,
que les li- En fin choque ses bords, & de ses ondes bleuës
bres & sa Ose mesme attaquer les plus hautaines nues.
luteires
côseils ne Ainsi, ou peu s'en faut, les Princes de cest ost
font qu'es De cholere & despit enragent aussi tost
monvoir Qu'ils oyent louer Dieu, & tant plus le langage
le del- De l'Amonite croist, plus aussi croist leur rage:
pit des ty- Tellement qu'à la fin leur blasphemante voix
rans & de Ose mesme attaquer l'Immortel Roy des Rois,
leurs fla- Qu'on tue (disent-ils) qu'on hache, qu'on despece
teurs. Ce traistre desloyal, dont la langue traistresse,
Pour sauuer de nos mains le miserable Hebrieu,
Nous vient espouuanter du vain nom d'un faux Dieu.

 En la cle- Mais si tant seulement de tes guerrieres bandes,
mencedes O Prince genereux, vingt soldats tu desbandes,
tyrans on En moins d'un tourne-main tout ce peuple mutin
peut tous A ton camp inuaincu seruira de butin:
iours re- Ha le meschant poltron! Mais lors le Vifroy bouche
marquer Par son autorité leur murmurante bouche:
vne ambi- Puis parle à l'Amonite: O prophete effronté,
tion aneu- Di-moy, quelle Sibylle, ou Trepie t'a dicté
glee dont Ces oracles certains? quel Demon t'a fait croire,
Dieu se fert con- Que sur les Syriens Jsaac aura victoire,
tr'eux pour les a- Iisaac qui n'a pour Dieu qu'un Dieu qu'il a songé,
mener au Vn Dieu qu'à son plaisir ton Moysé a forgeré
supplice Dans son cerneau fantasque, un Dieu qui n'a puissance
qu'ils ont D'oster Jsaac ni toy de mortelle souffrance?
merité par leurs bla- Auons-nous autre Dieu que le grand roy des rois,
sphemes Le Koy des Syriens, Perseans, & Medois?
& impie- Qui courant de cheuaux la face des campagnes,
tez. Et d'esadrons armez les bossues montagnes,
Raclera ces bannis qui d'Egypte eschappez,
Tnustement iadis ont ces champs occuppez?
Meur, meur donques meschant de ta langue fausfaire,
Et de ton double cœur reçoy le deu salaire.*

Mais ô fol ! qu'ai - ie dit ? non, non si tost mon bras
 Dedans ton sang vilain ne se souillera pas :
 Tu ne receuras point si tost la iuste peine
 De ton iniuste fait. Car en la mort soudaine
 Gist l'heur des mal-heureux, & la pasle Atropos
 Sous mesme tombe enclost & leurs maux & leurs os,
 Ains, à fin que ie puisse en allongeant ta vie
 Allonger tes douteurs, ie veux qu'en Bethulie
 A ceste heure on te traime, où tenaille d'effrois
 Tu mourras sans mourir chasque iour mille fois,
 Jusqu'à tant qu'avec ceux qui invincibles tu penses,
 Miserable tu sois outré de mille lances.
 Mais pourquoi trembles-tu ? mais pourquoi passis-tu ?
 Pourquoi semble ton cœur de dueil tant abattu ?
 Si le Dieu que tu dis est Dieu, que ton visage
 De ta certaine foi nous rende tesmognage.

Lors un maître de camp qui cede en dignité
 A l'Ethnique Tyran, mais non en cruauté,
 Ce Payen, non Payen, de mainte corde lie,
 Et, diligent, l'emporte aupres de Bethulie,
 Ne laissant à ses gens qu'un regret douloureux
 D'estre au besoin priuez d'un chef si valeureux.
 Tout ainsi le Milan dans son ongle crochue
 Le pepiant poulet emporte par la nue,
 Cependant que là bas la clouclouquante voix
 En vain son rauj-fils r'appelle mainte-fois.

Les Citadins voyans à proche des murailles
 La bande mescreante, arment leurs dos de mailles
 L'une main du bouclier, l'autre du coutelas,
 Puis pour venir aux mains hardis courrent en bas
 Plus viste qu'un torrent qui des hautes montagnes
 Bruyant, tombe à grans sauts dans les basses campagnes
 L'ennemi regnant ses espais estendarts,
 L'Amonite captif quitte aux Hebreux soldarts.
 L'Amonite avec eux d'une iambe contrainte,
 Bien que d'un franc vouloir, va dans la ville sainte :
 Où ceint de toutes parts d'un peuple curieux,
 Dresse droit vers le pole & ses mains, & ses yeux,

Meschans
 maîtres
 n'ont ja-
 mais faute
 de serui-
 teurs qui
 leur ressé-
 blent ou
 mesmes
 qui les sur-
 passent.
 L'Amoni-
 te ioint au
 peuple
 qu'il ai-
 moit, &
 l'encoura-
 geât, mó-
 stee que
 Dieu a des
 moyens
 merueil-
 leux pour
 ramener
 au droit
 chemin
 ceux qui

se sont ré- Puis parle en ceste sorte: O grand Dieu qui presides
 dus indi- Sur l'immortelle Cour, qui d'un frain iuste guides
 gnes de sa Le cours réglé du ciel, & dont l'Esprit vivant
 grace: Espars par tout ce Tout, va ce Tout auivant,
 Item que les plus Je te rend, ô grand Dieu, mille graces deuotes,
 courtes fo lies font D'ce qu'auant mourir, sauorable tu m'ostes,
 les moins perilleu- D'un tige sauvage au pour m'enter es rameaux
 ses & que ceux qui Seul dans ce grand Verger le fruit de vie porte.
 se rengent Et vous fils de Jacob, pour Dieu ne pensez point,
 à leur de- Qu'un desir de vous perdre ait reduit à ce point
 uoir estás Cest esclave Amonite, & que sous feinte mine
 bien fon- dez doi- Le vueille desloyal tramer vostre ruine.
 uent estre entrete- Non, non, je suis ici pour auoir tesmoigné
 nus en la sainte af- De quel bras l'Eternel a iadis besongné
 fection. Enuers vos saints ayeuls, & qu'il est prest encore
 De donner deliurance au peuple qui l'adore.
 Que donc les plus bouffans de dix mille estendars,
 Que les horribles cris des Ethniques soldars
 Ne glacent vostre cœur. Car quand toute la terre
 Enuyroit contre vous ses enfans à la guerre,
 Pourueu que vous vueillez vostre salut chercher
 En la dextre divine, & non au bras de chair
 Sans doute vous serez que le sang idolatre
 De l'ost Assyrien rendra Mocmür rougeastre:
 Sans doute vous ferez de couards faits vaillans,
 Et vaincrez assaillis vos hardis assaillans.
 Le bras du Souuerain ne vous vient ore batre
 Pour vous perdre du tout, ains pour vos cœurs abatre,
 Et pour vous faire voir que le ciel seulement
 Peut à vos maux cruels donner ailegement.
 Comme le lis neigeux naist d'une herbe puante,
 Comme la rose vient d'une espine poignante:
 Ainsi les plus saints pleurs, les plus modestes mœurs
 Et les cris plus deuots sont enfans des douleurs,
 Et la troupe fidele à la terre est semblable,
 Qui au lieu de froment ne produit miserable.

Que ronces & chardons, si le soc sans repos
 Ses mottes renuersant ne lui playe le dos.
 Mais en fin l'Immortel qui ses durs fleaux retire
 Soudain que le pecheur pour ses pechez souspire,
 Vous tirera de peine, & ce sera pour lors
 Que moins vous attendrez de vous en voir dehors.

Courage donc amis: vainquons Dieu par nos larmes,
 Et nous vaincrons apres par nos armes les armes
 De tout cest Uniuers. Que si quelque vigueur
 Reste encor en mes nerfs, que si mon braue coeur,
 Ne s'est point enuieilli avecques mon vieil aage,
 Que si i' ai rien appris avec un long usage,
 Je vous offre employer le peu qui reste en moi
 Pour maintenir Jacob, & deffendre la Loi.

FIN DV DEVXIEME LIVRE.



S O M M A I R E D V troisième liure.

Ne ce troisième livre le Poëte re-presente l'oppression de Bethulie, & l'extremité à laquelle Dieu l'amena, pour donner entree à sa miraculeuse deliurance : suivant ce qu'il a accoustumé de faire à l'endroit de son peuple, à sçauoir de l'amener aux portes de la mort, pour l'en retirer contre toute esperance humaine, à fin que tous cōfessent que le bras de la chair, ni la sagesse du monde, ne maintient point l'Eglise:ainsla seule faueur du Tout-puissāt, auquel seul la gloire en doit estre rendue, cōme de

fait elle lui appartient aussi. Au reste, ce liure contient trois choses principales. En la premiere nous voyons les apprests des assiegeans & assiegez, pour assaillir & deffendre: & sur le conseil donné à Holoferne de coupper l'eau à ceux de Bethulie, vn assaut furieux lequel est repoussé à grād' peine par les Iuifs. Pour le second poinct l'eau leur estant ostante, s'ensuit vne extrême desolation viuement escripte, dont s'engendent diuers murmures, gemissemens & imprecations des assiegez contre leurs chefs & danger de mutinerie, à quoi le gouuerneur s'oppose, & par sages & saintes remonstrances tasche de fortifier chacun. Mais les petis ne pouuans ni volās receuoir raison quelconque, ains demādans qu'on rendist la place plustost que perir si miserablemēt, Osias se laisse aller, & par vn aduis empruté de la prudēce humaine, promet redre la ville au bout de cinq iours, si quelque secoursne suruiét. Voila l'epitase & auancemēt de la tragedie representee ordinairement en l'estat & gouernemēt de l'Eglise de Dieu au monde. Mais comme tout semble estre prest à cheoir, Dieu se monstre: & ici pour le troisième poinct, Judith est introduite, qui premierement en son particulier par la lecture des saintes histoires s'encourage à deliurer sa patrie: mais apres auoir entendu la resolution des chefs, elle les appelle & reprend grauement, ayant en sa ville quelque autorité à cause de la grādeur de sa maison. Eux s'estas excusez elle leur promet faire quelque chose pour le public, sans rié vouloir spéfier; ains dit feulement que sa resolution estoit d'aller la nuit suivante au camp de l'ennemi.



LA IVDITH DE
G. DE SALVSTE,
Seigneur du Bartas.

LIVRE TROISIEME.



V penible Phlegon la narine ron-
flante
Souffloit sur les Indois la clarté rou-
gissante
Qui reconduit le jour, quand le Payen
so'dard

*E*veillé du tabour prend la pique & le dard:
Puis marche en ordonnance, & au combat appelle
Les enfans indomptez de la cité rebelle.

Un pré n'est au Printemps si bigarré de fleurs
Diuerses en odeurs, en effets, en couleurs,
Que l'ost est bigarré de bandes, differentes
En langues, mœurs, habits, en armes, & en tentes:
Si que le vieil Cahos, d'où n'asquit l'Uniuers,
N' fut onc composé de membres plus diuers,
En cela toutesfois tous s'accordent en emble,
Qu'il faut faire la guerre au grād Dieu, sous qui trèble
L'un & l'autre Pinot, & dont la voix d'ahan
Fait tressuer Caucase & le Cedreux Liban.

Là les fiers nourrissons de la froide Hyrcanie,
Meslez avec les fils de la double Armenie,
Branlent leur chef cresté. Deçà le Parthe archer
Essaye en s'enfuyant ses fleches descocher:
Là le Perse orgueilleux d'auoir en main l'Empire,
Fait les escailles d'or de ses armes reluire,
Deçà le Mede veut monstrar qu'à faute d'heur
Le Sceptre il a perdu, non à faute de cœur:
Et que ni des habits la trop richeparure,
Ni des iouès le fard, ni des yeux la peinture,

Tant de
peuples
opposez à
vne poi-
gnée de
gens repre-
sentent l'e-
stat perpe-
tuel de l'E-
glise, qui
aura tou-
jours vne
infinité
d'ennemis
au milieu
& en de-
spit des-
quels neat
moins elle
subsistera
par la fa-
veur de
Dieu qui
la main-
tient.

*Ni le long ornement de son poil emprunté,
 Ne peut effeminer son courage indonté.*
*Les Arabes heureux, ceux qui sur des ciuières
 Promenent leurs maisons couvertes de fougères:*
*Les subtils Tyriens, qui la fuyante voix
 Arresterent premiers, sur l'escorce du bois:*
Les soldats de Moab, d'Amon, & Jдумee:
Les peuples espandus par la large Elimee:
*Les doctes Memphiens: & ceux dont les manoirs
 Sont voisins du terroir des Ethiopes noirs:*
*Et bref, toute l'Asie estoit comme enfermée
 Dans le clos retranché de ceste belle armee:*
*L'Eglise Et le Payen auoit dessous ses estendars
 n'a point Plus de peuples diuers, que l'Hebrieu de soldars.*
Mais parmi tant de gens, qui les Hebrieux assaillent,
*de plus dāgeroux Les neueux d'Ephraim, comme apostats, bataillent
 & cruels D'un cœur plus obstiné, & mettent tout à sac,*
ennemis que ceux Afin de n'estre plus recognus fils d'Isaac.
*qui se reti- Tout ainsi qu'au Printemps dans l'eau morne & bonasse
 rent arrie- D'un vinier poissonneux la grenouille couasse:*
re d'elle, Mais le moindre caillou lui fait perdre la voix,
& ingratis oublient Aussi tost que l'estang il esmeut de son poids.
la mere Cependant qu'une paix bienheureoit la Iudee,
qui les a De ceux-ci la constance estoit recommandee
nourris du Parmi la troupe sainte, & du Seigneur le los
laïct de la Retentissoit tousiours dans leurs sacrez propos:
parole de Dieu, pour Tellement qu'ils luisoient comme ardentes chandelles
s'accōmo- Au milieu du troupeau des plus deuots fideles.
der au mō- Mais soudain que le nom d'Holoferne on ouit,
de où ils Ceste foi tant prisee en l'air s'esvanouit,
deuinent apostats & Leur bouche se boucha, & l'ardeur enflammee
profanes du tout. De leur zele indiscret vola tout en fumee :
Descri- Voire pour vn peu d'or souillerent, inhumains,
ption des Dans le sang fraternel leurs infideles mains.
mal-heu- Hé! combien voyons nous de tels Ephraimites
reux apo- En ce temps malheureux, qui vivent, hypocrites,
sts de nostre Dans l'Eglise, tandis qu'un Zephyre clement
temps. Contre sa saine pouuppe halene heureusement,

Et d'un zèle fardé embrassent l'Evangile,
Cependant qu'il leur est honorable, ou utile?
Mais si la chance tourne, & qu'un Eure ennemi
La batte par le front seulement à demi,
Soudain, lasches de cœur, ils prennent autre route:
Et faisans, desloyaux, au grand Dieu banque-route,
Ils se font de sa Loi plus fiers persecuteurs,
Qu'ils n'en furent iamais fidèles zelateurs,
Guerroyans l'Éternel d'une volonté pire,
Que iadis Julian, que Celse, que Porphyre.

Aussi tost que l'Hebrieu par le vague de l'air
Voit du haut de ses tours tant d'enseignes voler.
Et marcher contre soi tant de gens en bataille
Qui ià cernoient de loin sa trop faible muraille,
Il se pasme de peur, n'ayant autre recours
Qu'au Dieu de ses ayeuls, d'où despend son secours.
O Pere, disoit-il, Pere doux de qui l'aile
Nous a touſiours serui d'une espaſſe rondelle,
Puis qu'ore contre nous s'est bandé l'Uniuers,
Tien nous, ô Tout-puissant, sous ton aile couuers.

Ayant ainsi prié le Dieu des exercites,
Le Gouverneur pouruoit de soldats les garites:
Et quand Phœbus se cache en son moite ſejour,
Il fait avec cent feux de la nuit un clair iour:
Il veille au corps de garde, & croisant mainte ronde,
Lui ſemble que Phœbē, l'autre lampe du monde,
Pour haster des Hebrieux le trop hasted trespass,
De ſes noirs palefrois haste par trop le pas.
Le Payen au rebours croit, qu'elle eſt endormie
Entre les bras cheris du beau fils de Latmie.
Mais les souhaits humains, faibles, ne peuvent pas
Haster, ni retarder des cieux le moindre pas.

Aussi tost donc qu'on vid l'Aurore ſafranee
Dessus nostre Horizon ramener la iournee,
Le Vis-roi fit ſonner mille esclatans clairons,
Pour reioindre en un corps ſes eſpars escadrons,
Qui de diuers endroits d'une desmarche iſnelle,
Vindrent enuironner la Tente coronelle:

Les He-
brieux in-
noquans
Dieu & ſe
resoluās à
bien cōba
tre, mon-
ſtrent aux
gés de bié
quel eſt le
moié de ſe
maintenir
& ſubſifter
en vne iu-
ſte que-
relle.

Grands &
petits en-
nemis de
l'Eglise
ſot prōpts
& dispos
à faire la
guerre à
Dieu en la
personne
de ſes en-
fans, la cō
ſtāce deſ-
quelz n'eſt
pourtant
eſbranlee.

Comme autour du veneur nous voyons s'amasser
A certain cri du cor les chiens prests à chasser.

Ayant en vain sommé la ville de se rendre,
Il chercha, despité, cent moyens pour la prendre,
Ici l'ingenieux le Trepan apprestoit :
Deçà sur ses pieds forts le Belier il montoit :
Jci de la Bricole il dressoit le bandage :
Deçà de l'Arbaleste il tendoit le cordage :
Il apprestoit ici le Corbeau violant,
Le briseur Scorpion, avec le Pont-volant :
Il haussoit d'autre-part, à peu pres insqu'aux nuës
Des Bastilles de bois pour dominer les ruës.

Prepara-
tifs pour
vn assaut
de ville.

Les puissans Gastadours sont ores empressez
A combler de faïssines & de rocs les fosses :
Ores couverts de poudre, & accablez de peine,
Font d'une plaine vn mont, & d'un mont une plaine :
Or tacent des clapiers pour mettre au despouruez
Les soldards dans le fort par vn sentier non veu.
Ces guerriers sont commis pour dresser les eschelles,
Et tromper en montant les sourdes sentinelles,
Et ceux-là pour saper : les autres sont commis
Pour consommer par feu les portaux ennemis,
Toutesfois la pluspart se tient coye en bataille
Dieu hu Pour aller à l'assaut, soudain que la muraille
miliat les Foudroyee du choc de diuers instrumens,
siés a infi- Monstrera par dehors ses plus bas fondemens.
nis moyés
secrets

pour les
conseruer
& pour
aneantir
les com-
plots de
ses enne-

Là Mars le raze-tours, là l'aime-sang Bellone
Les plus lasches soldats de sa rage aiguillonne :
Là des fôueus cheaux les clairs bannissemens,
Là des felons Payens les confus hurlemens,
Menent vn bruit si grand que le ciel en resonne,
La terre en retentii, & l'enfer s'en estonne.

mis, lors
qu'ils pen-
sent estre
au bout de
leurs ma-
chinatiōs.

Or Dieu qui fait le guet dans l'eschanquette astree
D'un œil touſſours ouvert pour la troupe sacree,
Ayant pitié d'Isaac, dans moins d'un tourne main
Bouleuerſe l'arrest de ce Prince inhumain,
Faisant que tous les Chefs des braues Moabites,
Des forts Edumeens, & des fiers Amonites,

Lui remonstrent ceci: O Prince, ainçois l'effroi
 De tout Roi porte-sceptre, & qui donnes la Loi.
 A l'esclauve Uniuers, ne range ore en bataille
 Tes soldats pour forcer de Iacob la muraille.
 Car les piques, les dards, les estoys, les boucliers,
 Les traicts & les espieux, ne les rendent si fiers
 Que ce roc sourcilleux dont la sage Nature
 Pour eternel rempart leurs forts rampars emmure :
 Que tu ne peux monter, sans te faire plustost
 Vn degré de corps morts, & dismer ton bel ost.
 Le vainqueur n'est vainqueur quād le gain ne surmōte
 La perte de ses gēns, & pour gloire la honte.

Prince sage & vaillant, le pescheur est bien sot
 Qui hazarde vn rets d'or pour pescher vn chabot,
 Et le saint ornement d'une riche thiare
 Sied mal dessus le chef de celui qui barbare,
 Prefere le trespass de plusieurs ennemis
 Au desiré salut d'un seul de ses amis.
 Tu peux, seigneur, tu peux sans lui liurer bataille,
 Et sans perdre vn des tiens dompter ceste canaille,
 Occupant le surion caché dans ce coupeau,
 D'où le rebelle Hebrieu puise toute son eau,
 Qui miné par la soif ne se pourra deffendre,
 Ainçois la corde au col à toi se viendra rendre.
 Le genereux Lion ne s'attaque iamais
 Qu'aux animaux qui sont genereux estimez.
 Lupin va deslachant ses flesches ensouffrees,
 Où sur les rocs d'Atlas, ou sur les monts Rifees.
 Et le Su trouble-ciel choque plus roidement
 Vn bastiment Royal qu'un petit bastiment.
 Aussi tu ne dois point faire essay de ta force
 Contre un foible ennemi qui soi-mesme se force.

Seigneur, ce n'est la peur, & moins l'extremite,
 Où nous voyons reduire une amie cité,
 Qui nous fait renuerter tes emprises guerrieres.
 Car auant que quitter tes heureuses bannieres,
 Pour toi nous deffirrons tous les Dieux immortels,

Pour roi nous briserons leurs encensez autels:
 Pour toi nous franchirons le Piuot Antarctique,
 Et l'eternel glaçon de la contree Arctique:
 Pour toi nos bras hardis entreprendront d'oster
 Le trident à Neptune, & l'aigle à Iupiter:
 Pour toi le fils cruel n'espargnera le pere,
 Ni le pere le fils, ni le frere le frere.

Les tyrans Holoferne, qui songe à vaincre iour & nuit,
 Aueuglez Remasche ce conseil: & remasche le suit,
 de leur Despeschant sur le champ vne gaillarde troupe
 passio, par Pour occuper les eaux de la prochaine croupe.
 le iuste iu-
 gemet de L'Hebrieu qui reconnoist que cest' eau tarissant,
 Dieu, pen Sa vertu se tarit, d'un riste pas descend:
 sans auoir Et courageux s'oppose à la bande ennemie,
 trouué le Qui veut faire secher le surion de sa vie.
 plus court Le Payen combatant pour renom acquerir,
 chemin L'Hebrieu pour ne vouloir sans se venger mourir,
 pour par Se vont entrechoquans d'une si grande rage,
 uenir où Qu'or le Payen s'ensuit, ore tournant visage,
 ils preten- Suit l'ennemi suyant: or l'Hebrieu perd le cœur,
 dent sont Et puis vaincrauit la victoire au vainqueur:
 deceus. Si qu'il semble à les voir, que la faueur diuine
 Ne se fait de quel costé, douteuse, elle s'encline:
 Jusqu'à tant qu' Israël couvert de toutes parts
 D'un nuage de traictes s'ensuit dans ses remparts:
 Comme le pelerin que la greste & l'orage
 Surprend en vne plaine, interrompt son voyage,
 Et moite & degoutant s'en va vije cacher
 Ceux qui Sous le toict naturel de quelque creux rocher.
 ont bonne Le Payen le poursuit, & presque peste meslé
 cause n'ot Se lance avecques lui dans la cité fidele
 pas tous iours tant Par le portail ouuert. Iors se fait vn grand bruit,
 de force Et le peuple estonné de rue en rue fuit,
 ni de con- Outrageant ses cheueux & deschirant sa face,
 seil qu'il seroit bié Comme si i.à l'Ethnique auoit forcé la place.
 requis Coüards, où fuyez-vous? hé! quelle autre cité,
 pour la Quel mur, quel fort vous resté, ayant ce Fort quitté?

defendre.

Hé ! pensez-vous trouuer pour sauuer vostre vie,
 Dans ceste Bethulie une autre Bethulie ?
 Las ! si vous ne pouuez resister aux efforts
 Du Payen, cependant qu'il est encor dehors,
 Hé ! comment pourrez-vous lui faire resistance
 Quand il aura gagné vostre propre deffence ?

Le peuple ainsi tancé du Chef, court au secours
 De Cambris & Carmis, qui seruent de deux tours
 A la porte assaillie, & qui vaillans souffriennent
 Presque tout l'ost Payen : en leurs dextres ils tiennent
 Pour deux lances deux masts, ils ont au col pendus
 Deux grāds boucliers d'acier, leurs corps sont deffendus
 Non par deux baubergeons, ainçois par deux enclumes,
 Et sur leurs morions ondoyent deux grand's plumes :
 Ils sont esgaux en aage, ils sont esgaux en cœur,
 Et leurs corps sont esgaux en force & en grandeur :
 Tels que deux verds peupliers, qui bessons, dans les nues
 Cachent esgalemēt leurs testes non tondues
 Sur les rives du fleue, & secouez du vent,
 Comme freres germains s'entrebaissent souvent.

Les Ethniques voyans arriuer à la file
 Tant d'Hebrieux pour garder la porte de la ville,
 Rompent leur entreprise, & presque desbandez,
 S'en retournent aux lieux qui leur sont commandez.
 Quand ie pense aux malheurs dont la ville assiegee
 Fut miserablement trente iours affligeé,
 Un assez triste chant ie ne puis inuenter
 Pour si grande tristesse au vif representer :
 Ma main tremble d'horreur, & comme de coutume,
 Sur mon sacré fucillet ne scait guider la plume.
 Bien est vrai que mes yeux qui l'arrousent de pleurs,
 Monstrent que son sujet est fecond en malheurs.

Esprit, dont tout esprit prend mouuement & vie,
 Esprit qui desnoüas la langue à Zacharie :
 Et qui fis pour semer ton nom par l'Uniuers,
 Parler par tes heraux cent langages diuers,
 Guide ma plume lasse, enle moi le couraige,
 Et fai qu'à ton honneur i'acheue cest ouurage.

Prudence
& hardie
resolution
des Chefs
cause de
la conser-
uation des
peuples.

Les enfans
de Dieu
ont quel-
que relaf-
che, afin
de reco-
gnostre la
main de
leur pere,
& s'apre-
ster à plus
griefues
esprenues
pour estre
tant plus
disposez à
gouster à
bō esclent
leurs ex-
cellentes
& esmer-
ueillables
deliuran-
ces.

TROISIEME LIVRE

Bien qu'Isaac vist desfa cernez de toutes pars
 D'un monde, & nō d'un camp ses trop foibles rampars:
 Il s'asseuroit de voir par la longueur du siège,
 Non moins que l'assiegé, miné cil qui l'assiege.
 Mais si tost qu'Holoferne eut saisi les tuyaux,
 Qui seconds pouruoyoint la sainte ville d'eaux,
 Las! tout ce ferme espoir, tout ce braue courage
 Se tarit tout d'un coup avecques son bruuage.

**Viue de-
scriptio de
la misere
d'un peu-
ple assie-
gé de la
soif, ou
d'autres
telles ne-
cessitez &
d'un enne-
mi perfide
& profane.**

Mais les Chefs preferans aux chaines le trespass,
 Donnent aux citadins ce qu'eux-mesmes n'ont pas,
 Sçauoir est un espoir que les eaux conseruees
 Tant ès auges communs, qu'èst cisternes priuees,
 Suffiroient sans chercher bruuage en autre part,
 Pour abreuuer long temps le peuple & le soldart.
 De fait le magistrat avec ses chiches coupes
 Depart ceste boisson aux combourgeoises troupes.
 Douce boisson qui peut quelques iours substanter.
 Le corps des assiez, non leur soif contenter.

Ces auges espuisez, l'alteré populaire
 Descoure maint canal: & pour une onde claire,
 Goulu, hume à longs traits le bouillon d'un esgout,
 Pour un peu satisfaire à la soif, non au gouft,
 Et de qui la vapeur pesteusement infecte
 Fait tout boire au beueur les eaux noires du Lethe.
 O peuple malheureux! qui sens le dur trespass
 Pour peu boire, ou trop boire, & pour ne boire pas?
 A qui le sec defaut & l'humide abundance
 Portent, bien qu'ennemis, une esgale nuisance:
 A qui la pasle soif fait guerre dans le corps,
 Aussi cruellement que l'Ethnique dehors.

**Frayeurs
misera-
bles au
dedans, &
assaux au
dehors de
l'Eglise.**

Ce miserable Fort n'a coin, hale, ruelle,
 Où la Parque n'inuente une façon nouvelle
 De meurtrir les Hebrieux: & pour signe de dueil
 N'arrache aux plus constans quelque larme de l'œil,
 Si ce peu de liqueur qui dans leurs cerueaux reste,
 Suffit pour leur fournir une larme funeste.

Là le vieillard se plaint qu'un soldat inhumain
 Lui a tantost rauï la boisson de la main:

*Mais la soif dessechant son gosier & ses veines,
Ensemble esteint sa vie & ses complaintes vaines.
Ici l'Auanturier dans son ventre reprend
L'eau mesme, o creue-cœur! que son ventre respand.*

*Ici la triste mere avecques sa saline
Son enfant demi-mort sur la couchette auue.
L'amie ioint ici son dernier soufflement
Au soufflement dernier de son tres-cher amant:
Car la cruelle soif venue de Cyrene,
(Où elle vit tout-iour sur la bruslante arene)
Tirant un pied de langue, ayant l'œil enfoncé,
L'estomach transparant, le visage froncé,
Le corps maigre & leger, & dont les pastes veines
Nō d'un sāg chaud-humide, ains de souphre sōt pleines.
D'un pouomon venimeux par la ville souffloit
Un vent, qui du profond des enfers s'escouloit
Es arteres Hebrieux, faisant sous chasque porche
Reluire obscurément une funebre torche,
Tellement que le ciel qui void tant de douleurs,
Ne peut plus retenir la course de ses pleurs,
Et ioindroit volontiers ses larmes à ces larmes,
S'il n'estoit empesché par le grand Dieu des armes.
Et moi-mesme qui pleure, & ne puis toutesfois,
Tant de pleurs exprimer d'une façon de voix,
Coururrai ces mal-heurs du voile de silence:
Imitant en mes vers la sauante ignorance
Du peintre, qui iugeant que ces mortes couleurs
Ne pouuoient exprimer les pleureuses douleurs
Du Roi Grec qui voyoit sacrifier sa race,
Coururit du noir bandeau la paternelle face.*

*Tandis ce peu d'Hebrieux, qui d'un tel fleau restoit, Les petits
Contre leurs tristes chefs, mutins, se tempestoient,
Crians à plein gosier, Que Dieu face iustice
Et de nosre innocence, & de vostre malice:
Que Dieu iette son œil sur les calamitez,
Où vos meschans conseils nous ont precipitez.*

*Si vous eussiez fait paix avec ce braue Prince,
Plusloft qu'il mist le pied dans la sainte Prouince,*

Image de
la soif.

Heureux & trop heureux, nos yeux ne verroyent pas
 De nos gages plus chers les auancez trespass.
 Las! quel confort nous reste? o ville miserable,
 L'estnemi qui te tient t'est doux & pitoyable,
 Les tiens te sont cruels: il te veut preseruer,
 Les tiens te veulent perdre: il tasche conseruer
 La vie de tes fils: & tes fils au contraire
 Courrent teste baissee à la mort volontaire.

Apres les murmures s'ensuivēt ordinairement les complain-
 ges de uāt Dieu, & les im-
 precatiōs qui attire-
 roient son ire, si la mi-
 sericorde ne surmon-
 toit la mauuaise-
 stié des hommes.
 Sage re-
 sponse, & remôtran-
 ce du gou-
 terneur, montrant
 cōme les chefs se
 doiuet cō-
 porter en-
 uers ceux à qui ils cōmādent spéciāle-
 mēt en tel les extre-
 mitez.

Seigneur, nous sçauons bien que nos actes meschans T'ont fait or' desgainer les glaives plus trenchans De ton ire embrasee, & qu'à bon droit tu iettes Sur nos chefs desloyaux tes meurtrieres sagettes. Mais toi qui ne retiens longuement ton courroux, (Meisme contre les tiens) aye pitié de nous: Change le fol dessein de ceux qui nous conduisent, Et les Payens cousteaux contre nos seins aiguisent: Ou fai que pour le moins outrez de mille dards, Nous mourions de la main des Ethniques soldats, Sans que le long venin d'une soif pallissante Nous conduise au ceroueil d'une mort languissante.

Mes freres, bien-amez, c'est nostre seul devoir (Respond le Gouverneur) non le desir de voir La race d'Abraham peu à peu consumee, Qui nous fait opposer à si puissante armee. Si vous estes en peine, aussi le sommes nous: Car en mesme nature embarquez avec vous Nous courrons sur mesme onde, une mesme fortune: Commun est nostre mal, nostre perte commune. Commun, commun sera le plaisir, lors que Dieu Aura des mains d'Assur sauué le peuple Hebreu: Ce qu'il fera bien tost, si nostre impatience Ne sert comme d'obstacle au cours de sa clemence.

Donques n'estriuez point avec le Tout-parfait: Dependez du grand Dieu, qui fait tout ce qu'il fait Pour le profit des siens: & qui sa chere Eglise Tout-puissant, remettra, quoi qu'il tarde, en franchise.

L'archer laisse son arc quelquefois destendu, Ocieux, pendre au croc: à fin que retendu,

Et lunc d'un fort bras plus roide il se desbande,
 Poussant le trait leger d'une force plus grande;
 Tout ainsi l'Eternel tient au sein tout expres
 Long temps sa main oisive, à fin que puis apres
 Il martelle plus fort sur ceux dont l'impudence,
 Abuse des fibres de sa grand patience,
 Qui du premier abord à toute iniquité
 (Comme il semble aux meschans) promet impunité;
 Mais par la pesanteur d'un seuere supplice,
 Repare les delais de sa tarde iustice.
 Semblable à l'usurier, lequel tant plus attend
 Le souffreteux debteur, fait le debte plus grand.
 Que si le Haut-tonnant d'une mort exemplaire,
 Courroucé, ne punit ce Vis-roi temeraire,
 Tout ce grand amas d'eaux, que sous & sus les cieux
 Sa main sage estendit, peut il, seditieux,
 Secouer son ioug saint, si bien que d'une oree
 Il n'en puisse humecter la campagne alteree?
 Non, non: bien que le ciel serain de toutes parts,
 Ne promette rien moins que pluyes & brouillars:
 Il rendra par ses pleurs bien tost la terre humide,
 Comme au iour que Saul prit le sceptre Isacide,
 Car les Cieux estoillez & tous les Elemens
 Sont les executeurs de ses Commandemens.

Mais le peuple oppresse & de soif & de rage,
 Tremissant & pleurant ses Chefs ainsi outrage:
 Saint peuple, hé! mourrōs-nous, mourrōs-nous ô soldats,
 Pour assouvir les yeux de ces traistres vieillards:
 Mourrons-nous à credit pour plaisir à ces fols sages
 Qui se font, ô pitié! riches de nos dommages,
 Au prix de nostre sang desirans acquerir
 Un louable renom, qui ne puisse mourir?
 Non, non: rompons plutost ceste chaîne seruile
 Dont nous sommes liez; prenons de nostre ville
 Le gouveruail en main, & délurans ce Fort,
 Sages delurons-nous des frayeurs de la mort.

Comme le Medecin pressé par le malade,
 Qui dans le lit, tremblant, se chagrine, mau-sade

L'afflictio
extreme
estoupe
les oreil-
les aux hô-
mes, pour
ne pou-
voir ad-
mettre les
bonnes re-
monstranc-
es, & les
amene à
cercher
leur mort
en la vou-
lāt eutier.
Les chefs
d'un peu-
ple meslās
par fois

plus de
prudence
humaine
en leurs
conseils
qu'il ne
faut, se ba-
zardent à
tout per-
dre.

Permet bien quelquefois ce que l'art ne permet:
Tout de mesme Osias, importuné, promet:
De deliurer ce Fort, s'il ne sent, miserable,
La main du Tout-iour-grād dans cinq iours secourable.

Isaac lors du passé perd le dur souuenir,
La douleur du présent, la peur de l'aduenir:
D'autant que s'il n'auient comme son cœur desire,
Au moins de plusieurs maux il euite le pire.

Dieu pa-
roissat du
ciel, lors
que tout
est deses-
peré en
terre, & e-
xecurant
ses cōseils
par instru-
mens de
nulle ap-
parence,
apprend
aux siens à
s'appuyer
en lui qui
est le Dieu
des ar-
mees, &
qui a les
issus de
vie & mort
en sa main

Mais cependant Judith, qui verse incessamment
De ses yeux deux ruisseaux, tesmoins de son tourment,
Ore d'un triste accent le Tout-puissant reclame,
Or' dans le saint fueillet va repaistre son ame.
La priere lui sert pour guinder ses esprits
Sur les cieux les plus hauts: & les sacrez escrits
D'un iardin, pour cueillir quelque propre racine,
Qui de son poignant soin porte la medecine.

Lisant donc là dedans Judith, non par hazard,
Ains par le vueil de Dieu, se rencontre en la part,
Où le manchot Hebreu fasché qu' Isaac se courbe
Si long temps sous le ioug de l'infidelle tourbe,
En parlant frappe Eglon: & fait du Royal flanc
Sortir à chauds bouillons & la vie & le sang.
Où plus qu'elle relit ce fait, plus elle admire
La prouesse d'Abod, & bruslante desire
D'imiter sa vertu. Mais la coûarde chair
Vient par mille discours son dessein empescher,
Lui proposant tantost l'enormité du crime,
Or' la peur de la mort, or' des dangers l'abisme
Où son honneur s'expose: & que quand bien ce fait
En faueur de Iacob plairoit au Tout-parfait,
Qu'il requiert un bras masle, & non un bras de femme,
Apte pour manier le fuseau, non la lame.

Cependant que Judith avec Judith debat,
Un ventelet s'esmeut, qui ce fueillet abbat,
Et le suyuant descouvre: où Jabel courageuse
Enfonce un fer aigu dans la teste orgueilleuse
Du Payen, qui suyant du camp Hebreu l'effort,
Rencontre mal-heureux, en l'asyle la mort,

Apprenant qu'un Tyran peut bien par sa malice
Fuir, non eviter, la diuine iustice.
Cest exemple dernier si fort accouragea
La craintue Judith, qu'elle eust voulu desfa
Tremper au sang Payen la vengeresse lame,
Pour d'un corps si meschant chasser la meschante ame.

Mais tandis qu'elle cerche, & recherche à par-soy
Quelque subtil moyen pour meurtrir le Vis-roy,
Elle oit par le rapport d'une voisne Dame,
L'arrest des assiegez, l'oyant elle se pasme,
Puis pour couper chemin aux preparez mesches,
Tout soudain elle fait chez soy venir les Chefs,
Où de mots aigres-doux ainsi elle les tance.
Hé!quoy?vous voulez donc limiter la puissance
Du Pere tout-puissant, & captiuer ses mains.
Dans les frestes chainons de vos conseils humains?
Juges, sans iugement, vous voulez loy prescrire
Au Dieu qui prescrit loy mesme au celeste empire?
Vous voulez asseruir sous la course du temps
L'autheur des iours, des mois, des saisons, & des ans?
Ne vous abusez point: la diuine puissance
N'a point ses bras liez d'aucune circonstance.
DIEV peut tout ce qu'il veut, Dieu veut tout ce
qu'il doit:

DIEV doit toute faueur à cil qui marche droit.

Mais, Peres, ce qui plus mon espoir mort auue
C'est que ce Fort heureux ne ceint homme qui viue
A la mode Payenne, & qui iointe les mains
Deuant les dieux muetz du reste des humains.
Tous pechez sont pechez: mais ce peché surpassé
Tant d'enormes forfaits, dont nostre aveugle audace
Fait guerre au sacré ciel: car par luy le Seigneur
Est comme degradé de ses tiltres d'honneur,
Pour les communiquer aux pierres cizelees,
Aux troncs, aux masses d'or subtilement moulees.
Puis donc qu'Isaac est net d'un si sale peché,
Ayons sur le secours de Dieu nostre oeil fiché,
Pensons, helas! comment la Judee esperduë

CEUX qui
ne se mo-
ntrent pas
hommes en
leurs de-
portemens,
meritent
d'estre ta-
cez & re-
mis en de-
uoir par
les femes,
toute re-
prehension
& admoni-
tiō sainte
& iuste e-
stant con-
uenable
au reste,
par quel-
conque
Dieu la
face.

*Sur nos deportemens tient plantee sa veue:
Pensons que tout Jacob en ceste aduersité
Suyura nostre constance, ou nostre lascheté.
Pensons que son autel, ses maisons, sa cheuance,
Sont apres Dieu, fondez dessus nostre vaillance.
Pensons que nous gardons la porte d' Israël:
Et que l'ouurant si tost à ce Prince cruel,
Qui hait plus que la mort les neveux Isacides,
Nous serons reputez traistres & parricides.*

*Dieu veut fe ne puis, ni ne veux (respond le Gouverneur)
ordinaire- ment que Nier que nous n'ayons offensé le Seigneur.
les hômes Fol est nostre conseil, nostre promesse est folle:
se trouuéz Mais quoy? nous ne pouuons fausser nostre parole.
enlacezen Mais si tu te ressens de nos communs malheurs,
leurs pro- Si, triste, tu ne peux d'un oeil sec voir nos pleurs,
pres con- Hé! pleure nuit & iour, pleure tant & souspire,
seils, afin qu'en leur Que tes pleurs & soupirs puissent appaiser l'ire,
deliurâce Du Juge souverain, qui en toute saison
sa gloire Oit des cœurs abbatus la deuote oraison.
relui je tât plus ma- Je veux (dit-elle alors) si Dieu m'est favorable,
gnifique- Desassieger ce Fort par un coup memorable.
ment. Ne m'enfoncez plus outre attendez seulement,
De mon hardi dessein l'heureux euenement:
Et si tost que la nuit brune estendra ses ailes,
Permettez moy d'aller au camp des infidelles.
Ce grand Dieu respond-il, des inuincus vainqueur,
Guide par son Esprit ton pied, ton bras, ton cœur.*

FIN DV TROISIEME
L I V R E.



S O M M A I R E D V quatrième liure.

SVRVANT la promesse que Judith auoit faite aux Chefs des assiegez dedans Bethulie, elle se munit des armes propres pour l'execution de son entreprise , à sçauoir de l'inuocation du nom de Dieu & d'vne sainte resolution à deliuter sa patrie de la main du Tyran , lequel elle delibere renuerter par la douce & belle apparence de son port & veste-ment. Au sortir de la ville pour entrer au camp de l'ennemy , nostre Poète introduit à ce propos vn des principaux discourant à vn autre , de la race , nourriture , instruction , mariage , mesnage & vidui-té de Judith , laquelle est proposee à toutes filles & femmes honestes pour vn singulier patron de toutes vertus . Estant entrée au camp , & menée à Holoserne , il veut sçauoir qui la menoit , & donne audience à ceste Vesue , laquelle par vn langage propre le scçait mener si bien du premier coup , qu'elle luy persuade ce que bon luy semble , & obtient congé de pouuoir se retirer toutes les nuictz en vn prochain vallon pour prier Dieu : ce qu'elle execute aussi la nuict suyuante , demandant force au Tout puissant pour suyure & execu-ter tellement son dessein , qu'en exterminant le Chef , elle defface dvn coup toute l'armee profane : exemple montrant que l'entree & la suite de toutes entreprises hautes , doivent estre fon-

dees sur la faueur & ardante inuocation de celuy,
sans lequel toute la sagesse & force humaine n'est
que vent, & qui au contraire peut executer par les
plus foibles instrumens du monde, des choses
incroyables & incomprendables à l'entendement
humain.



L A IVDITH D E G.
DE SALVSTE, SEIGNEVR
du Bartas.

LIVRE QUATRIÈME.

Iudith se
fortifiant
du costé
de Dieu
monstre
que la de-
vote & fi-
dele prie-
re est le
bouclier
& le glai-
ue de l'E-
glise pour
fousterir
& defaire
ses enne-
mis.

IV DITH fait cependant ruiseler ses
deux yeux,
Atterre ses genoux, & dresse vers les
cieux
Ses innocentes mains: puis ainsi Dieu
reclame,
Estalant devant luy les secrets de son ame.
Dieu qui iadis armas d'un glaive punisseur
Mon ayen Simeon pour reuancher sa sœur:
Mets moy ce glaive en main, afin que i'en punisse
Ce Tyran qui surmonte un Sichem en malice:
Qui ne se contentant de souillier le saint lict
Des chastes mariez, execrable, abolit
Ton saint nom de la terre, & desire, idolatre,
Le Temple de Solime à fleur de terre abatré:
Satrape ambitieux, dont l'esperance gist
Sur cent mille guerriers que sa dextre regit:
Sur cent mille chevaux qui d'une ongle superbe
Desirans le combat, de cent bonds foulent l'herbe:

Ne croyans que c'est toy qui palmes les cheueux,
Et enchaines les mains de ceux-là que tu veux;
Qui les forts affoiblis, & les foibles renforces,
Qui romps en vn moment des plus grands Rois les
forces.

Fay, fay donc, ô bon Dieu, que ces charmez esprits
Dans les tours anelez de mes cheueux soyent pris.

Fay que mes doux regards seruent d'autant de flesches,
Pour faire dans son cœur mille amourees bresches.

Fay que ce peu de graces & ce peu de beauté,
Que tu m'as departi trompe sa cruauté:

Fay que de mes propos le flateur artifice
Surprenne dans ses laqs sa renarde malice.

Mais, Seigneur, fay sur tout que ce miëbris vainqueur
Soit des peuples Payens & le fleau & la peur:

Afin que tout ce Tout scache que nostre race
Est couverte à iamais du rampart de ta grace:
Et que iamais Tyran ne s'est prins contre nous,
Qu'il n'ait en fin senti l'aigreur de ton courroux.

O Dieu, fay que pas vn de l'armee profane
Ne reboiuie iamais l'Euphrate ni l'Hytane.

Ainsi prie Iudith avec mille sanglots,
De son discours deuot entrecouplant les mots:
Et quitte sur le tard ses chambres solitaires,
Riches de dons d'Ophir, & des presens de Seres.

Diane au front d'argent, ô Royne de la nuit
T'oses tu bien monstrer tandis que ça bas luit
L'Astre saintement beau, qui d'un aspect contraire,
En son plus clair midy fait vergongne à ton frere?
Bien qu'au deceu du peuple elle vueille sortir,
Les perles la font voir, & les odeurs sentir.
Le musc & l'ambre gris par quel lieu qu'elle passe,
Laissent d'elle long temps une odorante trace.
Sur son front de crystal une escaroucle luit
Qui fait par ses rayons luire l'obscure nuit:
Un crespe à fil d'argent agencé sur sa teste,
Men d'un Zephyre doux sur l'espaule volete:
L'or lie ses poils d'or, son col blanc est cerné

Tous les
dons que
Dieu co-
munique
aux siens
en particu-
lier doiuēt
estre em-
ployez à
l'auance-
ment de
son hon-
neur & à la
conserua-
tiō de son
Eglise, se-
lō l'adres-
se qu'il
leur en dō
ne en leur
vocation.

Parement
exquis de
Iudith, fi-
lé tendu
par le Sei-
gneur
Dieu,
pourra tra-
per Holo-
ferne.

D'un carcan de saphirs, & de rubis orné.
 A son oreille pend vne perle plus riche
 Que celle qu'aualla la princesse peu chiche
 De Memphé aux hautes tours: son sein blâc & douillet
 Est à demi couvert d'un transparant colet.

La soye de sa robe est de couleur celeste,
 Couverte haut & bas d'un rets d'or, & le reste
 De ses habits pompeux, est digne du beau corps
 De celle qui d'Euphrate entourela les bords.
 Car encor qu'elle fust la mesme modestie,
 Elle auoit emprunté ces habits en partie
 Des Dames de grand lieu, partie pris des siens,
 Pour deceuoir bien tost le Prince des Payens.

La sortie de Judith, ainsiparee en téps & à heureinde due dône entrée au poète à faire di- scourir Carmis sur la vie precedête de Judith, ce long narrédon- nantlustre aux prece dés & sui- uans pro- pos. Deuoir des peres en l'instru- ction & nourriture de leurs enfâs pro- posé en Merati, pere de Judith.

Cependant Achior qui veille au corps de garde, voyant marcher Judith mesme à heure si tardé, S'informe de Carmis qui là veilloit aussi, Qui est-elle? où va-elle? & quel gaillard souci La fait ainsi parer en temps si deplorable, Et dans vne cité de tous pointés miserable?

N'agueress (dit Carmis) dedans nostre Cité Florissoit Merari, homme d'autorité, A qui pour tous enfans Dieu donna ceste fille, Pour combler de bon heur sa ville & sa famille.

Les peres de ce temps transaillent ame & corps, Pour chiches, entasser thresors dessus thresors: Et n'ont souci d'orner de doctrine & sagesse Ceux qu'ils sont heritiers de toute leur richesse: Semblables à celuy qui tient soigneusement Dans le coffre plié son riche habillement,

Tandis que son corps nud pour qui la robe il garde A la pluye, au frimats, à la gresle il hazarde.

Mais comme un laboureur cultive un champ acquis A grans frais & desfrais: comme d'un soin exquis Il l'espierre tantost, or du soc il le raye;

Ores il le fossoye, ore il coupe sa haye, N'en departant iamais, ni le fer, ni la main:

Mais sur tout est soigneux d'y semer de bon grain,

Afin que quand l'Esté fera jaunir ses plaines,
 Il se puisse payer de ses frais & ses peines.
 Et comme une pucelle a souci d'un aillet,
 Qui mesme auant saison commence vermeillet,
 Sortir hors du bouton, arroufant à toute heure
 Le iardin portatif dont il prend nourriture,
 Afin que ses beaux plus quelque fois estalez,
 Ornent sa gorge blanche ou ses poils anelez.
 Le prudent Merari met toute diligence
 A faconner les mœurs de ceste molle enfance:
 Afin qu'en ses vieux iours il en puisse tirer
 L'honneur & le plaisir qu'on en peut desirer.
 Car si tost que sa langue, & begneyante & molle
 Commenga prononcer l'indistincte parole,
 Il ne luy vint apprendre (ainsi que font souuent
 Les peres d'aujourd'huy) des propos pleins de vent,
 Aincois le Decalogue, ou quelque oraison sainte,
 Afin qu'avec le laict elle succast la crainte
 Du Tout puissant ouurier. Ce qui ne fut sans fruct
 D'autant qu'en peu de temps la pucelle produit
 Fruicts dignes d'un tel grain: & ceste nourriture
 Peu à peu se changea en une autre nature.

Ainsi les cuits vaiseaux retiennent longuement
 La saueur des humeurs, que du commencement
 On y verse dedans. Ainsi la vieille branche
 Se plie vers la part que nouuelle on la pance.
 Ainsi de leurs bas ans les Ours, les Cerfs, les Loups
 S'accoustument priuez de viure parmi nous.

Dès qu'elle eut douze fois douze Lunes passées,
 Ses mœurs furent encor beaucoup mieux compassees.
 Car le Pilote expert n'est point si curieux
 D'eulter en singlant le passage odieux
 Du destroit Cyanee, ou la Syrte areneuse,
 Ou des flots Capharois la rive perilleuse,
 Que sage, elle s'yoit les femmes, dont le nom
 Eloit tant peu taché de sinistre renom:
 Sechant que des meschans la trop longue accointance
 Empeste les plus sains. Et bien que l'innocence

en l'excellente instruction & vie de Judith, fille, femme & veue, le Poète enseigne aux filles & femmes d'honneur leur vray devoir, auant, durant & apres le mariage. Discours sou l'image de Ju-

dithdesvi- Demeure saine & sauue, on ne peut garantir
 ces queles Son nom du bruit commun trop suiet à mentir.
 filles hon- Car frequentant les bons, comme bons on nous prise:
 nestes doi Et hantant les peruers, comm'eux on nous mesprise.
 uent fuir, La pudique Judith es bals ne demeuroit
 & des ver- Iusques à la mi-nuict: elle ne discourroit
 tus dont elles doi De festin en festin, ou bien de rue en ruë,
 uent estre Pour voir, & pour ensemble estre des autres veue.
 parees. Ains pluslost se achant bien qu'un desir imprudent

Ne doiuet D'estre veue, & de voir, alla iadis perdant
 desirer d'e La trotiere Dina, & cent autres semblables,
 stre veues Qui ont deshonore leurs maisons honorables,
 ni de voir. Sage se contenoit dans l'hostel paternel,
 (chaque soir & matin inuoquant l'Eternel.

Douient Tout le reste du iour (pitoyable nourrice
 faire ser- De ses vieux nourriciers) elle faisoit service
 vice à A ses parens chenus, la Cigongne imitant,
 leurs pe- Qui pour ses vieux parens va pasture questant,
 res & me- Et sur un haut sapin secoué de la Bise,
 res : estre Soigneuse Porte la vie à ceux dont la sienne elle a prisé.
 soigneu- S'elle pouuoit soustraire au souci mesnager
 ses: crain- Vne heure ou deux du iour elle s'alloit ranger
 dre Dieu & mediter A lire l'Ecriture, ou l'ame du fidelle
 & mediter fa parole, Trouue pour se repaistre vne manne eternelle.
 traauiller à œuures Tantost elle brodoit dessus quelque drap fin
 conuena- Un Aigle, un Elephant, un Griffon, un Daufin:
 bles. Tantost d'un art subtil son aiguille argentine
 Sur la toile tiroit quelque histoire diuine.

Jci Lot eschappé du feu qui deuoroit
 Sa lubrique Cité, d'un pas ailé courroit
 Se sauuer dans Segor, quand sa femme incredule
 Tourne l'œil curieux vers son hostel qui brusle:
 Tellement que son corps puni par l'Immortel,
 Est changé promptement en un monceau de sel.
 Ici semble qu'on voye au supplice conduire
 L'innocente Susanne, il semble que l'on tire
 Contre elle des cailloux: il semble que soudain
 Le peuple instruit du vray, tourne sa iuste main

Contre

Contre les faux tesmoins. Ici Joseph delaisse
Sa cappe, & non son cœur, à sa folle maistresse,
Aimant mieux que les fers le serrent, que ses bras.
Ici le fier Iephthé trempe son coustelas,
Dedans son propre sang, & d'un dueil domestique
Insensé va troublant la liesse publique.

Lasse de trauailler sur le luth doux-sonnant
Elle fait retentir le los du Haut-tonnant,
N'imitant celles là, qui par lascives danses,
Par regards affetez, par prodigues despenses,
Des hommes de bon lieu se pensent faire aimer.
Mais comme le Pescheur, qui le bord de la mer
Empoisonne d'apasts fait une plus grand' pesche,
Non si saine pour nous que celuy la qui pesche
A la ligne & filets: ces mignardes se font
Beaucoup plus d'amoureux, que les filles qui vont
De modestie façon: mais leur flamme impudique
Ne brusle que le sot, le leger, le lubrique.

C'est la seule vertu qui engendre & conçoit
Un amitié parfaite: & bien qu'elle ne soit
Si promptement que l'autre en nos cœurs allumee,
Aussi certes si tost n'est elle consumee.
La paille tost s'allume, & s'esteint vistement:
Le fer s'allume tard, mais il ard longuement.
C'est pourquoy de Judith la sainte renommee,
Par les citez d'Isaac heureusement semee,
Fit à maints desdaigner les visages fardez,
Les dots presque royaux, les cheueux mignardez
Pour servir sa vertu. Mais l'amourcuse flamme
Ne pouuoit eschauffer les glaçons de son ame.
Car comme au dur marteau resiste un diamant,
Dure, elle resistoit à maint fidèle amant:
Ayant deliberé de passer solitaire,
Le reste de ses ans pres de son aimé pere.

Mais vaincue à la fin des importuns propos
De ses proches parens soigneux de son repos,
Elle prend Manassé, homme de noble race,
Homme riche, homme beau tant d'esprit que de face.

S'esbatre
en louant
Dieu.

Se rendre
aimables
par leur
vertu, &
non pas
par mon-
danitez.
Le comen-
cement &
la suire du
mariage
de Judith
proposéen
exemple
aux filles
vertueuses
Elles ne
doueré en
sorte quel
conque à
mariage
que par
la volonté
de leurs
parens.

Leur mariage donc ne fut pas contracté
Par secrets messagers: ains par la volonté,
De leurs communs parens. Le desastré vesuage
De Dina rend encore fidele tēsmoignage,
Qu'une nopce secrète & baiser clandestin,
Ne guident les amans iamais à bonne fin,
Et que nous n'auons pas de nos corps la puissance,
Ains ceux dont ils ont pris nourriture & naissance.

Mariages Voila comme un amour commencé saintement,
bien com- Et saintement conduit, lioit si fermement
mencez, ce chaste iouuenceau, & ceste chaste dame,
font entre Que leurs deux corps n'estoyet animez que d'une ame:
tenus & L'un ne vouloit sinon ce que l'autre vouloit;
fauorisez Par un mesme tuyau l'un & l'autre parloit.
d'une sin- Et comme un coup donné sur la droite partie
guliere Respond dessus la gauche: ainsi par sympathie,
benedi- Les douleurs de l'espouse Judith triste sentoit:
ction de Au di- Les douleurs de Judith l'espouse triste portoit.
Dieu.

scours du Le prudent Manassè commandoit sur sa femme,
mesnage Non point comme un tyran, ains tout ainsi que l'ame
de Manas- Domine sur le corps, non pour le corps greuer,
se & de Ains pluslost pour le corps sain & sauf conseruer:
Judith, est Iudith son Manassè cherissoit plus que frere,
descriit le Craignoit comme seigneur, l'honoroit comme pere.

tat lvn en Dans leur sacré logis on seruoit si bien Dieu,
uers l'aut- Qu'il sembloit estre un temple, & non un priué lieu,
re, qu'en- Là par gestes vilains la chambrière lubrique
uers leurs N'attiroit dans ses bras le iouuenceau pudique:
domesti- Là l'pyrongne valet contre le Roy des Rois
ques & N'adressoit, impuni, sa blasphemante voix:
prochains Là le plaisant boufon, le menteur ordinaire,
Les mai- Le prodigue ioueur, le brigand sanguinaire,
sons com- Ne faisoient leur demeure, ains tous les serviteurs
me téples Taschoiet de leurs saints chefs suyure les saintes mœurs.
de Dieu, Manassè cognosçant combien d'enormes vices
doiuent Corrompoient en son temps les plus saintes polices,
estre pur- Et que les plus peruers, & les plus ignorans
gees de Par argent ou faueur montoient aux plus hauts rangs.

toute or-
dure.

Modeste, refusa toute charge publique,
Se sentant bien-heureux de pouuoir, pacifique,
Loin de cours & palais passer l'aage chez soy.
Mais pource qu'on n'est pas né seulement pour soy,
Et qu'on doit de ses ans la meilleure partie
Aux parens, aux amis, à la chere patrie:
N'estant point magistrat, au public il seruoit
Plus que cent magistrats, que lors Iacob auoit.
Car sa maison estoit le tressaint habitacle
De l'egale iustice, & sa bouche vn oracle.
Touſtours les affligez l'ont eu pour proteeteur,
Les vefues pour souſtien, les moindres pour tuteur,
Les orphelins pour pere: & tout sexe, aage, office
A receu de ſa main maint fauorable office.

Jamais le vain desir des thresors du Leuant
Ne mit ſa rame à l'eau, ni ſes voiles au vent,
L'auarice iamais ſous enſigne eſtrangere
Ne luy fit desgainer ſon glaive mercenaire.
Il ne vendit iamais dans l'auare parquet
Aux cheſifs pourſuyuans ſon cauteleux cauet.
Ains tranquille, exerçant la ſainte agriculture,
Receuoit de la terre & le ſort & l'ufure
De ſes penibles preſts. Car tantoft il plantoit
Vn verger à la ligne, & tantoft il entoit
Dessus vn ſauageau vne branche eſtrangere:
Tantoft il remuoit noſtre commune mere:
Tantoft il marioit les vignes aux ormeaux:
Tantoft il retrancoit leurs ſuperfluſ rameaux:
Car ni le Chien du Ciel ni le glacé Decembre
Ne le pouuoient tenir captif dedans ſa chambre.

Mais vn iour contemplant les moiffonneurs haſtez,
Qui d'un fer recourbé coupoient les iaunes bleſs:
Phœbus fit de ſon chef diſtiller vn caterre,
Qui mit ſon ame au ciel, & ſa chair ſous la terre.

Celuy qui peut nombrer combien le vent Arctois
En Nouembre fait choir des ſueilles par les bois:
Celuy qui peut nombrer les gouttes que l'Hyade,
L'Orion pluuiueux, & la moite Pleyade

L'ambitiō
doit eſtre
tellement
detestee
de tous,
que cepé-
dant les
bons ſer-
uēt à leurs
parens, à
leurſ amis
& à leur
patrie.

Auarice
eft autant
maſſante
à l'homme
de bié que
l'ambitiō.
Occupations hon-
nestes &
profta-
bles.

Mort de
Manassé
priuāt Iu-
dith de
tous plai-
ſir, apprēd
aux vefues
leur leço,
& condâ-
ne l'inté-
perâce de
plusieurs.

Versent dessus les champs: celuy seul peut conter
 Les larmes qu'elle fit pour sa mort degouter.
 Tant d'or, tant de thresors, que son mari lui laisse,
 Au lieu de l'amortir, augmente sa tristesse.
 L'usage de ses biens represente à ses yeux
 De leur vieil possesseur le maintien gracieux.
 Quand elle eust possédé tout cest or, qu'à la rive,
 Du fleuve Lydien parmi le sable arriue,
 Elle n'eust esté riche, ayant perdu ceului
 Sans qui tous les thresors ne luy portoient qu'ennuy,
 Mais en le possédant, joyeuse, elle eust souffertes
 Du miserable Iob les trop fréquentes pertes.

Judith vef-
 uel l'espace de trois
 ans lors que Be-
 thulie fut assiegee,
 exemple & patron de vertu proposée aux femeſ
 vefues.

Phœbus a ſon traual recommandé trois fois
 Depuis ce grief encombre, & le temps toutesfois,
 Qui peut guerir tout mal, n'a gueri la tristesse,
 Qui pour ce dur trespass la becquette sans cesse.
 Car couverte touſtours d'un noir habillement,
 Deuote elle viuoit chez ſoy modéſtement:
 Et la pluspart du temps penſive & ſolitaire,
 Portoit le dueil au cœur, dessus les reins la haire,
 Et les larmes aux yeux. Ainsi ſur le ſec bois
 La veſue tourtre fait ouir ſa triste voix,
 Et ſ'eftant pour iamais de tous plaiſirs bannie,
 Ne vent chaste accepter ſeconde compagnie.

Si Judith quelquesfois, contrainte du devoir,
 Sortoit de ſon logis, c'eftoit pour aller voir
 Quelque femme eſploree, à qui la mort inique
 Auoit rauî l'eſpoux, ou bien l'enfant unique,
 C'eftoit pour viſiter le feureux fremittant,
 C'eftoit pour ſecourir le poure languissant:
 Ou c'eftoit pour aller, ainsi que Dieu commandé,
 Dedans Solime offrir ſes vœux & ſon offrande.

Je t'ay cher compagnon, briſeuement recité
 Les beaux faits de Judith, ſur qui nostre Cité
 Tient ſichez ſes deux yeux: mais ie ne te puis dire
 Quel chemin elle tient, moins où ſon cœur aspire.
 Que ſi par le paſſé l'on peut coniecturer
 Les choses auenir, nous deuons esperer

D'elle nostre salut: & mesme son visage
 Qui de ioye se peint,ià desjà nous presage
 Quelque prochain bon-heur.Avec vn tel discours
 L'Hebrieu de ceste nuit accourcisoit le cours,
 Cependant que la Vefue avec sa Damoiselle
 Marchoit d'un pied leger vers la Tente infidele.

Elle n'eut pas marché cent pas loin des rempars,
 Qu'elle trouue en chemin les Ethniques soldars,
 Qui lui parlent ainsi:O beaute plus qu'humaine,
 Qui es-tu?d'où viens-tu?quel affaire te meine
 Dans le camp Syrien?Je suis(dit-elle alors)
 Fille du saint Jacob,qui fuyant tant de morts,
 Pendantes sur le chef de ma foible Prouince,
 Me iette entre les bras de vostre braue Prince:
 Ils la menent au Duc.Qui a veu quelquefois
 Toute une grand' cité s'assembler à la voix
 D'un langard Charlatan:ou pour voir estonnee
 Quelque besté effroyable en autre monde nee:
 Celuy-la peut penser combien de toutes pars
 Autour du paillon s'assemblient de soldars,
 Pour voir ce corps tant beau , qui chastement aimable,
 Où plus est contemplé,plus se rend admirable.

De ses ondez cheueux les uns esparillez
 Voloient d'un art sans art, les autres crespillez
 En mille & mil aneaux donnoient beaucoup de grace
 A son front plus poli qu'une piece de glace.
 D'Ebene precieux deux arceaux deliez
 Sur deux astres brillans sont dextrement pliez:
 Sur deux yeux noirelets,où Cupidon se cache,
 Et d'où les chastes traictz de sa trouſſe il delasche :
 Entre ces deux Soleils & ce front liberal
 S'esleue vn montelet,que d'un traict inegal
 Se va,tout-iour croissant,pres des leures estendre,
 Où le Mome enuieux ne trouue que reprendre.
 De sa poupine ioné il semble que le teint
 D'un meslange de lis,& de rose soit peint.
 Sa bouche de cinabre & de musc toute pleine,
 Et qui plus doucement qu'une Sabee haleine,

Judith
 sous la co-
 duite du
 Tout puif-
 sant entre
 au camp
 d'Holofer-
 ne , où
 Dieu di-
 sposé les
 choses
 pour les
 amener à
 leur poince
 final.

Exacte de-
 scriptio de
 la beauté
 de Judith,
 instrumēt
 de la ruine
 d'Holofer-
 ne , & de
 son armee.

*A pour ses riches bords deux coraux, qui riant,
Descouurent deux beaux rangs de perles d'Orient.
Ce beau pilier d'yuoire & ce beau sein d'albastre
Font l'idolatre camp de Judith idolastre.
Sa main, où nulle ride, où nul nœud n'apparoit,
A de nacre enrichi le bout de chaque doigt.
Et bref Judith estoit si parfaiteme belle,
Que si le docte Zeux eust trouué Dame telle
En l'Itiale Crotone, au temps que son pinceau
Tira sur maint patron imparfaitement beau,
Celle qui fit choquer l'Europe avec l'Asie,
Pour un parfait exemple il l'eust seule choisie.*

La cruauté orgueil
leuse quittant pour ce coup la place à vne cupi-
dité vilaine & aveuglee: le Tyran est en fin salarié de tous les deux.

*Judith n'est pas si tost entree au pavillon,
Que sa iaue se peint d'un honteux vermeillon,
Tremblant toute de peur. Mais par un doux langage
Le courtois General luy redonne courage.*

*M'amie ie ne suis, je ne suis si cruel,
Qu'un faux bruit à fait croire au peu-sage Israël.
Ceux-la ie tien pour fils, qui pour pere m'honorent,
I'aime ceux qui pour Dieu le Roy d'Assur adorent,
Et qui fait l'un & l'autre, il se peut assurer
D'auoir autant de biens qu'homme peut esperer.
Ce qu'Isaac cognoistroit rendant obeissance
A la bonté du Roy dont il craint la puissance.*

*M'amour sois donc sans peur, & di-moy franchement
Le bien-heureux motif de ton aduenement.*

Prudence modeste de Judith, qui se couvrant, & allongeant son terme endort l'ennemi cruel attendant l'heure propre à son dessein.

*Prince (dit-elle alors d'un assuré visage)
Le plus cheri du ciel, le plus fort, le plus sage,
Qui porte espee au flanc, sur le dos halecret,
Salade sur le chef, & lance sur l'arrest:
Bien que mon freste sexe, & que ma chair douillette
Ne puisse plus long temps supporter la disette,
Les veilles, les trauaux, les frayeurs, les hazars
Que souffrent nuict & iour mes combourginois soldars,
Pourtant cela ne fait qu'à ce coup ie deschire
Le corps de ma Cité, non, cela ne m'attire
Dans le camp ennemi. C'est un ver non-mourant
Qui va mon cœur dehot sans cesse deuorant.*

C'est vne sainte peur, qu'au milieu de mes freres
L'offence en mes repas le grand Dieu de nos peres.
Car, Sire, je preuoи que le peuple assiegé,
D'une faim enragee à toute heure rongé,
Enfoncera ses dents dans les chairs plus pollues,
Que Dieu par tant d'edits nous auoit dessendues:
Et qu'adonec l'Eternel, qui d'un aigre tourment,
Iustie, venge les loix qu'il donne iustement,
Sans forme de combat te liurera leur ville,
Faisant qu'un seul des tiens en surmonte deux mille,
Fuyant donc ta fureur, & la fureur de Dieu,
Je fuy de Bethulie, ô grand Prince en ce lieu:
Où j'implore ta grace, & requier qu'il te plaise
Ne troubler par rigueur ce qui me reste d'aise.

Celuy de sens commun est du tout despourueu,
Qui se iette à yeux clos dans le danger preueu:
Et qui pouuant, heureux, sans peine & sans peur viure,
V'a par mille trauaux sa propre mort poursuivre.

Or si dans ce vallon, loin du peuple & du bruit,
Tu me permets d'aller prier Dieu chasque nuit,
L'Hebrieu n'aura si tost attisonné son ire,
Qu'inspiree du ciel, je te le viendray dire,
Et puis ie conduiray tes valeureux soldars
Par toute la Iudee, & tes fiers eslendars
Boufferont dans Sion, sans qu'aucun ose prendre
Ou la lance, ou l'estoc pour sa vie dessendre:
Sans que mesme les chiens au bruit de tes harnois,
Craintifs, osent ietter vne abbayante voix.

Ton seul nom chassera les plus vaillantes troupes
Deuant toy les hauts monts abbaissent leurs croupes,
Les fleuves deuant toy leurs ondes tariront,
Et pour passer ton ost nouueaux sentiers feront.

Le Tyran luy respond, ô Dorure du monde!
Ô Dame esgalement belle, honneste, & faconde!
Vous soyez bien venue, & tout-jour puissiez-vous
Avec contentement seiourner avec nous.

Si vous m'estes autant fidele & veritable,
Comme à l'oreille & l'ail ie vous trouue agreeable,

Reueste
de Judith
au Tyran,
en laquelle se des-
couvre la
fermeté,
& l'infir-
mité des
fideles é-
grans da-
gers.

Holofer-
ne deceu
par sa de-
sordonnee
concupi-
scence co-
mence à
bastir sa

ruine, ou-
bliant son
deuoir de
chef d'ar-
mee pour
courtiser
vne fem-
me.

*Je veux d'or-en-avant adorer ce grand Dieu,
Qui seul est adoré de vostre peuple Hebreu.
Je veux que vous soyez d'or-en-avant la Dame
Non de mon sceptre seul, ains aussi de mon ame.
Je veux que desormais vostre nom soit cognu
Et de l'Ebre, & du Gange, & de l'Istre cornu.*

*Par le congé du Prince aussi tost que la Lune
Commença de ses rais argenter la nuit brune,
La Vefue se retire en un vallon obscur,
Où elle laue ensemble & son corps & son cœur.
Puis versant de son oeil vne tieude riuiere,
Fait au grand Dieu d'Isaac ceste ardente priere:*

*Seigneur, n'escondui point desormais ton secours
Vray moy A ceux qui n'ont ailleurs qu'à ta bonté recours,
pour venir Seigneur, deffend ceux-là qui desirent d'espandre
à fin des Et leurs biens & leur sang pour ta cause deffendre.
entrepri- Que la plainte de ceux qui succent le tetin:
ses impos- Que la voix des vieillards pleurans soir & matin:
sibles à Que le cri douloureux de nos vierges pudiques:
l'honneur. Que la sainte oraison des neuveux Leuitiques,
Monte jusqu'à ton throsne, & aille interrompant
Ton paresseux sommeil. Pourquoy vas-tu frappant
Des traictés plus allumez de ta roide tempeste
L'Hermonien coupeau, ou bien l'innocent faiste,
De l'herbageux Carmel? pourquoy vas-tu perdant
Tes dards contre les tours? oubliant cependant
Les Geans Terre-nez, dont la superbe audace
S'efforce de t'oster & ton sceptre & ta place?*

*Ha, pourre! qu'ay-ie dit? belas! pardonne-moy,
Car le zèle bruslant & le non feint esmoy,
Qui me lime à toute heure, arrache ce langage
De ma bouche forcee. O de nostre lignage
Le non-mourant Soustien: non, ie scay que bien tost,
Inste, tu priueras de chef le Chef de l'ost.
Ie scay que ceste main, par ta dextre conduite,
Deffera d'un seul coup le Payen exercite.*

FIN DU QUATRIEME

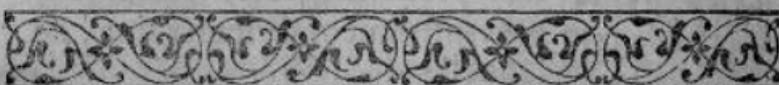
LIVRE.

*S O M M A I R E D V
cinquième liure.*

JEs reprouez sont les vrais & propres instrumens de leur ruine , de laquelle plus ils approchét, moins en ont-ils de cognoissance: au contraire se plaisent en leur ordure, & rient sur le bord de leur precipice.

Cela nous est descrit maintenāt en Holoferne, qui n'apperceuant le glaive vengeur pendant sur sa teste, s'entretient de pensees indignes de tout homme de cœur, & finalement se laisse tellement emporter à sa vilaine passion , qu'il tasche de voler l'honneur de Iudith , s'aidant pour cest effect du courratier ordinaire de ses sales voluptez. Au lieu de trouuer quelque fidele seruiteur qui le réprime dextrement, son Bagos, ou valet de chambre , iette de l'huyle au feu, & se monstrat homme de tel service que demandent les grāids qui n'ont la grandeur de Dieu ni la leur deuant les yeux, amene Iudith en la tente d'Holoferne. Sur quoi par incident nostre Poète descrit les Bagos , & Courtisans flateurs & Macquereaux de nostre temps avec toute leur suite. Judith voyant sa pudicité en danger , & resoluē de faire vn coup qu'elle ne pouuoit pour lors executer, se monstre aduisee au besoin , & met le Tyrā en propos, qui pour complaire à sa Dame, & pensant mieux s'insinuer en grace, selon la coustume de tels glorieux , prend plaisir à faire discours, moitié vrais , moitié faux , des guerres , victoires, conquestes , & autres actes de son maistre & de soi spécialement. En quoi derechef se montrent les redoutables iugemens de Dieu sur cest

insensé, figure d'infinis Tyrans & persecuteurs de l'Eglise, en ce qu'enjuré de ses vaines louanges, il têd comme le col au coup qu'il reçoit la nuict suivante. Car ayant longuement causé, Iudith lui eschappe, & la table se dresse pour le dernier repas de lui & des siens.



LA IVDITH DE G. DE SALVSTE, Seigneur du Bartas.

LIVRE CINQUIEME,

En ces
vains dis-
cours dôt
Holofer-
ne entre-
tiêt sa pê-
see, nous
est depein
te la mise-
re estrâge
de ceux
que Dieu
liure à
leurz pro-
pres cōcu-



*A ns ses veines pour sang, dans ses os
pour mouelle,
Holoferne nourrit une peine cruelle,
Qu'il fuit sans l'eunter, qu'il sent &
ne cognoist,*

Un feu qui mort reuit, & de sacendre

croist:

*Car le pourtrait charmeur de l'estrangere Dame
piſcences, Eſtant le ſeul obiect du louche oeil de ſon ame:
pour eſtre Mauſade, ſonge-creux, chagrin, paſte, tranſi,
bourrielez De ſon grand exercite il n'a plus nul ſouci.
par elles Il ne va plus poſer quand les nuictes ſont venues
comme ils ont bien Les corps de garde eſpais deſſus les auenues:
deſerui: & Ne va plus au conſeil, ne baille plus le mot,
pour eſtre Et ne viſite plus les cartiers de ſon oſt.
en ſpecta-*

*Ainsi que les aigneaux, qui n'ont paſteur ni guide
gés de biē Errent orez eſpars deſſus la riue humide
qui glori. Des gargoüillans ruiſſeaux, ore par les forêts,
fient Dieu Ore par les vergers, ore par les guerets:
en ſes re- Les Ethniques ſoldats & ſans maître & ſans bride
doutables Jugemens. Vont inſolens & fierz où l'appetit les guide:*

Nul ne veut obeir, chacun veut commander,
 Chacun quand il lui plaist ose se desbander.
 Hebrieux que faites-vous enclos dans la muraille?
 Il est temps ou iamais de sortir en bataille,
 Pour choquer les Payens dont le confus effort
 Se combatant soi-mesme auancera sa mort.
 Mais non, tenez-vous coy. De si belle victoire
 Dieu vostre grand Dieu veut auoir toute la gloire.

Auant que ce Tyran fust aveuglé d'amour,
 A surprendre la ville il pensoit nuict & iour:
 Or' nuict & iour il pense à surprendre une Dame,
 Qui prise n'est pas prise, ains a trempee l'ame
 A l'espreuve d'amour. Le Thebain indompté
 De sa masse iadis ne l'eust espouanté:
 Ore le seul regard d'une Dame l'effraye
 Et lui naure le sein d'une incurable playe:
 L'enflee ambition & le bruit du tabour
 L'esueilloit ci devant à la pointe du iour:
 Or' Cupidon l'esueille, & ses chaudes alarmes
 Lui font mettre en oubli les Iudaïques armes.
 Iadis il commandoit à maint Prince & maint Roi,
 Et ores à soi-mesme il ne peut donner loi.
 Helas ! helas ! dit-il : faut-il donc que ie viue,
 O change malheureux ! captif de ma captiue:
 Mais est-ce viure, helas ! quand le corps abbatu
 Et quand l'ame abrutie ont perdu leur vertu?
 Certes ce n'est pas viure, ou c'est un viure pire
 Que celui d'Ixion qu'un cours eternel vire
 Sur un essieu d'airain, ou c'est un viure tel
 Que celui du larron qui d'un cœur immortel,
 D'un reuiuant poulmon, & d'un renassiant foye
 Sur le Scytique rec paist un oiseau de proye.

Que me sert-il d'auoir maint Prince surmonté,
 Que me sert-il d'auoir d'un bras vainqueur donté,
 Tant de peuples assis entre l'Hydaspe large,
 Et le port où le Cydne en la mer se descharge:
 Puis que ie suis vaincu par le foible pouvoir
 D'une esclave Iudith? que me sert-il d'auoir

Le rondache d'acier, d'airain la bourguignote,
 Et tout mon corps cerné d'une guerriere flote,
 Puis que le traict aigu qui de son bel oeil part,
 Fauçant fer & soldats m'outre de part en part?
 Que me sert ce coursier dont la vitesse isnelle
 Deuanceroit le vol de la viste Arondelle,
 Puis que suyant sur lui ie ne puis eviter
 Le soin qui nuit & iour vient mon cœur pinceter?
 Changez doncques Hebrieux, changez en rie vos larmes:
 Triomphez de mon ost, de moi, & de mes armes,
 Ie ne suis plus ce Duc dont le nom seulement
 Causoit à vos soldats un gelé tremblement:
 Mais ie suis bien celui dont le cœur iadis braue
 S'est fait en moins d'un rien esclauë d'une esclauë:
 Je ne vien point icy pour Jsaac guerroyer,
 Et d'un feu petillant vos maisons cendroyer,
 Ains pour vous requerir de rendre un peu plus douce
 Judith en mon endroit. Mais, ô fol ! où me pousse
 Ceste rage d'amour? hé! n'ai-je pas chez moi
 Celle qui seule peut tirer mon cœur d'esmoi?
 Et toutesfois ie sens les cieux de plaintes vaines,
 Et fai de mes deux yeux surionner des fontaines.
 Ha malheureux ! ie suis semblable à celui-là,
 Qui a plus grand defaut de ce que plus il a:
 Et bien qu'il soit plongé jusqu'au col dans le fleuve,
 De la soif toutesfois les rigueurs il espreuve :
 Car ie respecte tant les graces que les cieux
 Prodigues ont versé sur elle, que mes yeux
 Ne l'osent regarder, & ma langue s'attache
 A mon palais muet tout soudain qu'elle tasche
 Descourir ma douleur. Que n'ay-je transparant
 Mon sein comme un crystal, pour lui rendre apparant
 Le tourment de mon cœur, & pour lui faire lire
 Ce que par trop aimer ma bouche ne peut dire?

Holoferne mōstre
 icy que la
 cōcupiscē
 ee effre-

Or depuis que Judith vint dans le camp Medois,
 Le visage du ciel s'est esclarci trois fois,
 Et trois fois r'obscurci, & l'Aube safranee
 Es Indes allumoit la quatrième journee,

*Quand le Duc, qui perdoit & repas & repos,
Tint à Bagos l'Eunuque un semblable propos.*

*Bagos fils adoptif de moi, non de Fortune,
Bagos que j'ai cheri d'une amour non commune,
T'esleuant de la fange, & te faisant bien tost
Le premier dans mon cœur, le second dans mon oſt:
J'enrage, j'ard, je meurs, tant l'estrangere Dame
De ses rares beautez tyrannise mon ame.
Va doncques la trouuer, mais va toſt, & di-lui
L'amoureuse rigueur de mon nouuel ennui.
Di-lui que ie la veux à celles faire esgale,
Qui portent sur le chef la couronne Royale.
Sur tout fai par tes mots amouusement doux
Qu'elle vienne soupper ce soir avecques nous.
Ne me seroit-ce pas une grande sottise
D'auoir en mon pouuoir la beauté plus exquise
Que ce siecle ait produit, sans que par trop couard,
Je n'esteignisse point le chaud desir qui m'ard?
A mes propres soldats ie seruiroi de conte,
Et la belle Judith rougiroit de ma honte.
Bagos à ce mestier par trop accoustumé,
Verse ainsi l'huyle au feu desia trop allumé.*

*Si les hommes priuez dont l'ocieuze cure
Ne passe point le sueil de leur maison obscure,
Et dont l'esprit content de son heureux malheur,
Beant, n'aspire point à nulle autre grandeur,
Viuotent peu contens: si la torche Cyprine
N'eschauffe quelquefois leur glaceuse poitrine:
Combien sont malheureux ceux qui dessus leur dos
Soutiennent tout un monde, & viuans sans repos
Pour le repos commun, comme des Argus veillent
Pour les autres humains, qui sans souci sommeillent,
Si parmi tant de peine & parmi tant de fiel
Cupidon ne mesloit quelque peu de son miel?
Seigneur, sui donc l'amour, & ne refuse prendre,
La proye qui se vient dedans tes filets rendre.
Que si iusqu'à ce coup tu m'as cognu tousiours
Fidele ambassadeur de tes autres amours,*

nee ayant
réuersé le
œur, sort
en fin par
la bouche
& cerche
moyen de
se desbor-
der du
tout : em-
poignant
fort volon-
tiers l'in-
ſtrument
enclin à
lui faire
ſeruice.

Les mes-
chans mai-
ſtres réco-
rent va-
lets de
mesmes
par le iu-
ſte iuge.
ment de
Dieu, qui
punit ain-
ſi les vns
par les au-
tres.

Tu me recognoîtras en ceste amour nouuelle
Beaucoup plus diligent, plus secret, plus fidèle.

En la personne de Bagos sot delcrits & depeints les couratiers des vilenies pratiquez es cours des grāds: item qui font les mal propres ou de main-tenant.

Las! combien de Bagos es cours de nos Seigneurs Montent iusqu'au sommet des illustres honneurs, Plus pour acortement conduire tels messages, Que pour esire estimez vaillans, doctes & sages ? Fadis toute vertu s'apprenoit es grand's Cours, Or plus qu'en autre lieu tout vice es Cours a cours. Vous à qui le grand cœur ne permettroit point d'estre Les ministres secrets des volontez d'un maître, Qui ne scauez broyer d'un art trop dangereux L'aconite mortel, ou le philtre amoureux? Qui, libres, ne pouuez vos naturels contraindre, Et d'un pinceau flateur sur vostre face peindre, propres, & Or la tristesse, or l'aise, or l'ire, or la pitié, de service Pour des plus grands Milors acquerir l'amitié, entre les princes & feigneurs Deau lieu d'y trouuer la faueur & la gloire Deue à vostre vertu, vous n'y trouuerez rien Qu'un mespris qui touſſours y fait l'homme de bien.

Vous, Dames, qui portez dans l'estomach emprainte Du grand Dieu qui voit tout la non servile crainte : Vous qui de vostre honneur avez plus grand souci Que des faueurs des Rois, n'y venez point aussi:

Imagedes flateurs courtisans Mais vous qui n'avez point en la bourse une pite, Portez l'habit d'un Roi, qui d'un front hypocrite, Et d'un propos menteur humblement caressez Ceux que vous voudriez voir d'un froid tōbeau pressez: Qui, prodigues, vendez pour un estat vos femmes, Qui vous anoblissez par scruiices infames, Qui ſuivant la ſaison changez de foi ſouuent, Et par trop inconstans faites voile à tout vent: Vous qui, ruzez, prenez beaucoup plus de visages Que Prothée n'en prend ſur les marins riuiages, Et forçant la nature accommodez vos mœurs, Tant qu'il vous eſt poſſible, aux mœurs des grands Seigneurs: Comme un Cameleon qui le bleu reçoit ore, Or le jaune, or le verd, ore la couleur more

De son prochain obiect. Vous qui scauez trouuer
 Mille sortes d'impost pour le peuple greuer:
 Vous qui feignans auoir l'oreille des grands Princes,
 Vous faites adorer par leurs amples Prouinces,
 Et, cauteleux Thuirins, la fumee vendez,
 Aux chefis poursuyuans, dont les yeux vous bandezy:
 Vous filles d'Achelois dont la voix charmerez
 Fait souuent naufrager la plus fine ieunesse:
 Vous Circes qui muez par vos enchantemens,
 En pierres & pourceaux vos plus accorts amans:
 Vous Stymphalides sœurs qui de vostre ieuunesse
 Auares, rauissez la meilleure richesse:
 Vous dont l'art & le fard, dont les perles & l'or
 De la femme à Priam sont la sœur de Castor,
 Et vous Myrrhes encor, Canaces, Semirames,
 Et si l'on peut trouuer des plus infames femmes,
 Venez, venez en haste es Courts des grands Seigneurs:
 Car vous y receurez mille non-deus honneurs.
 Vous vendrez les Estats, vous vendrez les Prouinces:
 Vous vendrez les faueurs des malconseillez Princes.
 Muse tu perds le temps, il te fandroit auoir
 Et la dure constance, & l'indompté pouuoir
 De mille & mille Herculs pour repurger cest ange
 Plus sale que n'estoit l'estable sale d'Auge.

La retrouuer Iudith, qui pour executer
 Son hazardous dessin, commence frisoter
 Sa flairante perruque, & fait un luisant verre
 Juge de sa beauté qui n'a d'egale en terre.
 Puis entre dans la tente où les habiles doigts
 D'un rare tapissier auoit des Rois Medois,
 Perſes & Syriens tiré toute l'histoire.

Là Nine le premier poussé de vaine-gloire
 Foudroye l'Orient, Semirame apres vient,
 Qui desguisant son sexe en sa dextre soustient
 Le sceptre Assyrien, & les pointes aiguës
 De sa grand Babylon esleue iusqu'aux nuës.
 Voyez, voyez comment d'un doigt blanc & douillet
 Un Prince effeminé retord le mol filet,

Titres cōuenables
 & viues
 descri-
 ptions des
 infames
 courtifa-
 nes de no-
 stre téps,
 vrayes Sy-
 renes en-
 châteres-
 ses & har-
 pies insa-
 tiabiles,
 qui prenés
 à cela tou-
 te l'ordu-
 re des sie-
 cles pre-
 cedens.

Laissant
 l'estat de-
 plorable
 & incur-
 able des
 grands de
 nostre
 temps, il
 amene Iu-
 dith en la
 tête d'Ho-
 loferne, &
 en descrift
 la magni-
 ficēce, cō-
 uenable à
 la qualité
 & grādeur
 du maistre
 d'icelle.

*Et de quenoüille armant son aisselle Royale,
Monsire qu'il aime mieux estre femme que male,
Comme il se gauderonne, il se frise, il se peint,
Il s'oingt, il entre au bain, il remire son teint
Dans le crystal qu'il porte au lieu de cimeterre:
Comme il perd sans combat en un moment sa terre,
Comme de verdugade en verdugade il fuit
Son Lieutenant Medois, qui son sceptre poursuit:
Comme changeant de cœur, il se brusle soi-mesme,
Ne voulant que par mort quitter son diademe.
Voyez comme une chiene alaitte un ensançon
Sous les rameaux poignans d'un verdoyant buisson.
Voyez comme fait grand en son camp il assemble
Laboureurs & soldats, serfs & libres ensemble:
Et puis l'Aube asservit sous le ioug de ses loix,
En Perse transportant le sceptre des Medous.*

*Judith as-
faillié d'un
feu qui me
naçoit sa
pudicité,
s'aide de
la pruden-
ce que
Dieu lui
donne, &
amuse le
Tyran, iuf-
ques à ce
que l'oc-
casion &
heurepro-
pre à son
dessein se
présente.*

*Mais qui est cestui là, qui difforme à merueilles,
Marche devant un camp sans nez & sans oreilles?
C'est ce bon serviteur qui fit à Daire voir
La rebelle Babel remisée en son pouvoir.
Cependant que Judith de ces figures vaines
Paist son œil, non son cœur plein d'angoisseuses peines.
Le Coronel arrive, & d'un visage humain
Lui donne le salut, puis la prend par la main,
Et l'ayant faite seoir en une belle chaize
Ses diuines beautez il contemple à son aise.
Lors se voyant si près du desiré plaisir,
Son cœur ard, son corps bruslé, & n'a point de loisir
D'attendre que Venus d'estoiles couronnée,
Dessus nostre Horizon ait la nuit amenee.*

*La concu-
piscēce vi-
laine ce-
dant à l'a-
bittion, &
reculant
pour s'auā
cer plus*

*La Vefue, cognissant que le temps & le lieu
L'empeschoient d'accomplir l'ordonnance de Dieu,
Inuente cent delais, & faisant, cauteleuse,
Discours dessus discours, le sot Tyran abuse:
Mon seigneur, dites moi, quelle iuste fureur
Vous arme contre nous? quelle si grande erreur
Est digne de vostre ire? hé! dites moi de grace,*

Quand? en quel lieu? comment dit saint Isaac la race,

Peut si fort esmouuoir d'un Prince le courroux,
De terre, langue, & mœurs si separé de nous?

Celui (respond le Duc) seroit plus que barbare,
Qui pourroit esconduire une beaulté si rare.
Comme le ciel ne peut soustenir deux Soleils,
La terre aussi ne peut souffrir deux Rois pareils
En richesse & vertu. L'ambition Royale
Ne veut qu'autre grandeur à sa grandeur s'egale.

Mon Prince en est tesmoin, qui fasché qu'Arphaxat
Les murs Ecbatanois iusqu'aux astres haussast,
Faisant honte à Niniue, & crainie à Babylone,
Genereux entreprend de renuerser son throne,
Rauir son sceptre d'or, & iusqu'aux fondemens
Desmoler despité, ses hautains bastimens.
Arphaxat d'autre-part commandé d'un courage,
Et digne de son sceptre, & digne de son aage,
Aime mieux hazarder le sceptre des Medois,
Qu'endurer une escorne. Ainsi d'entre deux Rois,
Desquels l'un de plus grand, l'autre d'egale n'endure,
Il s'allume une guerre & trop longue & trop dure.
Arphaxat aine ceux, chez qui le Grec Iason
Prit non les poils dorez d'un vieille toison,
Ains les beaux lingots d'or, dont la feconde plaine,
Que la grand' Phaze arrouise, est heureusement pleine:
Le peuple Harmastean: les soldats Albanois
Qui ne sement qu'un coup pour moissonner trois fois:
Ceux à qui l'Oxe enflé fert d'eternelles bornes:
Ceux que l'Antitareau diuise de ses cornes,
Et qui peuplent le mont, qui receut sur son dos
La nef, qui garentit de la rage des flots
L'Uniuers amoindri, & ceux dont ne s'escarte
Le cours impetueux du superbe Taxarle.
Bref, avec ses Medois, heureux, il fait armer
Tous les voisins du Pont, & de la Caspe mer.
Et là tout ce grand Tout estroit, ne peut comprendre
Son espoir plus hautain que l'espoir d'Alexandre:
Mon Prince desireux de vaincre ou de mourir,
N'oublie rien qui puissé au besoin secourir

furiensem-
ment puis
apres, Ho-
loferne à
la façon
des or-
gueilleux,
babille en
nuieuse-
ment des
gestes de
son roi, &
y attache
le discours
de ces vail-
lantes con-
questes :
descou-
urant vn
vrai natu-
rel de la
sotte & dé-
testable
ambition.

*Sa couronne assaillie. Fl arme Sittacene:
Fl fait prendre la troussé aux archers d'Osrohene:
Seigneurs du large châp, qui rëd cent grains d'un grain,
Vous quittez & l'Euphrate, & son vaste germain,
Carman mange-poissons, qui ta guerriere eschine
Couures du cuir espais d'une Vache marine,
Tu t'esloignes des bords d'Hytane au sable d'or.
Vous Parthes, vous Cossés, vous Arabes encor,
Saintement conseillez par l'esprit prophétique
De vos Mages sauans, brandissez ià la pique.
Tu changes, ô Chaldee, en glaive ton compas
Et ta Sphere en escu. Car il n'espargne pas
Un seul de ses vassaux, qui gaillard porter puisse
La pique sur le col, ou l'estoc sur la cuisse.
Les femmes, les enfans, les bourgeois ià grisons,
Seuls de tant de païs habitent les maisons.*

*Mon Roi semond encor les Perses, les Phœnices,
Les mols Egyptiens, les Hebrieux, les Cilices,
De venir promptement ioindre à ses mains leurs mains,
Mais n'estans que de front, & non de cœur humains,
Leurs temeraires bras, & leurs langues peu sages
Ses saints ambassadeurs chargent de mille outrages.*

*Mon maistre pour un temps dissimule ce tort,
Attendant que vainqueur d'un ennemi plus fort,
Sans peine & sans danger sa lame vengeresse
Le sacrilege orgueil de ces peuples rabbaïsse.*

Bataille entre les deux Monarques de Mede & de Niniue.

*Dans le champ de Ragau se campent un matin
Les osts des plus grands Rois, qu'onceques Mars le matin
Arma d'ire & de fer. La superbe & la rage
L'un & l'autre soldat tellement acourage,
Qu'à peine peuuent-ils attendre que le cor,
Le phifre, la cymbale, & la trompette encor
Denoncent la bataille: ains horriblant leurs faces,
S'entrecblecent de loin d'outrageuses menaces,
Et de près de grans coups. Deux mille enfans perdus
Attaquent l'escarmouche, & non loin espadus
Font pleuuoir les cailloux qu'une main tournoyante
Fait sortir roidement de la fonde sisante:*

Et croidon en voyant tant de coups inhumains,
Que non vn escadron, ains tout l'ost est aux mains.
Ceux là sont secondez de mille bandes fieres,
Qui promenent par l'air cent ondantes bannieres.
Les deux camps sont ià prés: desjà le pied Medois
Pressé le pied Chaldee: & leurs chocs, & leurs voix
Bruyent plus que le Nil, quand de ses rocs il tombe,
Ou qu'Encelade alors qu'il ebranle sa tombe.

L'un gist ici sans chef, l'autre se traîne, helas !
Ayant perdu les pieds, sur le ventre & les bras:
A l'un l'espaule pend: à cestui-ci les mailles
Frestes n'ont garanti de l'estoc ses entrailles.
L'un est au front blessé, l'autre l'est dans le flanc:
L'un en mourant vomit vn chaud ruisseau de sang:
L'autre ne vit ni meurt: ainçois void en mesme heure
Du bas & haut Iupin la diuerse demeure,
Pour ce qu'un peu d'esprit qui reste dans le corps
Ne veut trop contumax, encor sortir dehors.
La terre estoit n'aguere & jaune, & bleue, & verte
Or' elle est seulement d'un teint pourpré couverte.
Tandis que cestui-ci donne à quelqu'un la mort,
Il la reçoit d'un autre avec pareil effort,
Toujours la rage croist, & l'ire s'efuertue:
La terre peu à peu se rend de corps boissue.

Tantost les Syriens sont des Medois chassés:
Et tantost les Medois sont par eux rechassés.
Tout ainsi que tantost de la mer à la rivue,
Le flot apres le flot, l'onde apres l'onde arriue:
Et puis onde apres onde, & puis flot apres flot,
Retourne au mesme lieu dont il partoit tantost.
Ainsi que les espics, tandis qu'un doux Zephyre
Durant le mois de May à trauers eux souspire
Flottant, vont & reuont en arriere, en auant,
Ore courbant leur chef, ore le relenant.

Cependant ces deux Rois, qui en force & courage
Surpassent leurs sujets, font vn si grand carnage
Dans l'un & l'autre camp, que donnans à trauers
Ils laissent apres eux de ux longs chemins ouuers,

Sans que les morions, les boucliers, les cuirasses,
Resistent tant soit peu à leurs pesantes masses.
Tous tels que deux torrens, qui se precipitant
De deux contraires monts, mutins, vont emportant
Ponts, bords, saules, guerets: & leur bruyante rage
Fait à l'enui qui plus portera de dommage.

Mais sur tout le Medois tempeste tellement
Sur les bandes d'Assur, qu'un grand estonnement
Glace nos fiers soldats: & ce grand exercice
Tout detraqué se met en vergongneuse fuite.

Vanteries Lors le Medois occit ceux qui fuyans s'en vont,
orgueillen Et de cent mille coups n'en donne un sur le front.
ses d'Holoferne, la Bref, ce iour c'estoit fait du sceptre de Ninive,
confusion Sans que, plein de fureur, comme un foudre i'arriue
duquel est Où se donnent les coups. Là mailles, auant bras,
tant plus Plastrons, & corselets, deuant mon coutelas
grande à Sont frestes comme verre: & ma main qui ne donne
la gloire Coup qui ne soit mortel, seule leur camp estonne,
de Dieu, en ce que Plus que tout nostre camp. A peine le soldard,
tost apres Effrayé sc'ait tenir ou la pique, ou le dard:
ce grand Au pasle cheualier ià tremble au poing la lame,
boucher Sa cuisse dans l'arçon, dans la poictrine l'ame,
d'hommes est esgor. Et le pié dans l'estrieu. Cestui-ci d'un fendant
gé parvne Je vai depuis le chef iusqu'au ventre fendant:
femme. J'enfonce à cestui-là l'estoc dans la poitrine,
Qui, sanglant, sort apres deux paumes hors l'eschine:
Si que tous les Medois saisis de grand effroi,
Sur l'ardeur du combat abandonnent leur Roi,
Qui se voyant trahi, ses vestemens deschire,
Puis tout couvert de sang vers Ragau se retire:
Où rateint par nostre ost, il fait maint braue effort,
Cerchant parmi les dards une honorable mort:
Il martelle, il soudroye, & en quel lieu qu'il frappe,
Un seul vain coup iamais de sa dextre n'eschappe.
Ains auant que mourir d'un homicide fer
Maint preux auant-coureur il enuoye en enfer.
Ainsi le Tygre fier (dont la tasniere est ceinte
Des chasseurs & mastins) change en fureur sa crainte:

Se lance où plus il void eminent le danger,
Blece,tue,& ne veut mourir sans se venger.
Mais en fin Arphaxat las de vaincre & d'occire
Outré de mille traicts,perd sa vie & son ire :
Et tombant,fait ainsi qu'un grand Chesne planté
Dessus quelque haut roc,que les vents ont tenté
D'abatre mille fois,contre qui cent coignees
Ont esté longuement en vain embesongnees,
La racine en gemit,& le val mugissant
Va iusqu'au plus haut ciel ce son rebondissant:
Et son chef,qui or' ça,ore de là s'encline,
Menace ore ceux-ci,or' ceux-là de ruine
Et tient bon toutesfois estant en vain secous,
Jusqu'à tant que vaincu de mille & mille coups,
En fin,en fin il tombe,& en tombant ameine
Arbres,rocs,bœufs,guerets,en la profonde plaine.

Mort d'Arphaxat
empereur des Medes

Car Arphaxat perdu,la gloire des Medois
Se perdit quant à lui:& le grand Roi des Rois
Ecbatane razza,faisant croistre les herbes
Sur les arcs triomphaux de ses palais superbes:
Si qu'au lieu que iadis le luth & le haut bois
Y faisoient retentir leur aggrable voix,
Ore le Chat-huant,& tout autre oiseau triste,
Par son funebre chant les plus joyeux attriste.

L'Empire des Medes transporté au Roi de Ninive.

Alors mon Prince-Dieu,las de tant guerroyer,
Commence quatre mois en festins employer,
Dans Niniue la grande:& la festeacheuee,
Commande que ie face une grande leuee
D'hommes bien aguerris,pour ces peuples punir,
Qui n'ont daigné n'aguere à son secours venir:
Et que dans peu de temps avecques fer & flamme
Le vange son honneur.Mais las ! helas ! Madame,
Ie suis ore bien loin de mon intention,
Car venu pour dompter ta braue nation ,
Ie suis dompté par toi:si que la mort cruelle
Sillera tost mes yeux d'une nuit éternelle,
Si par le restaurant d'un baisser amourenx
Tu ne soustiens ma vie.O Prince valeureux,

Nebucadnezar emploie Holoferne pour guerroyer les peuples qui ne l'avaient secouru contre Arphaxat.

Judith re Acheue ton discours, dit-elle, & me recite
 pousse gra Ce que par le chemin a fait ton exercite.
 uement
 l'assaut Holoferne reprend ses derniers erremens,
 dôné à son Et fait un long recit de ses deportemens,
 honneur, & Moitié vrais, moitié faux. Les brauaches gendarmes
 fait cõba Mentent le plus souuent parlans de leurs faits d'armes.
 tre la vi- Tout mon camp assemblé, i'allume dans le cœur
 laine con- De mes soldats cheris une guerriere ardeur.
 uoitise du Tyran par Compagnons, si iamais vous eustes quelque enuie
 sa fole am D'acquerir un renom qui viue apres la vie,
 bition, en Allez, di-ie, punir les humains inhumains,
 ce qu'il s'a Qui dans nos saints Legats ont sanglanté leurs mains,
 muse à par ler du che Vengez, vengez soldats, vengez le plus grand Prince
 min des Qui portast iamais sceptre en si riche Prouince.
 guerres & Vengez le plus grand Dieu, qui descendist iamais
 cõquestes Des cercles estoillez. Armez, soldats, armez,
 de son ar- L'une main d'une torche, & l'autre d'une lame,
 mée en di- uers lieux Pour gaster l'Occident & par glaive & par flamme.
 & temps, Couurez d'une mer rouge & ses mants, & ses vaux:
 jusques au Faites dedans le sang nager vos fiers cheuaux.
 siège de Receuez, bien-heureux, le sceptre, & la couronne
 Bethulie. De ce grand Uniuers, qui tout à vous se donne.
 Receuez cest honneur, de qui le renom beau,
 Viuans, vous tirera de l'oublieux tombeau.
 Embrassez fortunez la despoüille plus riche
 De cent riches païs que vous mettrez en friche,
 Faites que reuenans chez vous quelque matin,
 Vous vous trouviez chargez d'honneur & de butin.

Lors i'acheue: & ma voix fut quand & quād suirie,
 D'un frappement d'escus, qui tesmoignoit l'enuie
 Qu'ils auoient de marcher sous mes fiers estendars.
 Ayant donc avec moi six vingts mille soldars,
 (Et peut estre encor plus) ie depars de Niniue,
 Et fait tant que bien tost dans Bectilec i'arriue,
 Je passe Edesse, Amide, & Nisibe, & Caran,
 Le bien-heureux seiour de vostre ayeul Abram,
 Puis ie gaigne ce mont, dont les obliques cornes
 Fendent toute l'Asie, & qui seruent de bornes

*A maint puissant Empire: où i'occis, ie romps, i'ars
 Tout ce que ie rencontre, & mes felon soldars
 Font comme les faucheurs, qui d'une main adroite
 Ne laissent apres eux une seule herbe droite:
 Ains les longs rangs du foins par terre renuersé,
 Monstrent par quel chemin leur faux courbe a passé.
 La Lydie le scait, où la ronce croist ore
 Au desert de ses champs: Phul & Tarſis encore.*

*J'estoи pres du deſtroit qui fermé ſert de mur
 Au mol Phænicien, & l'Iſſique eſcumeur:
 Quand Roſe, Sole, Mopſe, Anchiale, Tarſe, Jſſe,
 La ſalutaire Egee, & bref toute Cilice
 Occupe ce portail, & me vient au deuant,
 Pour garder que mon oſt ne paſſe plus auant.*

*Si ie voulois conter les cargues hazardeuses,
 Les ſecours rafraichis, les ſanguinaires rufes
 Qui ſe firent ici, la nuit me defaudroit
 Plus loſt que le propos. Car le Cilice adroit,
 Fauorisé du lieu, fait telle reſiſtance,
 Qu'à mes soldats peu ſert ou la fleſche, ou la lance.*

*Mon camp qui d'autrefois à la chaffe donné
 A tant d'ofts plus puiffans, ore fuit eſtonné.
 Lors ſumant de deſpit, de deſpoir, & d'ire,
 Je me iette en la part où plus de traict̄s on tire:
 Et combien qu'on me blece en mille & mille parts,
 Et que ma targe porte une forest de dards,
 Je ne pers pour cela ma genereufe audace:
 Ains ſeul à tout un camp ie fai quitter la place.*

*Mon oſt ſuit le chemin que mes coups ont ouvert,
 Et que de corps ſans nom mon glaive a tout couvert.
 Le plus coûard des miens c'eſt celui qui plus bleſſe,
 Plus tue, plus poursuit cete fuyante preſſe.
 Le Cydne qui ſouloit pour ſon flot argente
 S'efſimer Roi des eaux, coule ore ensanglanté:
 Et le Pirame fier dans Neptune deſcharge
 Maint braue cheualier, maint heaume, & mainte targe.
 Bref, comme ton Mocmür, pour un temps arreſté
 D'une haute leuee, eſcume deſpité,*

Contre son bord nouveau, & son eau courrouzée
 Par sa force & son poids enfin prompt la chaussée,
 Dégaste la campagne, & fait pour quelques iours
 Plus de mal qu'il n'eust fait, ayant libre son cours:
 Tout de mesme mon bras ayant forcé les troupes,
 Qui gardoyent l'entredeux de ces pierreuses croupes,
 Ard, tue, desmolit ce qu'il trouue devant.

L'Asie mise en friche, & r'entrant au Leuant,
 Je conquête Cœlé, sans pitié ie rauage
 De l'Euphrate profond le plantureux riavage:
 Je deserte Rapsez, & l'Agræ abbatz,
 De ma puissante main reconnoit ma vertu.

De là tout-iour suivant le bord de la marine,
 Je gaste Madian, puis au Nord m'achemine,
 Vers le double Liban, où fourrage Damas,
 Et ses villes, Caane, Abile, & Hippe abas,
 Et de là, curieux, ie vien mes pas conduire,
 Sur le mont d'où l'on vidoit Phœbus de nuit reluire,
 Et se leuer bastif: faisant marcher mon ost
 Vers l'Occident batu du Phœnicioe flot.

Lors ceux de Tyr, Sidon, Gaze, Bible, Berithe,
 D'Azot, & d'Ascalon, craignans mon exercite,
 Despechent humblement vers ma sainte grandeur,
 Pour mon ire appaiser, maint sage ambassadeur.

Holoferne ayant tromperé fort au long ses prouesses, se vante maintenât des gracieux traitemens par lui faits à ceux qui ont fletchi le col sous sa puissance. Nous ne venons ici (disent-ils) avec armes, Pour résister au choc de tes braues gensdarmes: Ains, Prince, nous venons pour recevoir de toi Ou la vie, ou la mort: bref, telle quelle loi Qu'il te plaira donner. Tiennes sont nos campagnes, Tiennes sont nos Citez, tiennes sont nos montagnes, Tiens sont nos gras troupeaux, tien est nostre tresor, Tiens sont nos beaux enfans, tiens sommes-nous encor. Il reste seulement, que, benin, il te plaise Nous accepter pour tels. Hé Dieu! quel plus grand aise! Hé Dieu! quel plus grand heur nous pourroit auenir Que d'avoir un tel Chef, qui sache soustenir Et la vaillante lance, & la balance esgale, Et qui par ses vertus les plus grands dieux esgale?

*Et ne furent pas moins enuers moy gracieux
 Leurs peuples & citez: car & ieunes & vieux
 Couronnez de presens, que la gentile Flore
 De cent odeurs parfume, & de cent teints colore:
 Et sautelans au son des phifres & des cors,
 Me vindrent presenter & leurs biens & leurs corps.*

*Aussi sans abusir du droit de ma conqueste,
 Auec toute douceur, comme amis ie les traitte:
 Je laisse leurs pays: mais c'est ayant plus tost
 Mis des miens dans leurs forts, & des leurs dans mon ost.
 Car, Madame, où plus loin ie fay luire mes armes,
 Ce camp en bandes croist, ces bandes en gendarmes:
 Ainsi que le Danou, qui du commencement
 Par le Rauraque chmp serpente lentement:
 Puis enflé par les flots de soixante riuieres
 Dedans le gouphre Euxin verse ses ondes fieres.*

*J'esperoy qu' Israël comme ceux-ci prendroit
 Volontiers loy de moy: & qu'il ne me faudroit
 Brandir contre son sein mon homicide pique.
 Mais soudain que ie fus pres du rampart Scythique,
 (Tombeau de celle-la dont le laict fortuné
 Nourrit dans le berceau Denis le deux-fois né)
 Là ie suis aduerti de la rage obstinee,
 Qui sans doute perdra l' Abramide lignee.*

FIN DV CINQVIEME
 LIVRE.



S O M M A I R E D V
sixième liure.



O vs voyons en ce dernier liure la catastrophe & issuë de la tragedie d'Holoferne , decapité de son propre glaive, instrument & executeur des iugemens de Dieu en la main de Iudith. Or le Seigneur s'estant fait voye à son œuvre , comme nous l'auons veu cy deuant , l'achemine ici par vn moyen contraire à la raison humaine . Iudith est amenee au festinsomptueux pour allumer la concupiscence du Tyran , lequel Dieu espie là , & punissant vn peché par vn autre , luy lasche la bride pour se plonger en vin : tellement que quand il pese empoigner sa proye , à sçauoir la chaste Dame , elle luy eschappe des mains par vn simple delay , s'affleurant que l'heure de son coup approchoit . Là dessus Holoferne se couche en son liet , ou plustost ayat les yeux du corps & de l'esprit bandez , mûre sur l'eschafaut de l'ire de Dieu , & est en moins de rien exterminé par la main d'vne femme , luy qui auoit fait trembler autrefois tout l'Orient . Vray est que Iudith auant ce coup sentit à diverses fois son infirmité : mais elle experimente aussi que le Tout-puissant fait munir les plus foibles de sa maison d'vne adresse & vigueur singuliere , quād il luy plaist se servir d'eux . Et comme il auoit iusques alors garanti d'vne façon speciale son humble Iudith , en la ramenant sauue aux assiegez , nous voyons comme il paracheue son œuvre . Les Bethuliens rendent graces à Dieu . L'Amonite rauï

d'vn tel miracle, se renge à la vraye Religion , & la teste du Tyran apportee par la seruante de Iudith est esleuee en monstre sur la muraille: mais c'estoit raison que ceux qui l'auoyent accompagné en sa vie, le suiuissent de pres en sa mort. Pourtat dès le matin de ceste executiō faite peu apres la minuit, les assiegez donnent l'alarme au camp. Bagos va pour esveiller son maistre, & ayant comme enfonce la porte , ne trouue qu'une charongne sans teste: au moyen dequoy tout desesperé , il met l'armee en si grand effroy , que chacun se met en fuite devant Israel , qui en fait telle boucherie, qu'à peine s'en peut-il sauuer vn pour aller porter les nouvelles au Roy de Niniue. Par ainsi Bethulie & l'Eglise estant deliuree, Iudith & les Dames Israélites louent Dieu par vn Cantique saint, & celebrent sa puissante bonté en ceste miraculeuse deliurace des siens , & en vn si remarquable iugement sur Holoferne & sur son armee.



LA IVDITH DE G.

DE SALVSTE, SEIGNEVR
du Bartas.

LIVRE SIXIEME.

ANDIS que le Payen son histoire poursuit,
Peu à peu des hauts monts descend l'obscure nuit:
Et le Maistre d'hostel couure de mets les tables,
A la bourse si chers, au gouſt si delectables,
Qu'il semble qu'Holoferne à ce joyeux festin

Holoferne courât à la mort adiouste à fescupiditez prece- détes l'ex cez daboi

re & du Ait conuié les Rois du Soir & du Matin.
 manger, O gofiers affamez ! ô entrailles profondes !
 Dieu pu- Tous les viures exquis de mille & mille mondes
 nissant par Songez par l'Abderois ne vous pourroient saouler.
 l'yurogne Pour vous, ventres goulus, pour vous il faut aller
 rie sa vi- leine vo- Aux Moluques chercher la fine espicerie,
 lonté , & En Candie le vin, le sucre en Canarie.
 de telles Il faut, pour contenter vos gloutons appetits,
 confusio- Souiller le sacré sein de la bleue Thetys :
 tirant ma- Tiere de sa Il faut despeupler l'air, & le Phenix unique
 gloire en Peut à peine eschapper vostre dent famelique,
 la deli- Venin plus que la peste aux guerriers dangereux,
 urance de Tu vas effeminant les coeurs plus generueux.
 Judith, & Tant que Rome eut pour Chefs les Cures, les Fabrices,
 de tout Israël. A qui les cuits Naueaux seruoient d'exquis delices :
 Sobre & Et que le seul Cresson à la Perse seruit
 simple ma De delicat repas, & l'une & l'autre vit
 niere de Tout heur chez soy loger, & redoutee en guerre,
 viure con- De trophées remplit presque toute la terre.
 serue les Mais dés que ceste-ci apprit des successeurs
 estats pu- De Nine Assyrien les sucrees douceurs,
 blics: au- Et dés que l'autre encor à la gueule adonnee,
 contraire la gour- Fut par Galbe, Neron & Vitel gouuernee,
 mandise & yuron- Cerchant non moindre gloire en vn prodigue plat
 gnerie les Qu'en vn conflit gaigné sur Pyrrhe ou Mithridat,
 renuerse. Toutes deux iustement se virent saccagees
 Des nations iadis par elles outragees.
 Nature vit de peu, & les mets superflus
 Rendent les esprits lourds, & les estomachs crus.
 Vilaines Chacun s'estant assis, la maluoisine coupe
 concupi- Va souuent & revient à l'entour de la troupe.
 scences L'un boit dans un albastre en ouale creuse,
 s'acom- L'autre ayant un crystal de Nectar espuisé,
 paguent Boit en une coquille, ou bien en un clair verre,
 volontiers Et la moitié du vin tremblotant verse à terre.
 d'yuron- Sur tout le Vif-roy prend en beuant tel plaisir,
 gnerie. Qu'il augmente en beuant de boire le désir:
 Semblable à l'Ocean qui bien qu'ore il rejoive

Deçà les eaux de Lystre, & que d'ailleurs il boiué
 Les sept fleuves du Nil, si ne croist-il pourtant:
 Ains à toute heure est prest d'en receuoir autant.
 L'un verre attire l'autre, & quand l'Eschançon pense
 Son serviceacheuer, c'est lors qu'il recommence
 Verser le bon Bacchus. Cest yurongne deduit
 Entre les inuitez dure iusqu'à mi-nuict.
 Car adonc chacun d'eux d'une iambe tremblante
 En taftonnant des mains se retire en sa tente,
 D'heure en heure pressé par l'amoureux Tyran,
 A qui chaque moment semble plus long qu'un an:
 Si tost qu'ils sont debors, Holoserne caresse
 La tremblante Judith. Cesse, ô grand Prince, cesse,
 (Dit la uefue) & pourquoi te veux-tu tant haster
 De cueillir le doux fruit qu'on ne te peut offrir?
 Mets-toy donc dans le lit: ou pour, heureuse, prendre
 Tes doux embrassemens ie ne faudray me rendre,
 Quand i'auray deschargé de tant d'habilemens
 Mon corps bruslant d'amour, & flairant d'oignemens.

Si les sobres cerueaux & les ames plus fines
 Ne peuvent cuiter les ruses féminines,
 Ne t'esbahi, Lecteur, si l'homme esceruelé
 Par le fils de Semele, & par l'archer ailé
 Se laisse ainsi tromper, veu que l'un & l'autre oſte
 Et la force du corps & l'esprit à son hôte.

Laissant doncques couler Judith d'entre ses bras,
 Ore il se desboutonne, ore il tire ses bas,
 Mais son ardeur luy mit, sa haste le retarde:
 Et, d'amour auuglé, ne se donne de garde,
 Que cuidant desnoüer de ses tremblotans doigts
 La subtile esguillette, il la nouë trois fois:
 Jusqu'à tant que vaincu tant de desir que d'ire
 Il coupe ses liens, ses habits il deschire:
 Et nud se met au lit. Comme l'Arbaleſtier
 Qui attentif attend sur un fourchu ſentier
 Le Lieure ou le Lapin: du coſté qu'il auife
 Quelque buiſſon trembler, là là ſoudain il vife,
 Si que le moindre oſeau ou le moindre Lezard,

Viue re-
preſenta-
tiō de gēs
yures.

Le Tyran
 enyuré de
 vin & de
 folamour,
 est prudē-
 ment re-
 pouſſé de
 Judith fo-
 bre de
 corps &
 d'esprit:
 tellement
 que luy
 même ſe
 prépare à
 receuoir
 le coup de
 la vēgēace
 de Dieu.

Qui se bouge à l'entour, luy fait vers celle part
 Tourner & traict & face, & l'esperance vaine
 L'entretient longuement en ceste vaine peine.
 Ainsi ce fol Tyran tout aussi tost qu'il oit
 Bouger une souris, tremoussaut d'aise il croit
 Que sa maistresse est là, & qui plus est encore
 N'oyant rien cuide ouyr la Dame qu'il adore.
 Or il leue la teste, or il la remet bas,
 Puis encor la releue: or il conte les pas
 Qu'elle peut employer pour venir en sa couche:
 Ore sur ce costé, or sur l'autre se couche,
 Luy semblant que le lict soit d'espines semé.

Comment cemēt de Montant iusqu'au cerueau, de son esprit efface
 la mort du Tyrā asso- Le plaisir souuenir de ceste belle face.

pie par le vin instru- Ià se tourne son lict, jà mille clairs brandons
 mēt de l'i- Luisent deuant ses yeux, jà dix mille bourdons
 re de Dieu Bruyent dans son oreille. Il void des Minotaures,
 à l'endroit Meduses, Aleétons, Chimeres & Centaures:
 de ce mal- Mais le cœur de Judith qui sans cessé ba-bat,
 heureux, Sent dans soy tout d'un coup naistre un cruel combat,
 qui en a- Qui fait qu'ore la peur son saint devoir surmonte,
 uoit abusé Et qu'ore le devoir la peur tremblante donte.

pour en- Judith, c'est à ce coup (dit-elle) que ton bras
 flammet Doit deliurer Jacob. Mais, non, ne le fay pas.
 sa concu- Si fay-le: mais non fay. Voy! laisse ceste crainte.
 pisence. Cōbatno Tu veux donc profaner l'hospitalité sainte?
 table de Ce n'est la profaner: plus sainte elle sera
 la sagesse humaine Quand par elle ma main les Saints garentira.
 de diuine Mais sans honte iamais le traiſtre ne peut viure.
 en Judith. Traiſtre est cil qui trahit, non qui ses murs deliure,
 Mais contre les meurtriers le ciel est irrité.

Tout homme qui meurtrit n'est meurtrier reputé.
 Hé ! n'est il pas meurtrier cil qui meurtrit son Prince?
 Ho! oſerne est Tyran, non Roy de ma Prouince.
 Mais quoy? Dieu maintenant le nous donne pour Roy.
 Celuy n'est point de Dieu qui guerroye ſa Loy.
 Tous peuvent eſtre donc des Tyrans homicides,

Jabel, Ahod, Jephu furent tyrranicides.

Voire, mais il leur fut commandé du Seigneur:

D'une pareille loy ie sens forcer mon cœur.

Las! pour faire un tel coup ton bras a peu de force:

Aesse fort est celuy que l'Eternel renforce.

Mais ayant fait le coup, qui te garentira?

Dieu m'a conduit ici, Dieu me remenera:

Que si Dieu te deliure ès mains des infideles?

Mort le Duc, ie ne crain les morts les plus eruelles.

Mais quoy? tu saouleras leur impudicité:

Mon corps peut estre à eux, mais non ma volonté.

Estant donc de ce poinct saintement resoluë,

Vers le Pole elle esleue & ses mains & sa veue:

Et puis à basse voix prie ainsi l'Eternel.

O bon Dieu, qui tousiours as eu soin paternel

De ton aymé Jacob, fortifie ma dextre,

Afin que ceste nuict d'une vigueur adextre

Elle puisse esgorger ce Prince audacieux,

Qui pour te desceptrer veut escheler les cieux.

Et puis que ta bonté nonobstant mille orages,

A fait voir à ma nef les desirez riuages,

Permetts lui d'y surgir, d'un pauot sommeilleux

Engourdisant le sens de ce Prince orgueilleux:

Afin que ic redonne à Jacob sa franchise,

À ton nom son honneur, & sa paix à l'Eglise.

Sa priere achuee, elle oit soudain comment

L'yurongne Prince ronfle, & puis tout bellement

S'approchant du chalit, saisit le cimeterre,

Qui, cruel, a trempé de sang toute la terre.

Mais voulant esgorger ce Tyran inhumain,

La peur lui desroba le glaive de la main,

Et lui fit perdre ensemble & le cœur & la force.

O Dieu (dit-elle adonc) par ta verture renforce

Et mon cœur & mes nerfs tremblans de trop d'effroy:

Et puis si roidement frappe sur le Vif-roy,

Qu'heureuse elle depart avec l'Ethnique lame,

Le chef d'avec le corps, & le corps d'avec l'ame.

L'ame fuit en enfer, le corps chet bas du lict,

La priere
ardate &
fidele re-
sould les
difficultez
auancees
par la pru-
dence hu-
maine, &
encoura-
ge Judith
à deliurer
sa patrie.
L'infirmité
humaine
veut a-
neantir le
zele de Ju-
dith: mais
renforcee
par vne
affistence
extraor-
dinaire de
Dieu inuo-
qué au be-
soin, elle
abat en la
personne
de Holo-
ferne vne

infinité d'ennemis du peuple de Dieu. *Et la teste demeure en la main de Iudith,*
Que sa chambrière met au fond de sa besasse,
Puis par le camp Payen & l'une & l'autre passe
Sans nul empêchement. Car si quelqu'un les void
Marcher d'un libre pas, trompé du ciel, il croid
Que comme l'autre nuit en la proche vallée
Elles vont inuoyer Diane l'estoilee.

Judith ne se mesco- gnoit ensa prosperité ains rend la gloire de tout le passé à ce luy qui s'e stoit serui d'elle, co me d'in strument. Graces douuente stre ren dues à Dieu pour la deliurâ ce des siés & pour la cōfusio de ses enne mis. Beau di scours sur fiō de l'A monite qui donne gloire à Dieu, voint ses œuures si admirables, & d'ennemy deuient a my & mē bre de l'Eglise. *Quand la chaste Judith fut pres du mur Hebrieu,*
Ouurez (dit-elle) ouurez : car Dieu nostre grād Dieu
A froissé ceste nuit la force Assyrienne,
Et haussé iusqu'au ciel la corne Isaciennne.

Tout le peuple admirant cest inspiré retour
Accourt deuers la porte, & s'assimble à l'entour
De la sainte Iudith, qui sur un terrier monte,
Et là de poinct en poinct son histoire raconte :
Et tire en discourant du fond de son bissac,
Le chef encor sanglant de l'ennemy d'Isaac.

Adonc les Citadins voyans en sa main pendre
Le chef du Chef d'Assyrie, humbles, commencent rendre
Graces au Tout-puissant qui par la foible main
D'une femme a puni ce Tyran inhumain :
Mais, encor plus que tous, le Duc d'Amon admire
Des ingemens diuins : & pour eutier l'ire
De ce Dieu, qui Jacob fait de vaincu vainqueur,
Circoncit tout soudain & sa chair & son cœur.

O Dieu, que dextrement ta sainte prouidence
Renuerse les desseins de l'humaine prudence :
Car pour guider l'esleu au salut destiné,
Quand mesme il en est plus, comme il semble, estoigné,
Tu tires bien du mal : & fais que sa malice
Forcee l'achemine au saint mont de iustice.

O Seigneur, le desir & du meurtre & du sac
Fit venir ce Payen dans le terroir d'Isaac.

Mais au lieu qu'il vouloit le sang d'Isaac espandre,
Ore il veult pour Isaac le sien propre despendre :
Et ta clemence a fait que son ambition
Produise effect contraire à son intention :
Ainsi Paul pres Damas, fut fait saint de profane,

*Apostre de Tyrant, & d'imposteur, organe
Du Dieu de vérité: si qu'en ensemble les Saints
Admiroient sa doctrine, & craignoient ses desseins.
— Ainsi l'un des brigands compagnons du Messie,
Par son péché mortel fut conduit à la vie:
Et ne pouvant trouuer pour ses faits vicieux,
Cà bas un seur seiour fut fait bourgeois des cieux.*

Exemples
notables à
ce propos.

*Change de même à Dieu, le courage des Princes,
Qui du fidèle sang arrousent leurs provinces:
Fais que ce glaive aigu qu'en main tu leur as mis
Chamaille seulement sur les dos ennemis,
Sur le dos des Tyrans, dont l'injuste puissance
Detient la terre Sainte, où ton Fils prit naissance:
Non sur le dos de ceux qui pleins d'humilité,
Adorent la grandeur de ta Triple-unité.*

Sainte
priere à
Dieu, ac-
cromodes
à l'estat
de nostre
temps.

*Par le commandement de la Veuve aguerrie
Un soldat prend le chef du Tyrant d'Assyrie:
Et soudain pour donner aux Hebrieux plus de cœur,
Joyeux le va fischant sur un creneau du mur.*

Spectacle
dressé
pour en-
courager
les Israéli-
tes, & ef-
frayer
d'autant
plus leurs
ennemis.

*Là les peres, les fils, les pucelles, les Veuves,
Tristes d'avoir perdu par les Ethniques glaives
Leurs enfans, leurs parens, leurs amis, leurs espoux,
Esperdus de tristesse, & sumans de courroux,
Pleurent son menton pasle, esgratignent sa face,
Crachent dessus son front, arrachent de sa place
La langue, qui souloit mesme outrager les cieux,
Et d'un doigt courroucé lui pochent les deux yeux:
Car de cent torts receus la viue souvenance
Leur fait sur un corps mort prendre morte vengeance.*

*L'Aurore là quittoit le froid embrassement
De son vieillard espoux, & d'un bigarrement
Peignoit l'Indique ciel, quand les plus fiers gensdarmes
Qui defendoient le Fort, sortent avec leurs armes,
Et iettent en sortant tels cris, tels hurlemens,
Qu'il semble qu'à ce coup tous les quatre elemens,
Rompan le saint lien qui les tient en concorde,
Se rebroüillent mutins en l'antique discorde.*

Le corps de garde espais, qu'on auoit cesté nuit

Apres que Logé pres de la ville, oyant vn si grand bruit
 Dieu a S'esueille d'un sursaut: & criant Arme, Arme, Arme
 executé A tout le camp Payen donne une chaude alarme.
 ses arrests Qui prend pour son armet de son voisin l'armet,
 sur le grad Qui dans le droit bras al le bras senestre met,
 Tyran, il Qui d'un moussé bastion s'arme au lieu d'une lance,
 desploye Qui cuide encor songer, qui court en diligence,
 aussi son Qui dessus le destrier non encor gourmeté
 bras sur Monte sans esperons, qui d'un cœur indomté
 les Tyran- Attend les ennemis, qui veille & dort ensemble,
 neaux & Qui braue de parole, & de courage tremble.
 supposts Ce bruit de main en main, & de voix en voix court
 de ce per- Jusques aux Officiers de la Payenne court:
 fecteur Tellement que Bagos va triste vers la Tente
 del'Eglise. Où l'Ethnique sommeille, & d'une main tremblante
 Bagos mes Frappe une, deux, trois fois contre le Royal huis:
 châtierai- Mais vn omne eternel a bouché les conduits
 teur ayant De l'oreille du Duc, qui desia, miserable,
 tasché de A passé du noir Styx la riue irrepassable.
 d'ôner plai Bagos oyant le cri d' Isaac se renforcer:
 fiz à son Se prend à coups de pied contre l'huis enfoncer:
 maistre est Puis là dedans entré, dessous la couche sale
 le premier Trouue non Holoferne, ains sa charongne passe.
 te moin & Lors il rompt ses cheueux, il rompt ses vestemens,
 spectateur Il fait jusques au ciel monter ses burlemens.
 de la laide Mais il fremit de rage, alors qu'il trouue vuide
 mort, & va La chambre où se tenoit la meurtrièr Isaacie.
 sonner par Puis sortant, insensé, du sanglant pauillon,
 l'armee la Fette tels cris parmi l'Ethnique bataillon:
 malheu- Malheur, malheur sur nous, une esclave maudite,
 reuse fin En tuant Holoferne, a tué l'exercice
 de celuy Domteur de l'Uniuers. Ceste nouuelle peur
 qu'il vou- Jointe à l'effroy premier, glace si fort le cœur
 loit secret Des plus braues guerriers, que tous iettent à terre
 temé- Et dard, & brand, & pique, & targe, & cimeterre,
 tretenir en des mes Fuyans par monts, & vaux, où leur malheureux sort
 châcetez D'une sorte de mort les mene à pire mort.
 execra- Adonc les assiegez à grand's flotes descendant,

Et joyeux,l'arc vengeur contre leur dos debandent.
 Tous courent vistement : mais l'un fuit,l'autre fuit,
 Mesme au lasche fuyard sa propre fuite nuit.
 Car l'exercice Hebrien,sans qu'il perde vn seul homme,
 Les Ethniques soldats taille,estocade,assomme:
 Tout ainsi que l'on void qu'un Lion Getulois
 De Cheureaux esgorgez tapissé champs & bois,
 Sans qu'il trouue iamais une corne qui face
 Semblant de s'opposer à sa cruelle audace.

L'un du sommet d'un roc se precipite en bas,
 Froissant en un moment teste,iambes,& bras,
 L'autre ayant oublié que la Parque nous treue
 Mesme au fond de la mer,se iette dans un fleuve.

Mais si quelqu'un sauué par vitesse,ou par heur,
 Eschappe ce matin la premiere fureur:
 Il ne peut toutesfois eschapper les outrages
 Du reste des Hebrieux qui gardoyent les passages:
 Si qu'à peine un seul peut d'un si grand desarroy,
 Dans Niniue porter les nouvelles au Roy.

Le combatacheuë,ceux que le sexe ou l'aage
 Retenoit dans le Fort,d'un alegré courage
 Sortent pour contempler la vengeance que Dieu
 A fait des ennemis de son cher peuple Hebrieu,
 L'un tout bâché de coups encor un peu pantelle,
 Et la mort trop tardive en vain cent fois appelle:
 L'autre grincant les dents,sur son frôt plein d'horreur,
 Mort,porte peinte encor sa vivante fureur.

A l'autre un traict aigu la poitrine trauerse,
 Chaque ame pour sortir a sa porte diuerse,
 Selon que la valeur,ou l'adresse,ou le sort,
 A conduit sur ces corps le glaive donne-mort.
 Et bref,ce dur spectacle estoit si miserable,
 Qu'Isaac mesme eust ietté maint soupir pitoyable,
 S'il eust esté vainqueur de quelque autre ennemy.

Cependant qu'on butine, on recognoist parmi
 Cent mille corps,le corps du Chef des infidelles:
 Où cent dards,cent espieux,cet traicts,cent allumelles
 Presque à chaque moment les Hebrieux vont Fischer,

Confusio
finale des
ennemis,
& entiere
delirâce
des enfâs
de Dieu.

Celuy qui
n'avoit es-
pargné
personne
durant sa
vie , n'est
esparqué
de perlon-
ne apres
sa mort.



Car il n'a nerf, tendon, artere, veine, chair,
 Qui ne soit detranché par le sot populace:
 Et si son ire encor ne trouue assez d'espace,
 Quand Holoferne auroit le corps si grand qu'Atlas,
 Qu'il auroit tant de mains, de iambes & de bras,
 Que le fort Briaree: encor, encor ie pense
 Qu'il seroit trop petit pour si grande vengeance.
 Il n'y a dans Iacob si malostru coquin,
 Qui de sa chair ne voulle auoir quelque lopin.

Les Tyrâs
qui enleur
vie ont
fait vne
infinité de
maux me-
riteroient
bien vn
million de
morts.

Baille, baillé, ô Tyran, la main dextre au Cilice,
 Et la gauche au Medois: baillé un bras au Phœnix
 Et l'autre à Jjmael: baillé à l'Egyptien
 L'un de tes blesmes pieds, & l'autre au Chœlcen:
 Afin que toute gent par ton ost offendee,
 Soit d'un don si plaisant ore recompensee,
 Mais ie me trompe fort: quand on diuiseroit
 En atomes ton corps, ton corps n'y suffiroit.

La Vœufue ne voulut sous un ingrat silence,
 Enseuerir de Dieu l'admirable assistance:
 Ains accordant ses vers & ses pas au doux son
 De diuers instrumens, chanta ceste chanson,
 Suyuie de la fleur des dames & pucelles,
 Que Jacob reputoit saintes, chastes & belles:

Cantique Chantons, chantons de cœur, d'instrumens & de voix,
 d'actio de Le los du Dieu des Dieux, le los du Roy des Rois,
 graces de Qui desthrosne les grands, pour asseoir en leur place
 Judith, & Ceux qui, poures, n'ont point autre appuy que sa grace.
 Israëlitess, Qui croira qu'en un iour une seule cité
 monstrant Ait deffait tout ce camp, qui superbe a domté
 cōme les Le rebelle Vniuers: & dont la renommee
 deliurâces Est dès le flot Indois iusqu'en Calpe semée?
 de l'Egli- O grand Dieu, qui croira qu'Holoferne vainqueur
 se doiuent De cent Princes fameux pour leur force & leur cœur,
 estre ra- Soit sans vie & sans sceptre, assené par le glaive,
 contees. Non d'un Geant robuste, ains d'une foible Vœufue?

O grand Dieu, qui croira que cil qui possedoit
 Et l'Aube, & l'Occident: qui ses bras estendoit
 Des Syrtes iusqu'au Nord, mort ne trouue à ceste heure



*Vn poulce de gazon pour toute sépulture?
Ce brauache qui vint si bien accompagné,
Or sur la terre gist de tous abandonné.
Mais non, il ne gist seul: ceux qui durant sa vie
Le suyuoyent morts aussi luy tiennent compagnie.*

*Non, il ne gist sur terre: ains l'affamé corbeau
Est de son corps haché le merité tombeau,
Et non les riches arcs de Marbre & de Porphyre,
Que pour cercueil superbe il auoit fait construire.*

*Ainsi, ainsi, Seigneur, desormais puissions nous
Te sentir, non pour Juge, ainçois pour Pere doux.
Ainsi les fiers Tyrans de ton Eglise cbere
Te sentent desormais pour Juge, & non pour Pere.*

*Ici Iudith acheue. Aussi i'acheue ici,
Rendant graces à Dieu: à vous, Madame, aussi.
À Dieu, qui a voulu cest œuvre à fin conduire:
À vous (l'honneur François) qui l'avez daigné lire.*

Conclusiſſ
auec a-
ctions de
graces à
Dieu, &
remercie-
ment à la
Royne de
Nauarre.

FIN DE LA IVDITH.

S iij





SOMMAIRE DE L'VRANIE, OV MVSE CELESTE.

LE Poëte entrant en la fleur de son age, & ne sçachant bonnement quel suiet prendre pour occuper son esprit desirieux d'immortalité, l'Uranie, ou Muse celeste se presente à luy, vestue selon sa grandeur: elle luy declare son estre, & son efficace, l'exhortant de quitter les autres occupations inferieures pour chanter l'honneur du Tout-puissant, & aspirer à la couronne éternelle. Là dessus elle se plaint des Poëtes lascifs, flatteurs, & Athees: adoustant que la Poësie est vne faueur speciale de nostre Dieu le Createur, ce qui est confirmé par exemples, argumens & similitudes propres. Estar ainsi elle prie généralement tous les Poëtes de quitter le seruice de peché & tous impurs escrits, & pesant le bien que reçoivent toutes sortes d'hommes d'vne sainte Poësie, & le mal causé par les impudiques rithmes, s'addonner à saints ouurages, lesquels elle promet fauoriser à leur grand honneur & profit. Pour les y induire, elle met en auant plusieurs grands personnages renommez és Histoires sacrees & profanes, qui ont traité en beaux vers les choses saintes. Et passant outre, elle monstre que le los de l'Eternel est vn suiet si ample, que toutes les plumes du monde ne le sçauroient descrire, les priant derechef de s'addonner à cela, & penser que ce sont les ouurages excellens qui immortalizent leurs ouuriers. Puis elle respond à leur obiection ordinaire, que les fables

anciennes fournissent ample argument à ceux qui s'y esbattent , adoustant au contraire qu'on ne scauroit trouuer choses plus merveilleuses que celles de la Foy , & monstre qu'en l'Ecriture sainte il y a des histoires qui en leurs descriprions peuuent estre opposées à tout ce qui est de plus remarquable ès plus exquises fictions des Poetes Payens . Mais voyant que c'estoit temps perdu de remonstrer à tels mocqueurs & insensez , elle s'adresle à nostre Poète , l'exhorte d'estre Poète de l'Eternel , sans se soucier des abbois de l'Enuie , & luy promet de l'auancer entre les bôs esprits . Sur ce tenant vne couronne en main , apres en avoir fait monstre au Poète , elle se depart gracieusémèt d'avec luy , & luy laisse à son depart le desir & envie de pratiquer ses bons aduertissemens , afin de toucher du doigt ceste couronne . Tout ce discours Poétique en somme monstre que l'Esprit de Dieu a imprimé , & engraué au cœur de nostre Poète vn saint desir & affection ardante de celebrer en tous ces vers le Tout-puissant : dont il s'est heureusement acquitté depuis en l'œuure incomparable de la Sepmaine , que l'Uranie a fauorisé & recompenſé d'vne couronne éternelle .

S iiiij





L'VRANIE, OV MVSE
CELESTE DE G.
DE SALVSTE, SEI-
GNEVR DV BARTAS.

*A Gabriel de Minut, Seigneur
du Castera.*

Louable
desir & di-
uers di-
scours du
Poëte en
sa ieunes-
se.



E n'estoy point encor en l'Auril de
mon aage,
Qu'un desir d'affranchir mon renom
du trespass,
Chagrin me faisoit perdre & repos
& repas,

Par le braue project de maint sçauant ouvrage.

*Mais comme un Pelerin qui sur le tard rencontre
Un fourchu carrefour, douteux, s'arreste court:
Et d'esprit, non des pieds, deça delà discourt,
Par les diuers chemins que la Lune luy monstre.*

*Parmi tant de sentiers qui fleuris, se vont rendre
Sur le mont, où Phæbus guerdonne les beaux vers
De l'honneur immortel des lauriers tout-jour verds,
Je demeuroy confus, ne sçachant lequel prendre.*

*Tantost i'entreprendroy d'orner la Grecque Scene
D'un vescement François: Tantost d'un vers plus haut,
Hardi, i'ensanglantoy le François eschafaut
Des Tyrans d'Ilion, de Thebes, de Mycene.*

*Le consacroy tantost à l'Aonide bande
L'histoire des François: & ma sainte fureur
Desmentant à bon droit la trop commune erreur,*

Ses entre-
prises di-
uerses
pour im-
mortali-
ser son nō
par la Mu-
se Fran-
çoise.

Faisoit le Mein Gaulois, non la Seine Alemande,

Tantost ie desseignoi d'une plume slateuse
Le los non merité des Rois & grans Seigneurs:
Et pour me voir bien tost riche d'or & d'honneurs
D'un cœur bas ie rendoy mercenaire ma Muse.

Et tandis ie vouloï chanter le fils volage
De la molle Cypris, & le mal-doux-amer,
Que les plus beaux esprits souffrent pour trop aimer,
Discours, où me pousoit ma nature & mon aage.

Or tandis qu'inconstante ie ne me puis resoudre,
Deçà, delà poussé d'un vent ambitieux,
Une sainte beauté se présente à mes yeux,
Fille (comme ie croi) du grand Dieu lance-foudre.

Sa face est Angelique, Angelique son geste,
Son discours tout diuin, & tout parfait son corps,
Et sa bouche à neuf voix imite en ses accords
Le son armonieus de la dance celeste,

Son chef est honoré d'une riche couronne
Faite à sept plis glissans d'un diuers mouuement.
Sur chacun de ses plis se tourne obliquement
Ie ne say quel rondeau, qui sur nos chefs raionne.

Le premier est de Plomb, & d'estain le deuxiéme,
Le troisième d'Acier, le quart d'Or iaunissant,
Le quint est composé d'Electre pallissant,
Le süssiant de Mercure, & d'Argent le septiéme.

Son corps est affublé d'une mante azurée.
Semee haut & bas d'un million de feux,
Qui d'un bel art sans art distinctement confus,
Decorent de leurs rais ceste beauté sacree.

Ici luit le grand Char, ici flambe la Lyre,
Ici la Poussiniere, ici les clairs Bessons,
Ici le Trebuschet, ici les deux Poisssons,
Et mille autres brandons que ie ne puis descrire.

I E suis (dit-elle alors) ceste docte U R A N I E,
Qui sur les gonds Astrez transporte les humains,
Faisant voir à leurs yeux & toucher à leurs mains,
Ce que la Cour celeste & contemple & manie.

Je quinte-essence l'ame: & fay que le Poëte

En ceste
irresolu-
tion, la Mu
se celeste
se presen-
te à lui
descrite &
represen-
tee magni-
fiquemēt.

Elle decla-
reso estre
& effica-
ce, & ex-
horte Sa-
luste d'e-
stre son
disciple.

*Se surmontant soi-même, ensince un haut discours,
Qui diuin, par l'oreille attire les plus sourds,
Anime les rochers, & les fleuves arreste.*

*Aggreable est le son de mes doctes Germaines:
Mais leur gosier qui peut terre & ciel enchanter,
Ne me cede pas moins en l'art de bien chanter,
Qu'au Rossignol l'Oyson, les Pies aux Syrenes.*

*Pren-moi doncques pour guide: esleue au ciel tō aile:
Salusle, chante-moi du Tout-puissant l'honneurs,
Et remontant le luth du Iessean sonneur,
Courageux, brosse apres la couronne eternelle.*

Plainte *Le ne puis d'un œil sec voir mes sœurs maquerelles
contre les Des amoureux François, dont les mignards escrits
Poëtes las Sont pleins de feints soupirs, de feints pleurs, de feints
crys, flateurs &*

Athees de D'impudiques discours, & de vaines querelles.

nostre *Le ne puis d'un œil sec voir que l'on mette en vente
temp. Nos diuines chansons: & que d'un flateur vers,*

*Pour gagner la fauer des Princes plus peruers,
Vn Commode, vn Neron, vn Caligule on vante.*

*Mais sur tout ie ne puis sans soupirs & sans larmes
Voir les vers employez contre l'auteur des vers.*

Le ne puis voir batu le Roi de l'Uniuers

De ses propres soldats & de ses propres armes.

*L'homme a les yeux fillez de nuictz Cimmeriennes,
Et s'il a quelque bien tant peu soit precieux,*

Par differentes mains il l'a receu des cieux:

Mais Dieu seul nous apprend les chansons Delphiennes.

La Poësie *Tout art s'apprend par art: la seule Poësie
est vn don Est vn pur don celeste: & nul ne peut goustier
special de Le miel que nous faisons de l'inde degouttier,
Dieu: ce S'il n'a d'un sacré feu la poitrine saisie,*

*fermé par De ceste source vient, que maints grāds personnages
exemples, Consommez en se auoir, voire en prose diserts,*

argumens Se traualent en vain à composer des vers:

*& similitu des nota- Et qu'un ieune apprenti fait de plus beaux ouurages.
bles. De la vient que iadis le chantre Meonide,*

Combien que mendiant, & sans maistre, & sans yeux,

*A vaincu par ses vers les nouveaux & les vieux,
Chantant si bien Ulysse, & le preux Asacide.*

*De là vient qu'un Nason ne peut parler en prose,
De là vient que David mes chants si tost aprit,
De pasteur fait Poète: & que m iint ieune esprit
Ne sachant point nostre art, suivant nostre art compose,*

*Recherche nuit & iour les ondes Castalides;
Regrimpe nuit & iour contre le roc Besson:
Sois disciple d'Homere, & du saint narrisson
D'Ande, l'heureux feiour des vierges Pierides.*

*L i tant que tu voudras volume apres volume,
Les livres de Pergame, & de la grand' Cité,
Qui du nom d'Alexandre a son nom emprunté:
Exerce incessamment & ta langue & ta plume.*

*Join tant que tu voudras pour un carme bien faire
L'obscure nuit au iour, & le iour à la nuit,
Si ne pourras-tu point cueillir un digne fruit
D'un si fascheux travail, si Pallias t'est contraire.*

*Car du tout hors de l'homme il faut que l'homme sorte,
S'il veut faire des vers qui facent teste aux ans,
Il faut qu'entre nos mains il sequestre ses sens:
Il faut qu'un saint ecstase au plus haut Ciel l'emporte.*

*D'autant que tout ainsi que la fureur humaine
Rend l'homme moins qu'humain, la divine fureur
Rend l'homme plus grand qu'homme: & d'une sainte
erreur*

Sur le Ciel porte-seux à son gré le promeiae.

*C'est d'un si sacré lieu que les diuins Poëtes
Nous apportent à bas de si daëtes propos,
Et des vers non subiets au pouvoir d'Atropos,
Truchemens de nature, & du ciel interpretes.*

*Les vrais Poëtes sont tels que la cornemuse,
Qui pleine de vent sonne, & vuide perd le son,
Car leur fureur durant dure aussi leur chanson,
Et si la fureur cesse, aussi cesse leur Muse.*

*Puis donquès que les vers ont au ciel pris naissance,
Esprits vraiment diuins, aurez-vous bien le cœur
De prononcer un vers & profane & moqueur,*

Puis que
la poësie
est un don
de Dieu,
les Poëtes
ne doivent
estre mo-
queurs ni
profanes.

Contre cil qui conduit des Cieux astrez la dance?

Serez-vous tant ingratis, que de rendre vos plumes
Ministres de la chair, & serues de peché?

Tout-iour donques sera vostre stile empesché
A remplir, mensongers, de songes vos volumes?

Ferez-vo^o, ô trôpeurs! tout-iour d'un diablevn Ange?

Fendrez vous tout-iour l'air de vos amoureux cris?

He! n'orra-on iamais dans vos doctes escrits

Retenir haut & clair du grand Dieu la louange?

Au con-
traire puis que la Poësie a telle effi-
eace sur Ne vous suffit-il pas de sentir dans vostre ame
Le Cyprien brandon, sans que plus effrontez
Qu'une Lais publique, encor vous esuentez
Par le monde abusé vostre impudique flame?

les esprits humains, elle doit estre sain-
te à fin de seruir à tous. Ne vous suffit-il pas de croupir en delices,
Sans que vous corrompiez par vos nombres charmeurs
Du lecteur indiscret les peu-constantes mœurs,
Lui faisant embrasser pour les vertus les vices?

Les tons, nombres, & chants, dont se fait l'harmonie,
Qui rend le vers si beau ont sur nous tel pouuoir
Que les plus durs Catons ils peuvent esmouvoir,
Agitant nos esprits d'une douce manie.

Ainsi que le cachet dedans la cire forme
Presque un autre cachet, le Poëte scauant
Va si bien dans nos coeurs ses passions grauant,
Que presque l'auditeur en l'auteur se transforme.

Car la force des vers, qui secrettement glisse
Par des secrets conduits dans nos entendemens,
Y empreint tous les bons & mauvais mouuemens,
Qui sont representez par un docte artifice.

Et c'est pourquoi Platon hors de sa République
Chassoit les Escriptuains, qui souloient par leurs vers
Rendre meschans les bons, plus peruers les peruers,
Capans par leurs beaux mots l'honesteté publique.

Nō ceux qui das leurs chants marioiet les beaux ter-
Avec les beaux sujets: ore entonnans le los (mes
Du iuste foudroyeur: ore d'un saint propos
Seruans aux desfuyez & de guides & d'Hermes.

Profanes Escriptuains, vostre impudique rime

*Est cause, que l'on met nos chantres mieux disans
Aux rang des bastateurs, des boufons, des plaisans :
Et qu'encore moins qu'eux le peuple les estime.*

*Vous faites de Clion une Thais impure,
D'Helicon un bordeau : vous faites, impudens,
Par vos lascifs discours, que les peres prudens
Desfendent à leurs fils des carmes la lecture.*

*Mais si foulans aux pieds la deité volage
Qui blece de ses traits vos idolatres cœurs,
Vous vouliez employer vos plus saintes fureurs
À faire voir en France un sacré-saint ouurage :*

*Chacun vous priseroit, comme estans Secretaires
Et ministres sacrez du Roi de l'Uniuers.
Chacun reuereroit comme oracles vos vers :
Et les grands cōmettroient en vos mains leurs affaires.*

*La liaison des vers fut iadis inuenteē
Seulement pour traiter les mysteres sacrez
Avec plus de respect : & de long temps apres
Par les carmes ne fut autre chose chantee.*

*Ainsi mon grand Dauid sur la corde tremblante,
De son luth tout-diuin ne sonne rien que Dieu.
Ainsi le conducteur de l'exercite Hebrieu,
Sauué des rouges flots, le los du grand Dieu chante.*

*Ainsi Iudith, Debore, au milieu des gendarmes :
Ainsi Job, Feremie, accablez de douleurs,
D'un carme bigarré de cent mille couleurs
Descriuoient saintement leurs ioyes & leurs larmes.*

*Voila pourquoi Satan, qui fin, se transfigure
En Ange de clarté pour nous ensorceler,
Ses Prestres & ses Dieux faisoit iadis parler
Non d'un libre langage, ains par nombre & mesure.*

*Ainsi sous Apollon la fole Phæmonoe,
En hexametres vers ses oracles chantoit,
Et par douteux propos, cauteleuse, affrontoit
Non le Grec seulement, ains l'Ibere, & l'Eoe.*

*Ainsi l'antique voix en Dodone adorée,
AESculape & Ammon en vers prophetizoient :
Les Sybillies en vers le futur predisoient,*

Exhortation sainte
& utile
aux Poëtes.

Pourquoi
la Poësie a
esté inuen-
tee, & di-
uers exem-
ples des
histoires
tant sain-
tes que
profanes à
ce propos.

Et les Prestres prioient en oraison nombree;

*Ainst Line, Hesiode, & celui dont la lyre
Oreilloit, comme on dit, les rocs & les forests,
Oserent autre-fois les plus diuins secrets
De leur profond sauoir en doctes vers escrire.*

Le los de l'Eternel est vn suiet trésample pour tous ceux qui desiré acquerir honneur par bien etcri-ze. *Vous qui tant desirez vos fronts de laurier ceindre,
Où pourriez-vous trouver vn champ plus spacieux,
Que le los de celui qui tient le frein des cieux?
Qui fait trembler les monts, qui fait l'Erebe craindre?
Ce sujet est de vrai la corne d'Abondance,
C'est vn grand magazin riche en discours faconds ;
C'est vn grand Ocean, qui n'a riue ni fonds,
Vn surjon immortel de diuine eloquence.*

*L'humble sujet ne peut qu'humble discours produire:
Mais le graue sujet de soi-mesme produit
Graues & masles mots: de soi mesme il luit,
Et fait le saint honneur de son chantre reluire.*

Nonuelle & graue exhortation aux Poëtes. *Or donc, si vous voulez apres vos cendres viure,
N'imitez Erostrat, qui pour viure brusla
Le temple Ephesien: ou celui qui moula
Pour estendre son nom, vn cruel Veau de cuire.*

*Ne vueillez employer vostre rare artifice
A chanter la Cyprine, & son fils emplumé :
Car il vaut beaucoup mieux n'estre point renommé,
Que se voir renommé pour raison de son vice.*

*Vierges sont les neuf Sœurs, qui d'asent sur Parnasse;
Vierge vostre Pallas: & vierge ce beau corps,
Qu'un fleuve vit changer sur ses humides bors.
En l'arbre tout-iour verd, qui vos cheueux enlace.*

*Consacrez-moi pluslost ceste rare eloquence
A chanter hautement les miracles compris.
Dans le sacré fueillet: & de vos beaux esprits
Versez là, mes amis, toute la quinte-essence.*

*Que CHRIST, comme Homme-Dieu, soit la cro-
pe iumelle,
Sur qui vous sommeillez. Que pour cheual ailé,
L'esprit du Trois-suis-grand, d'un blanc pigeon voilé,
Vous face ruiseler une source immortelle.*

Tout ouvrage excellent la memoire eternise
De ceux qui tant soit peu trauaillent apres lui.
Le Mansolee a fait viure iusqu'aujourd'hui
Timothee, Bryace, & Scope & Artemise.

Hiram seroit sans nom, sans la sainte assistance
Qu'il fit au b. stiment du temple d'Israël,
Et sans l'Arche de Dieu l'Hebrieu Beseleel
Seroit enseveli sous eternel silence.

Et puis que la beauté de ces rares ouvrages
Fait viure apres la mort tous ceux qui les ont faits,
Combien qu'avec le temps les plus feurs soient deffaisz,
Par rauines, par feux, par guerres, par orages.

Pensez, ie vous suppli, combien sera plus belle
La louange, qu'heureux çà bas vous acquerrez:
Lors que das vos saints vers D I E V seul vous châterez,
Puis qu'un nom immortel vient de chose immortelle.

Ie sc̄ai que vous direz que les antiques fables
Sont l'ame de vos chants: que ces contes diuers,
L'un de l'autre naissans, peuvent rendre vos vers
Beaucoup plus que l'histoire au vulgaire admirables.

Mais où peut-on trouuer choses plus merueilleuses
Que celles de la F o Y?hé! quel autre argument
Avec plus de tesmoins noſtre raison desment,
Qui rabat plus l'orgueil des ames curieuses?

J'aimeroi mieux chanter la tour Assyrienne,
Que les trois monts Gregois l'un dessus l'autre entrez,
Pour détroner du ciel les dieux espoouantez,
Et l'onde de Noé que la Dencaleienne.

J'aimeroi mieux chanter le changement subite
Du Monarque d'Assur que de l'Arcadien:
Et le viure second du saint Bethanien,
Que le recolement des membres d'Hypolyte.

L'un de plaisir au lecteur tant seulement mesme,
Et l'autre seulement tasche de profiter:
Mais seul celui-la peut le Laurier meriter,
Qui, sage, le profit avec le plaisir mesme.

Les plus beaux promenoirs sont pres de la marine,
Et le nager plus seur pres des riuages verds:

Pour ac-
querir nō
immortel
faut tra-
uailler à
choses im-
mortelles.

Reſpōſe à
l'obieſtio
des Poëtes
profanes.

La parole
de Dieu
fournit
trop plus
riches ar-
gumēſque
la sageſſe
humaine.

Ceux dōt
la Musē
est taincte
meſſent le
profit au
plaisir.

*Et le sage Escripturain n'esloigne dans ses vers
Le sauoir du plaisir, le ieu de la doctrine.*

Nouvelle
exhorta-
tion aux
Poëtes
vains &
lascifs.

*Vous tiendrez donc ce rang en châtant choses telles :
Car enseignans autrui vous-mesmes apprendrez
La reigle de bien viure: & bien-heureux, rendrez
Autant que leurs sujets vos chansons immortelles.*

*Laissiez moi donc à part ces fables surannees,
Mes amis, laissez moi cest insolent Archer,
Qui les coeurs otieux peut seulement brescher,
Et plus ne soient par vous les Muses profanees.*

La Muse
celeste
perd son
tēps, vou-
lant met-
tre en bon
train les
Poëtes E-
picuriens
& Athees.

*Mais, las! en vain ie crie: en vain, las! ie m'enroue:
Car l'un, pour ne se voir conuaincu par mon chant,
Va, comme un fin Aspic son oreille bouchant:
L'autre Epicurien de mes discours se ioüe.*

*L'autre pour quelque temps se range en mon eschole,
Mais le monde enchanteur soudain le me soustrait,
Et ce discours sacré, qui les seuls bons attrait,
Entre par une oreille, & par l'autre s'en vole.*

*Las! ie n'en voi pas un qui ses deux yeux dessille
Du bandeau de Venus, & d'un profane fiel
De ses carmes dorez ne corrompt le miel:
Bien que de bons esprits nostre France fourmille.*

Puis s'ad-
dressant à
Saluste,
l'exhorté
de châter
à l'eter-
nel, le for-
tifie contre
l'Envie, &
l'asseure
de lui don-
ner place
entre les
bons es-
prits: com-
me elle a

*Mais toi, mon cher mignon, que la Neufuaine sainte
Qui de Pegase boit le surion perennel,
Fit le sacré sonneur du los de l'Eternel,
Mesme auant que de toi ta mere fut enceinte.*

*Bien que cest argument semble une maigre lande
Que les meilleurs esprits ont en friche laissé,
Ne sois pour l'auenir de ce trauail lassé :
Car plus la gloire est rare, & tant plus elle est grande.*

ne perds cœur, si tu voi que l'Envie
Aille abbayant, maligne, apres ton los naissant :
Ne crain que sous ses pieds elle aille tapisson
Les vers que tu ferás, comme indignes de vie.

*S A L V S T E , ne perds cœur, si tu voi que l'Envie
Aille abbayant, maligne, apres ton los naissant :
Ne crain que sous ses pieds elle aille tapisson
Les vers que tu ferás, comme indignes de vie.*

Ce monstre bleue-honneur ressemble la Mastine,

fait depuis

Qui iappe contre ceux qui sont nouveaux venus,

d'une facō

Pardonnant toutes-fois à ceux qui sont cognus,

excellēte.

Courtoisē enuers ceux-ci. enuers ceux-là mutine.

Ce monstre semble enor vnc fameuse nue
 Que le naissant Vulcan pressé de toutes pars,
 Pour noire, l'estouffer de ses ondeux broüillars:
 Mais où plus ce feu croist, plus elle diminue.

Sui donc (mon cher souci) ce chemin non froyable
 Que par ceux que le ciel, liberal, veut benir,
 Et ie iure qu'en brief ie te ferai tenir,
 Entre les bons esprits quelque rang honorable.

C'est par ce beau discours que la Muse celeste
 Tenant une couronne en sa pucelle main,
 Attire à soi mon cœur d'un transport plus qu'humain,
 Tant bien à ses doux mots elle adiouste un doux geste.

Depuis, ce seul amour dans mes veines bouillonne:
 Depuis, ce seul vent souffle ès toiles de manef:
 Bien-heureux si ie puis non poser sur mon chef,
 Ains du doigt seulement toucher ceste couronne.

Or, mon cher CASTERA, dont le disert langage
 D'un Tartare cruel sereneroit le front,
 Je te donne ces vers, qui, peut estre, rendront
 De nostre amitié sainte eternel tesmoignage.

Le Poëte
 esueillé &
 attiré par
 la Muse ce
 leste se
 voué à la
 poësie
 sainte:

FIN DE L'VRANIE.

T



BIBLIOTHEQUE
TOULOUSE
UNIVERSITAIRE



S O M M A I R E D V
Triomphe de la Foy.



A T A N, perpetuel & irreconcilia-
ble ennemi de l'Eglise de Dieu,
luy a fait la guerre depuis le com-
mencement du monde iusques à
maintenant , & continuera inces-
samment iusques à la fin, ores par
violence & impetuosité manifestement & aperte-
ment descouverte , aucunesfois par embusches,
pratiques & menees secrètes , & taschant de sa-
per & miner par dessous terre la maison du Sei-
gneur.Pour lequel effet il a tousiours trouué des
instrumens propres à ce faire , conduits & guidez
par la Raison humaine,qui est comme son Lieute-
nant,& sont diuisez comme en deux bandes. En la
premiere bande marchent les persecuteurs mani-
festes:en la seconde bande marchent les persecuteurs
lesquels sont desguisez. Mais l'Eglise munie
d'vne viue foi,és promesses de son Sauveur , & ar-
mee de la faueur speciale d'icelui , combat & sur-
monte Satan,leMonde,& tous leurs supposts,triom-
phant d'eux en la vie presente & éternelle.Le Poë-
te considerant que l'Eglise ne cōbat point en vain,
ains ne fait sinon fuiure tousiours sa victoire , & au
milieu de la mort mesme triomphe de ses ennemis
en general:se representant d'autrepart les triom-
phes de la Foy,de l'Eglise Israélitique & Chresti-
ne:item ce triomphe general du dernier iour , qui
semble estre comme à la porte,lors que les mem-



bres conioints entierement & eternellement à leur chef verront du tout abbatu Satan, le Peché, & tous leurs adherans: descrit maintenant ce triomphe, & l'attribue à la Foy , suivant le stile de l'Ecriture sainte , & le tesmoignage que tous enfans de Dieu ont en leurs cœurs par le saint Esprit , que la Foy ou certaine assurance qu'ils ont ées promesses infallibles & gratuites de leur Pere celeste, surmonte tous assauts & dangers quelconques. En sa façon d'escrire il a suiui Petrarque, prince des Poëtes Italiens, diuisant son discours en quatre chants. Au premier, il dit que la Foy se monstrat en vision, sur son resueil, au poinct du iour, lui commada d'escrire son Triomphe, qui est tel. Ceste diuine Princesse est portee sur vn chariot magnifique tiré vers les cieux par vn Aigle. Elle est nue , belle par excellence , ayant le corps tout couvert d'yeux , plusieurs langues en la bouche, des ailes au dos , vne couronne de roses sur la teste. Verité porte sa baniere qui est la sainte Bible : Zele conduit ses troupes : Constance & Patience la costoyent, & tiennent l'vne le glaive trenchant des deux costez , l'autre le grand & imprenable bouclier de la Foy, enuironnée aussi de Charité , Douceur , Patience , Esperance , & Humilité. Deuant ce Chariot marche captiue la Raison humaine , ennemie iuree de la Foy , couverte de plusieurs manteaux , & fournie d'yeux , de langues & d'ailes toutes contraires à celles de la Foy. Elle est precedee de grand nombre de prisonniers enchainez , & separez aussi comme en deux troupes. En l'vne sont les persecuteurs & meurtriers des corps des fideles. Cain est le premier , suiui de Pharaon & des meschans Rois en Iuda, & Israël. A la queue marchent les Tyrans d'Assyrie, & de Chaldee, Antiochus, Herodes , Caiphe , Anne , & Pilate. Conséquemment les Empereurs Romains, les Rois Goths , & Vandales: Mahomet , les Sultans d'Egypte , &

de Turquie, à l'occasion desquels il exhorte les Chrestiens à oublier leurs querelles pour guerroyer les Turcs. Au deuxième chant, se void la seconde troupe des prisonniers, marchans deuant le chariot de la Foy. Ce sont les persecuteurs desguisez & sages mondains, distinguez par bâdes. Les vieux Sages font la premiere, en la seconde sont les Philosophes, proprement appellez Patriarches des heretiques : on void en la troisième les Sophistes mal-heureux, lesquels ont combatu à toute outrance le saint & sacré Euangile par diuers escrits, du temps des Empereurs Romains, spécialement sous Julian l'Apostat. Les Rabins & Thalmudistes font la quatrième. En la cinquième marchent les docteurs Mahumetistes. La sixième contient le baillaillon confus des Heretiques, ennemis de Iesus Christ, & de la verité celeste. Ils sont suiuis de l'Antechrist, & de la grande paillarde assise sur sept montagnes, trainans avec eux les Schismatiques separez de la vraye Eglise. La Foy est introduite au troisième chant, accompagnée & suiuie de ses soldats, à scapoir des bons Patriarches, Iuges, Rois, Gouverneurs, Sacrificateurs, Prophetes, & Ministres de l'Eglise de Dieu, deuancez par les Martyrs de l'Eglise, & auant & apres la venue de Iesus Christ: & des Femmes illustres mentionnées en l'histoire Sainte, nommément de la Vierge mere du Seigneur. Au quatrième chant & deuant le Chariot sont de grans tableaux, dans lesquels les notables victoires de la Foy sont descrites bien au long. Quelques pas deuant toutes ses diuines pompes marchent les clairons, flustes, & trompettes de la Foy, à scapoir les saints Euangelistes & Apôtres, qui d'un commun accord, & d'un souffle éternel font retentir la victoire & le triomphe de ceste Roine inuincible par tous les endroits du monde. Le Poète s'esueille là dessus, deplore le mal-heur du monde, où l'impiété & l'injustice ont la vogue

plus que jamais. Mais au lieu de perdre courage, & penser que la Foy puisse perdre quelque point de sa gloire, ainsi contemplee en Esprit, il se redresse par vne tres-certaine esperance du salut de l'Egliſe, & s'assure par les marques repreſentees par lui, que le iour du Triomphe final de la Foy n'est pas loing. Et sur ce il cloſt ſon diſcours par vne briue & sainte priere conuenable à ce qu'il auoit traite auparauant.



LE TRIOMPHE DE LA FOY.

*Par G.de Saluste, Seigneur
du Bartas.*

A G V Y D V F A V R S E I G N E V R
de Pibrac, Conſeiller du Roy en ſon priué
Conſeil, & Preſident en ſa Court
de Parlement à Paris.

TE hay les Eſcriuains qui ne font que
mesdire,
Je hay ceux qui ſans front louent les
vicioux,
Car ceux-ci ſont flatteurs, ceux-là
ſont enuieux,
Sage celui qui peut vntre-deux eſcrire.
Je mesdi peu ſouuent, & peu ſouuent ie louē:
Je louē toutesfois tout ce qu'il faut louēr.

*Car, libre, je ne puis me tenir de vouer
Ma plume à ceux que Dieu de ses richesses douë.*

*Or tout ce qu'en detail d'une main fauorable
Dieu donne aux plus parfaits, Dieu te le donne en gros:
C'est pourquois si souuent ie retrace ton los,
Pour faire mon deuoir: non pour t'estre agreable.*

*Miracle de nos iours, quand ta langue affinee,
Par l'usage & le sens, parle au nom de nos Rois,
Au Concile, au Tudesque, au fourré Polonois,
Tu fais reuoir le iour a l'eloquent Cynee.*

*Tu sembles vn Nestor, quand ta sage parole
Dans le conseil priue de nos malheurs discours:
Et quand du grand Paris la souueraine Cour
T'oit dispater du droit, tu sembles vn Sceuole.*

*Puis ta prose Romaine, esgale le doux stile
De mon lime Saluste. Et quand des doctes Sœurs
Sur ton papier lisse tu verses les douceurs,
Tu me fais souuenir du graue-doux Virgile.*

*En faueur de ces dons ce petit don ie t'offre,
Petit pour mon trauail: mais grand pour l'argument
Que si le ciel m'auoit meublé plus richement,
Soudain pour t'estrener ie vuideroi mon coffre.*



Chant premier.

Description du Chariot, equipage & compagnie de la Foy , devant laquelle marche captiue la Raison humaine, precedee des Tyrans & persecuteurs de l'Eglise.

Sur le point qu'Ericine en Inde l'Aube appelle,
Et l'Aube le Soleil, chez moi Morphée entra
Par la porte de corne, & sacré, me monstra,
Le triomphe pompeux d'une sainte Pucelle.

La Foy (tel est son nom) me commande de prendre
Et la plume, & le liure, afin d'enregistrer
Ce que le ciel ami me veut ores montrer,
Pour le faire aux neueux de nos neueux entendre.

Je scâi que i'entreprends une chose impossible,
Je scâi que l'œil humain en ceci rien ne void:
L'oreille n'y oit rien, le sens rien n'y cognoit:
Mais la Foy me rendra l'impossible possible.

O Soleil éternel, chasse l'espisse nue,
Chasse les noirs brouillars, qui font que ie ne voy
Ta salutaire face: & donne moi la Foy,
Puis que la Foy sans Foy ne peut estre cognue.

La Foy va sur un char fait de la main exquise
Du forgeron Tubal: sur un char d'or d'Ophir,
Où luit maint diamant, maint rubi, maint saphir:
Et si ça bas rien plus l'esprit auare prise.

De ce char brillonnant les roues semblent telles,
Qu'Ézechiel iadis a les siennes descrit:
Car un mesme vouloir, mesme vent, mesme esprit
Anime également leurs courses éternelles.

L'oiseau qui conduisoit les phalanges Romaines,
L'oiseau qui fixement ose opposer ses yeux
Au plus luisant brandon qui luisé sur les cieux,
Par l'air tire ce char loin des choses humaines.

D'or, d'argent, de velours, la Foy n'est point vestue,
Ni d'un drap dedans Tyr en escarlate teint,
Et moins d'un subtil fard desguise-elle son teint,

Le triomphe de la Foy ne se peut contempler que des yeux de l'esprit.

Sans Foy on ne scâu roit bien cognoi stre que c'est de la Foy.

L'excellence de la Foy est innarrable.

La Foy nous esleue du monde au ciel. Elle est simple, sans fard, & ne cerche pas de cachettes.

Ains veut telle qu'elle est, d'un chacun estre veue.

Elle conte Son corps, qui la beauté du plus beau corps efface,
ple Dieu. A d'yeux comme un Paon ses beaux membres couverts:
 Yeux, qui d'un saint regard contemplent à trauers
 Et des airs, & des cieux l'Eternel face à face.

Elle louë Elle a pour louer Dieu, mainte langue faconde,
 Dieu en Elle a de forts cerueaux qui dans moins d'un moment,
 infinies La guident au plus haut du doré Firmament,
 sortes. Pour lui faire franchir les murailles du monde.

Elle cou- Tout autour de son chef verdoye une couronne,
 ronne l'a- Non d'oliuier, de pin, de percil, de laurier,
 me fidele Que la sçauante Grece au non sçauant guerrier,
 d'yncioye En Olympe, en Nemee, en Isthme, en Delphe donne:
 & gloire incorrupti Ains du flairant honneur de mainte belle rose,
 ble. Qui ne craint d'Aquilon les tremblantes froideurs,
 Qui du celeste Chien les fureuses ardeurs:
 Fleur, que le Tout-puissant de sa main propre arrose.

Sans Veri- La blanche Verité, comme gonfanonniere,
 té il n'y a Deux Testamens ouuerts porte pour estendars :
 combat ni Vehemence en bataille arrange les soldars,
 triomphe Qui marchent valcureux sous si sainte banniere.

de Foy. Constance a son espee à deux costez trenchante,
Zelee, Con Et Patience au bras porte son grand escu,
 stace, Pa- Qui, luisant, a iadis plus de monstres vaincu,
 tience maintien- Que le paouois fameux de Minerue sçauante,
 né la Foy inuinci- La courtoise Douceur, Charité, qui prefere
 ble. L'utilité d'autrui à son utilité :

Sas Chari- Penitence, Esperance, aues Humilité,
 té, Repen- Costoyent de la Foy la triomphante chaire.

tace, Espe Aussi certes la Foy n'est Foy sans ces Pucelles :
 rance, & Humilité, Ains une opinion qui n'a rien d'arresté :
 Foy, n'est Et verroit-on plustost le Soleil sans clarté,
 qu'une om- Et le feu sans chaleur, que la Foy sans icelles.

Raison hu- Deuant ce beau Char marche une esclave Matrone,
 maine, bel Qui du premier abord passe Helene en beauté:
 le en ap- Mais qui veue de pres passe en desformité
 parence L'effroyable Megere, Aleste, & Tisiphone.
 mais tres- Elle ne va jamais, ainsi que la Foy, nuë.

*Ains a cape sur cape, & manteau sur manteau,
Courant ses membres laids de maint ornement beau,
Afin que sa laideur ne soit point recognue.*

*Elle a comme la Foy, cent langues & cent bouches;
Mais c'est pour outrager par blasphemes les cieux,
D'yeux scintille son corps: mais, helas! tous ces yeux
Sont de nuit clair-voyans, & de iour plus que louches, de la Foy.*

*Elle a, comme la Foy, des plumes aux aisselles,
Mais soudain qu'elle veut d'un vol audacieux,
Comme le Cretean, s'approcher trop des cieux,
Phœbus fond de ses rais la cire de ses ailes.*

*Ceste-ci que Raison sans raison l'homme appelle,
A fait, depuis que Dieu pour un chef d'œuvre beau
Ceignit de flamme l'air, l'eau d'air, la terre d'eau,
A la Vierge innocente une guerre mortelle.*

*Armant ores les Rois, & leur mettant en teste,
Que rien ne fied si mal à la gloire d'un Roy,
Que soumettre son sceptre au sceptre de la Foy,
Et rendre sa grandeur d'autre grandeur suiette.*

*Ore enflant de venin ceux que l'aveugle Monde,
Charmé par leurs discours, met au rang de scouans:
Qui, di-ie, ont despenu beaucoup & d'huyle & d'ans,
Pour guider les humains sous la nuit plus profonde.*

*Toutesfois l'Eternel, qui, iuste fauorise
Des iustes le parti, par sa sainte vertu
A si bien pour la Foy, iusqu'ici combatu,
Qu'ore tous ses haineux, paisible, elle maistrise.*

*Deuant elle, enchainez, marchent mille grands
Princes,
Qui ne pouuans souffrir le ioug de Verité,
Ont par fer & par feu le Christ persecuté,
Et du sang innocent arroussé leurs Prouinces.*

*Celuy-là, qui premier en l'enfance du monde
Versa le sang germain, marche premier ici:
Et puis du Nil second le Tyran endurci,
Qui suyuant les Hébreux, fut englouti de l'onde.*

*Non loin ie voy celuy qui tua Zacharie,
Ayant aupres de soy Athalie, Abiam,*

laide en
soy, vain-
cue & me-
nee capti-
ue devant
le chariot
triumphal

Cain.

Pharaon.

Ioas.

*Ochozias, Amon: puis Achas, & Joram,
Suyuis de tous les Rois qu'eut oncques Samarie.*

Baltazar. *Ie di Sennacherib, & ce Tyran superbe,*

Nebucadnezar. *Qui contre la paroy vit l'escriuante main:
Puis Holoferne, Aman, & ce Prince inhumain,*

Qui parmi les taureaux, brutal, se paisoit d'herbe.

*Cayphe, Anne, & celuy, qui iadis dans Solyme
Posa sur l'autel saint le plus grand de ses dieux:*

Antiochus surnommé l'Illustre. *Et qui fut surmonté par cinq freres Hebreux,*

Sentent un repentir, qui sans cesse les lime.

Herodes. *Ce Tyran Palestin, qui fist tant aspre guerre
Aux berceaux innocens, & chez qui valloit mieux*

Pilate. *Estre pourceau que fils, & ce Juge odieux,
Qui condamna celuy qui doit iuger la terre.*

Neron. *L'Empereur, qui meurtrit & sa mere & ses femmes,*

*Et son frere, & sa sœur: & qui, fol, s'egayoit
Au sommet d'une tour, ce pendant qu'il voyoit*

Dessus les toictz Romains onder les rouges flammes:

Viennent accompagnez de Septime Seuere,

D'un Iule-Maximin, d'un fier Maximian,

D'un Galere cruel, d'un fil Domitian,

Qui veut que comme Dieu, impie, on le renere.

Valerien. *Puis ie vei ce Tyran, qui du Tyran Sapore
Fut long temps l'humble estrieu: ie vei Aurelian:
Ie vei tout garroté le fier Hostilian:
Ie vei Dece & Licin: ie vei Maxence encore.*

Ie vei le grand Traian, le docte Marc-Aurele,

& Diocletian, qui seroient racontez

Parmi les Empereurs des plus Sages vantez,

S'ils n'eussent fait des loups dans l'Eglise fidele.

Anastase Manuel Comene. *Vn fils de Constantin, Theodore, Iustine,
Valent, Constant, Heracle, & ce Grec soudroié:
Ce Prince Byzantin, qui croyoit, desuoyé,
Vne quatrième essence en l'essence Triuine.*

Honoric, Trasemond, & Genserit, Vandales,

Theodore, Alaric, Totile, princes Gots,

Et Rothaire Lombard, dont les barbares oſſs

Ont teint du sang Chrestien l'Aſrique & les Itales,

*Mais quel est celuy là qui chargé de cent chaines,
Qui de mille fureurs nuict & iour tourmenté,
Qui de mille bourreaux nuict & iour pinceté,
De ses iniustes faits reçoit les iustes peines?*

*Vrayement c'est Mahomet, qui plus avec l'espée,
Qu'avec son Alcoran par un Moine forgé,
A le riche Orient, barbare endommagé,
Et la meilleure part de la terre occupée.*

*Je voi là Saladin, Prince de grand prouesse,
Mais parfait zelateur de l'Agarene loi,
Haly, le grand Caliphe, & l'impudique Roi.
Qui nos vierges força sur les autels d'Edesse.*

*Ottoman opprassé & de tristesse & d'ire,
Porte un tard repentir de Jesus sa face peint,
Et le second Mahom grincant les dents se plaint
D'auoir razé le Grec & le Pontique empire.*

*Autant en fait celuy qui par le grand Tartare,
Miserable se fit encager à l'estroit:
Et celuy, qui premier franchit le seul destroit,
Qui l'Europe & l'Asie avec ses eaux sépare.*

*Cest autre Mahomet, qui se vengeant du Scythe,
Le sceptre paternel outre-mer redressa:
Et cest autre Amurat, qui vaillant rechassa
Venceslas, qui l'auoit d'autre-fois mis en fuite.*

*Orcan donte-Phrygie: & Calepin, qui brise
Le camp de Sigismond par son pere affoibli:
Et l'autre Baizet, qui se voit anobli
Des trophees Germains, regrettent leur franchise,*

*Cil qui fut parricide & fraticide ensemble,
Est accablé d'un cable. Et son fils qui deffit
Louys Roy de Hongrie, & qui n'aguere fit
Bude & Rhodes trébler, or plus qu'un Tremble tréble.*

*Tout ioignant Solyman ie voy la place vuide
De cil qui ce iourd'huy tient le sceptre Turquois,
Qui faisant son profit du discord de nos Rois,
Menace l'Alemagne, & la Terre Hesperide.*

*Miserables Chrestiens, cependant que la rage
Contre vos propres coeurs arme vos propres mains:*

Sergius,
moine Ne
storié, ai
da à Ma
homet à
dresser son
Alcoran.

Baizet.

Selimpre
mier.
Solyman.

Selim se
cond.

Aduertiſ
ſemēt no-

table aux Chrestiens, Hé! ne voyez-vous pas que ces Turcs inhumains,
qui n'ont Fourragent sans danger du Seigneur l'heritage?
oreilles ne Le discord suruenu entre le Roy Bulgare,
cœurs pour Et le Grec Empereur seruit aux Turcs de pont,
entendre Pour leur faire passer les flots de l'Hellespont,
Et puis fonder en Grece vn Empire barbare.

Le discord fraternel leur ouurit la Moree,
Et i'ay peur que bien tost nos fraternels debats
L'honneur, & nom Chrestien, mettans du tout à bas
Dans le dernier Ponant leur donront seure entree.

Oubliez donc, Chrestiens, vos querelles fondees
Dessus vn pied de mouche: oubliez vos rancœurs:
Et reioignans bien tost vos armes & vos cœurs,
Battez les nations contre la Foy bandees.

Conduisez vos soldats dans l'Egypte & l'Asie,
Pour reconquerir Gaze, Antioche, Ascalon,
Joppe, Solyme, Tyr, Damiate, Sydon,
Et Famagouste encor, depuis vn an saisie.

Chant second.

En ce deuxième Chant sont menez en triomphe
les ennemis desguisez de l'Eglise, disciples de
Raison humaine, à sçauoir, 1. les Anciens sages:
2. les Philosophes: 3. les Sophistes apostats: 4.
les Rabins: 5. les docteurs Mahumetistes: 6. les
Heretiques & Schismatiques: 7. l'Antechrist.

COMBIE N que les Tyrans ayent mis en usage
De Busire l'autel, de Phalare le veau,
L'eschele Gemonide: & fait la terre, l'eau,
Les flammes & les airs ministres de leur rage:
Ils n'ont fait si grād' playe au saint corps de l'Eglise,
Que des sages humains les enchanieurs escrits.
Le style de ceux-ci bourrelle les esprits:
Et le fer de ceux-là le seul corps tyrannise.
Car ces Sages bouffis d'une vaine science,

*Osent contreroler les ouurages parfaits
Du tres-parfait Ouurier, bien que de ses hauts faits
Il nous ait interdit l'obscure cognissance.*

*Et bien que le cerceau de nos trop foibles ailes
Raze à peine la terre, encore toutes-fois
Ils se guindent au ciel, compassans maintes-fois,
Du compas de leurs sens les choses éternelles.*

*Leur sagesse n'est rien qu'une pure ignorance,
Qui perd la vérité, pour trop la rechercher:
Vérité, qui se veut aux superbes cacher,
Et, benigne, monstrer aux bumbles sa puissance.*

*La Vérité se trouve ès fueilletz véritables
Du double Testament: non dans nostre cerneau,
Qui, tout-iour produisant quelque monstre nouheau,
Pour l'or choisit le plomb, pour l'histoires les fables.*

*Long temps de leurs raisons la Raison s'est servie
Pour destruire l'Eglise, & renuerter la Foi,
Mais ils ont en horreur ainsi qu'ore ie voi,
Et leur premier erreur, & leur premiere vie.*

*Au premier rang ie voi tous les Gymnosophistes,
Ie les voi talonnez des Mages Perseans,
Des Druides Gaulois, des doctes Chaldeans,
Et de toute la fleur des Brachmanes Sophistes.*

*Pythagore, Zenon, Naucide, Xenophane,
Parmenide, Teluge, Archyte Tarentin,
Democrite, Leucippe, avec l'Agrigentin
Qui se ietta dans Aethne, Heraclit, Nausiphanè.*

*Et bref tous les docteurs de la secte Italique,
S'arrachent les cheueux, se fondans tous en pleurs,
Et se plombans le sein detestent leurs erreurs:
Autant en font les chefs de la secte Ionique.*

*Parmi cest escadron Thales, Anaximandre,
Socrate, Anaxagore, Anaximene aussi,
Rongez cruellement d'un non-mourant souci,
Font par tout l'Uniuers leurs complaintes entendre.*

*Là sont Zenon, Cleanthe, & Chrysippe, Stoiques,
Qui se sont quelque-fois grandement oublier:
Et non loin d'eux ie voi de grand's cordes liez*

1. Les anciens sages du monde
2. Des Philosophes divitez en deux bandes : l'une appellee l'Italique, l'autre l'Ionique, divisees en infinies sectes, refondues maintenues en deux, la Platonique, la Peripatetique & en

trois bastardes, & meschantes, l'Academique, l'Epicurienne, & Athée. Diogene, Antisthene, & Crates grands Cyniques. Là sont ces grands fauteurs des deux Académies, Xenocrate, Platon, & Speusippe, & Crantor: Lacide, Carneade, & Clitomache encor: Et celuy qui se peine à les refaire amies. Là se tourmente en vain Pyrrhon fils de Plystarche, Qui, bisarre, ne croit ce que l'oreille entend, Le goust gouste, l'ail void, la main tient, le nez sent: Suyui de son Timon, d'Hecate, & d'Anaxarche. Là le Stagyrien, qui d'une docte veine, A l'encyclopedie en ses œuures compris, Marri d'auoir par eux abusé tant d'esprits, Pleure avec Theophraste & Straton Lampsacene. Le charnel Epicure ici pleure & souffre Avec son Metrodore: & void-on pres de là L'un & l'autre Aristippe, Arete, & celuy-là, Qui, meschant, introduit une secte encor pire. Celuy de qui ie parle est ce fol Theodore, Qui asseure, effronté, qu'il n'y a point de Dieu: Et que l'homme prudent doit estre en temps & lieu Menteur, traître, larron, & Sodomite encore. Las! que le commun dire est par trop véritable: C'est que l'herbe qui nuit, croist plus qu'o ne voudroit, Et que presque iamais le bon germe ne croist, Que cultiué par art & peine insupportable. O peste des Gregeois! tes racines lethales, Pour germer dedans Rome ont la mer trauerse: Et puis de Rome auant en la France passé A travers ces grans rocs, qui bornent les Itales. Ton germe donne-mort pullule en la Justice, Pullule és osts Chrestiens, pullule és cours des Rois, Pullule dans l'Eglise: & bref, le champ François De tels seuls rejettons presque son dos herissé. Mais reprenant le fil de la premiere histoire, Tous ces hommes sçauans ont mal senti de Dieu, Ou du souuerain bien, ou de l'Ame, ou du lieu, Où, morts, nous receuons le supplice ou la gloire. Ceux qui depuis que Christ, vray Soleil de Justice,

Dessus nostre Horizon a le beau iour conduit,
Ont guidé les humains en l'eternelle nuit,
Endurent un tourment esgal à leur malice.

Parmi lesquels ie voy un Symmache, un Porphyre,
Un Celse, un Lucian, qui d'un cœur obstiné
L'Evangile cognu par ruzes ont miné,
Auecques Iulian des Empereurs le pire.

Car cognoissant combien estoient vains les supplices,
Pour detraquer les saints du saint trac de la Foy,
Par un stile disert guerroyant nostre Loy
Fit des vices vertus, & des vertus fit vices.

Puis ie voy des Rabins la troupe circoncie,
Qui avec sa Cabale & son Thalmud espais,
Mutine, va troublant de l'Eglise la paix:
Et, presque morte, encor guerroye le Messie.

Semblable au serpenteau, qui fait brenster sa queüe
Ayant perdu la teste, & la pluspart du corps,
Qui son bleceur menace apres cinq ou six morts:
Et qui porte au tombeau la vengeance conceuë.

Jci pres les Docteurs de la loy Sarrazine,
Qui venin dans venin par leurs gloses meslant,
D'un plus obscur bandeau vont la terre aveuglant,
Tefmoignent leur regret par une triste mine.

Hé Dieu ! qui sont ceux-ci, qui portent la liuree,
La façon, & le mot des soldats de la Foy?
Et toutesfois chargez de grans fers ie les voy:
Ie les voy mesprisez par la bande sacree?

Si ie ne suis trompé, ce sont les Heretiques,
Qui pousser d'un esprit superbe & curieux,
Meslent par leurs debats la terre avec les cieux,
Et menent les humains par des sentiers obliques.

Or comme un vent coulis, dont la contrainte haleine
Par un trou defrobé passe secrètement,
Nuist plus à la santé, qu'un libre soufflement
D'un vent qui les cailloux fait rouler par la plaine:

Et comme l'ennemi, qui d'un soufcreux tonnerre
Foudroye une cité n'est point si dangereux,
Que le faux citoyen, qui seme, malheureux,

3. Les Sophistes Apostats en nemis declarez de Christ.

4. Les Rabins Thalmudistes.

5. Les Docteurs Magiciens.

6. Les Heretiques devant & apres la venue de Jesus Christ, cōbatans les articles de la Foy de l'Eglise Similitudes propres pour montrer que les heretiques sont les plus dangereux ennemis de l'Eglise.

Parmi ses combourgeois une intestine guerre:

Les Payens, Turcs, Hebreux ne sont si domageables
A la Foy que ceux-ci, car leurs efforts ouverts
Peuvent estre evitez, mais les efforts couverts
De ces traistres ici sont presque inévitables.

Ils ont, ainsi que nous, une apparence belle:
Ils ont, ainsi que nous, une Eglise, une Foy:
Ils ont, ainsi que nous, une Bible, une Loy,
Tant ils sont fins gueulons de l'Eglise fidelle.

Dessus les premiers rangs ie voy les Saducees,
Qui nient l'autre vie: & priuent, furieux,
L'enfer d'Anges mauuaise, de bons Anges les cieux:
Les sales Esseans, les rusez Pharisees.

Simon le Magicien. Je voy cest imposteur, par qui fut introduite
L'auare Simonie: & celuy qui, foulant
Nicolas Les noces sous les pieds, alla renouuellant
auteur de La loy, non par Platon, ains par Pluton escripte.
la secte Cerinthe porte encor sur sa teste escachee
des Nico- Les marques des sommiers qui froisserent ses os,
lautes. Lors qu'au bain il nioit d'un profane propos
La deité de Christ sous nostre chair cachee.

Pour auoir guerroyé la Nature Divine
De l'unique Homme-Dieu: voyez comme Ebion,
Paul, Samien, Photin, Carpocrate, Artemon,
Portent escrit au front le remords qui les mine.

Là plenre ce Manes, qui poussé de manie,
A fait deux dieux auteurs du bon heur & malheur.
Là iette Valentin maint soupir & maint pleur,
Qui du corps entombé la renaissance nie.

Là Cerdon protecteur de la secte Stoique,
Menandre, & Marcion, chargent l'air de grands cris:
Là gemit Apelles, disant que Christ a pris
Non un corps naturel, ains un corps fantastique.

Là Baslide encor, qui, meschant, substitue
Un Simon de Cyrene au lieu de Iesus Christ.
Là Montan, qui conduit d'un fantastique esprit,
Les enfans innocens en sacrifice tue.

Là les Seuerians, Taliens, Engratites,

et les

*Et les Sabellians, qui cherchans l'Unité
En l'essence de Dieu, perdent la Trinité,
Abhorrent (mais trop tard) leurs doctrines maudites.*

Ce prestre Alexandrin, qui ietta ses entrailles

Arius.

*Dans la selle secrète: & dont l'erreur peruers
Enforçait iadis presque tout l'Uriners,*

Causa tant de debats, de schismes, de batailles.

Triste, void pres de soy Macedone & Eunome,

Qui du commencement furent ses sectateurs:

Puis, d'articles nouveaux faits renommmez auteurs,

Firent que de leur nom deux sectes ore on nomme.

Le Byzantin Nestor, & le Breton Pelage,

Le Lybique Donat, les Luciferians,

Et les Eutychians, & les Priscillians,

D'ire froncent leur front, & grommelent de rage.

Tairay-ie point Seruet? tairay-ie ces Deistes?

Dont or est trop second le terroir Polonois?

Oubliray-ie Munger, dont l'inconstante voix

A produit cent façons de fols Anabaptistes?

Je conteroy plustost des deux Syrtes le sable,

Que le nombre de ceux, dont les charmeurs escrits

Ont enyuré d'erreurs les volages esprits,

Et sur tout en ce temps de tous poincts miserable.

Car maintenant Satan tellement s'insinue

Dedans les cœurs humains pleins d'aveugle fureur,

Qu'il ne scait inuenter si detestable erreur,

Qu'elle ne soit soudain de plusieurs maintenue.

Puis ie voy l'Antechrist, & la grande Paillarde,

Qui ça bas s'attribue un honneur tout-diuin,

Qui, sur sept monts assise, enyure de son vin

Les Princes de la terre, & la race bastarde.

L'Ante-
christ &
les Schis-
matiques.

I apperçoy puis apres marcher les Schismatiques,

Qui diuisans de Christ le non-cousu manteau,

Ont lancé dans l'Eglise un funeste cousteau,

Jmitans à peu pres les faits des Heretiques.

Chant troisième.

Le Poète introduit en ce troisième Chant les champions de la Foy , distinguez en trois bandes , 1. les Protecteurs , ou Confesseurs d'icelle en diverses vocations auant & apres la venue de Christ, 2. les Martyrs, 3. les femmes illustres en l'Eglise de Dieu.

FILS grād du Père grand, de Dieu vif viue image,
Entendement conceu du grand Entendement,
Donneur a nous donné fin & commencement,
Deux fois né, l'une en temps, & l'autre auant tout aage:

Ray du Soleil, qui fait luire les feux du Pole,
Vie de nostre vie, & mort de nostre mort.
Roy tout-iuste, tout-bō, tout-beau, tout-saint, tout-fort
Parole, qu'on ne peut exprimer par parole:

O Seigneur, tire-moy, tire-moy de la foule,
Qui de pieds & de mains s'attaque contre toy,
Car sans larmes iamais ces peruers ie ne voy,
Et sans peine leur nom par ma bouche ne coule.

Hé! me voici debors: ô Dieu, voici, ie passe
De Babel en Sion la terre des Vnuans,
La demeure des Saints, & l'Arche, qui des vents
Et des flots irritez ne redoute l'audace.

Voici ces Champions, qui d'un cœur indomtable
Ont fait teste aux Tyrans: qui de corps & d'esprit
Se sont donnéz à Dieu: dont le nom est escrit
Dans son liure sacré de lettre ineffaçable.

Saints soldats, Dieu vous gard. Cà, que ie vous
embrasse:

Venez cà, que i honore, & valeureux guerriers,
Et de Palmes vos mains, & vos fronts de Lauriers:
Que le present honneur vos maux passez efface.

Venez, ô sacrez Rois: venez, ô sacrez Princes:
Venez à ce triomphe, ô Seigneurs, dont les bras
Le regne de Satan a tasché mettre à bas,

Et faire verdoyer la Foy dans vos prouvinces.

*Celuy-là qui premier Isac mit en franchise,
Tient par la main ce Duc, qui parlant, arresta
Les chevaux du Soleil, & frappant, conquista
La terre au fils d' Abram par le Seigneur promise.*

*Celuy qui massacra d'une maschoire d'asne
Mille Payens mutins: Sangar, Othoniel,
Abod, Jephthé, Barac, le sacré Samuel,
Et celuy qui d'Oreb deffit le camp profane.*

*Cil qui fut grand guerrier, grand chantre, grād Prophete,
Grand Poète, grand Roy: le brise-idole Asa:
Celuy qui des faux dieux tous les autels brisa,
Celebrant puis apres du Passage la feste:*

*Et non loin Joathan, Iosaphat, Azarie,
Et ce Prince à qui Dieu la vie prolongea;
Et qu'un celeste camp, heureux, desassiegea,
Rompt en un moment les forces d'Assyrie.*

*Le sage Mardochée, & les cinq Machabees
Vrays heritiers du cœur & zèle paternel,
Reçoivent leur guerdon des mains de l'Eternel,
Et releuent joyeux, leurs enseignes tombees.*

*Deuant ces grans guerriers & la bande Royale
Marchent ces Peres saints dont la rare vertu,
Et la saine doctrine a Satan combatu,
Forçant les fiers efforts de l'escadre infernale.*

*Enos, sous qui le Roy de la Machine ronde
Fut à bas iquoqué, guide deuotieux,
Ce pere qui se vit transporter sur les cieux:
Et celuy qui sauua dans une nef le monde.*

*Et là pres Sem, Japhet, Abram pere fidele
Des fideles humains, & son fils bien aimé,
Puis son Repueu, qui vit l'escadron emplumé
Et descendre & monter par une longue eschele.*

*Là pres chemine Aaron, Eleazar, Phinee:
Là Ioiade se void: & cent Prestres huilez
Par le Ciel, par Nature & par zèle appellez
A tenir en deposit la Loy par Dieu donnee.*

Le pere de celuy qui balaye la voye

Moyse.
Iosué.

Samson.

Gedeon.

Dauid.

Iosias.

Ezéchias.

Enoch.

Noé.

Jacob.

- Zacharie, Du Messie attendu: celuy qu'on reputa
pere de Pere du Fils de Dieu: celuy qui le porta
Jean Ba- Dans le Temple, en chantant un Cantique de ioye.
ptiste. Et Tite, & Barnabas, haineux mortels du vice:
Ioseph. Et Timothee encor du grand Paul tant prisé:
Simeon. Et Denis, qui voyant le Soleil eclysé,
molmez L'eclypse presagea du Soleil de Justice.
Et quat & quat apres ie voy cest grānds Prophètes,
Pour orner le triomphe à la file venir,
Qui si bien ont predit les choses à venir,
Qu'il sembloit propxement qu'elles fussent ia faites.
Elic. On y void celuy-là qui dans la cache ardante
Fut par l'Esprit de Dieu enleue tout enier:
Elizée. Et cest autre Voyant, qui fut fait heritier
De son diuin seauoir, de ses mœurs, de sa mante.
Natan. Cest autre qui reprit le sceptre fils de Jesse
Pour un double forfait: Amos, Ezechiel,
Ionas. Puis Joel, Abdias, Seméia, Daniel,
Et celuy qui reduit Ninise pecheresse.
On y void puis apres le fils de Barachie,
Jeremie, Jebu, Ahias, & Baruc,
Deux Michees sacrez, Nahum, Esdre, Abacuc,
Aggee, Sophonie, Osee, Malachie.
Le glorieux troupeau qui ce troupeau deuance
Est celuy des Martyrs, qui d'un zele enflammé
Ont leur Foy par leur mort constamment confirmé,
Et seellé de leur sang leur certaine creance.
C'est ce sang bien-heureux, qui fert d'alme rosee
Pour rendre plus second de l'Eglise le champ:
Ce sont les saints barnois, par qui le sacré camp
De l'Idolatre camp a les forces brisées.
Car ainsi qu'un fructier, qui se coupe en Decembre,
Plusieurs arbres nouveaux pour un arbre produit,
Et chaque arbre ses bras va chargeant de doux fruit,
La mort d'un seul Martyr plusieurs Martyrs engendre.
Abel marche en ce rang, puis le fils de Joiade,
Qui dans le saint parvis, constant rendit l'esprit:
Celuy que Manasse parricide meurtrit:

Et celuy qui reprit l'inceste Herodiade.

Isaye.
Jean Ba.
ptiste.

*Salone, & ses enfans qui voulurent desplaire
Au Roy plus tost qu'à Dieu: & qui dans le tourment,
Deuots s'ent're animoyent à mourir constamment,*

Estienne.

Mere digne des fils, fils dignes de la mere.

*Ce saint Proto-martyr, ce iouuenceau fidele,
Qui à coups de cailloux des Hebreux fut occis,
Et qui mourant vit Christ pres de son pere assis,
Conduit ceux qui sont morts pour semblable querelle.*

*Döt les vns oingts de miel surët nagez des mouches,
Les autres des humains, les autres tenillez
Les autres mis en croix, les autres regrillez,
Autres donnez en proye aux bestes plus farouches.*

*Tout ioignat l'escadron de ces humbles gensdarmes,
Je remarque Sara, & Rebeque & Rachel,
Je remarque Debore, & Judith, & Iabel,
Qui masles pour la Foy ont mis la main aux armes.*

*Celle qui paruenuë à la grandeur Royale,
Sauua son peuple Isaac, s'y void avecques Ruth,
Auecques Noëmi, & celle qui voulut
Mieux mourir que souiller la couche coniugale.*

Esther.

*Mon œil de ce troupeau guere loin ne s'escarte,
Qu'il apperçoit venir ces trois Dames d'honneur,
Qui souillerent en vain le tombeau du Seigneur:
Et puis recognoit Anne, Elizabeth, & Marthe.*

Susanne.

*Mais, soible, il s'esbloiiit tout soudain qu'il contemple
L'admirable beauté de celle-la qui fut
La mere de son pere, & pucelle, conceut
D'amour & de vertu l'inimitable exemple.*

La vierge
Marie.

*C'est, ô Muse, mon soin, l'Aube saintement claire
Qui guide le Soleil dessus le Monde obscur:
La vierge vrayment vierge & de corps & de cœur,
De Christ la Sœur, la Fille, & l'Espouse, & la Mere.*

*Le saint temple de Dieu, la bien-heureuse eschèle
Qui iadis rassembla la terrè avec les cieux,
L'esquif du grand Patron, le vaisseau precieux
Où Phœbus a caché sa lumiere plus belle.*

Chant quatrième.

En ce dernier chant sont representees certaines notables victoires de la Foy , amplement descrites es histoires de la Sainte Bible : le tout tendant à monstrez que la Foy surmonte tous ennemis , a puissance sur toutes choses , tient les clefs de la vie, de la mort, des cieux & des enfers : & que les trophees que les fideles remportent en vertu d'icelle sont du tout admirables & diuines.

I ♀ pensois estre au bout de ma sainte carriere
Pour remporter le pris,bien que non merité:
Mais m'en volci bien loin,pour n'auoir recité
Qu'à peu pres la moitié de la pompe guerriere.

Devant le char vainqueur on porte de grād's tables,
Où d'un peintre diuin les veritables mains
Ont peint à la façon des belliqueux Romainz,
De l'inuincible F oy les victoires notables.

- 1. Iosuē 6. Icy de Hiericho ie voy choir la muraille,
- 20. Batue seulement du canon de la F oy:
- 2. Rois 18. Icy l'ost inuaincu d'un insidele Roy
- 13. Par la F oy d'Isaye est deffait sans bataille.
- 2. Chro. Icy par F oy Moyse arme d'ire & de rage
- 32. 28. Les moindres vermisseaux,pour Pharon tormentez.
- Isaye 37. Daniel peut par F oy des lions edenter,
- 21. Et vaincre des Dragons la nature sauvage.
- Exod. 7. 8. Icy saint Paul par F oy ne craint point das une Isle
- 9. &c. Da. 6. 22. Le mortel aiguillon d'un serpent venimeux.
- Act. 28. 5. Et Ionas,abyssé sous les flots escumeux,
- Ionas 22. Trouue le ventre creux d'un poisson pour asyle.

En un autre tableau ie voy representees
D'un art passant tout art la riante Santé,
L'inexorable Mort,la blesme Insirmité,
Comme estans par la F oy mille fois surmontees.

- 10. Moyse rend par F oy ladre sa sœur Marie.

- Elizée par Foy fait ladre en vn moment
Son auare valet: ayant premierement
Gueri du mesme mal le Vif-Roy de Syrie. 2. Rois 6.
14. 27.
- Pour replanter la Foy dans la sainte prouince,
Vn saint seche & querit la dextre de ce Roy,
Qui les dix parts d'Isac fit renouler pour soy
Et contre l'Eternel, & contre son vray Prince. 1. Rois 13.
4. 6.
Act. 13. 11
Act. 5. 5.
11.
- Par Foy Paul aveugla le grand sorcier Elyme:
Par Foy Pierre, enflammé d'un tresinste courroux
Fit mourir à ses pieds deux pariures espoux,
Digne punition d'un tant indigne crime. Octobre
- Par la Foy de son fils, Tobie recontemple
La clarté des flambeaux par le ciel espandis.
Et deux poures boiteux sont droits par Foy rendus,
L'un dedans Lystre, & l'autre à la porte du Temple. Tobic 11
Act. 3. 6.
14. 10.
Act. 28. 8.
- Par Foy Paul fit cesser l'aspre dysenterie,
Qui racloit les boyaux d'un riche homme Maltois:
Par la Foy de Simon d'un impotent Lydois
La longue infirmité promptement est guerie. Act. 9. 34.
Act. 20. 20
1. Rois 17.
21.
- Paul dans Troas par Foy Eutycle ressuscite.
Elie rend l'esprit au ieune Sareptain.
Elizée rend l'ame au fils Sunamitain:
Et dans Ioppe Simon fait reuiure Thabite.
- En autre part ie voy la peinture pendue
Des quatre premiers corps de ce grand Vniuers:
Vulcan au rouge teint, la terre aux cheueux verds:
L'air au bisarre habit, l'onde à la coste bleue.
- Elizée par Foy fait du Pole descendre
Des chariots de feu contre les Syriens,
Elie dementant les prophetes Payens,
Fait sur le moite autel le feu sans feu se prendre. (ce) z. Rois 4.
33.
Act. 9. 40.
2. Rois 6.
17.
1. Rois 18.
38.
Dan. 3. 27.
- La Foy des trois Hebrieux, qu'un Roy coblé de vi-
Jette en un four ardent, deffend mesme leurs peaux
De la flamme ondoyante: & fait que leurs bourreaux
Sont les executeurs de leurs propres supplices.
- Moyse fait tomber vne torche enflambee
Dans l'exercite Hebrieu, pour ceux-là consumer
Qui d'une main profane osent faire fumer

Deuant l'autel de Dieu les odeurs de Sabee.

Ce Moyse, exaucé du grand Dieu des batailles,
Fait par Foy, des hauts monts couler les fondemens,
Et que la terre auale avec ses tremblemens
Le murmurant Coré dans ses noires entraillles.

Exo. 17.6. Moyse fait par Foy qu'uae mer alme abonde

Es rochers sans humeur, & d'icelle nourrit

Exo. 14.21 Son ost Israëlite au contraire il tarit

La mer dedans la mer, & l'onde dedans l'onde.

Exo. 7.20. Moyse espand par Foy sur les eaux doucereuses

La couleur & le goest d'un sang noir & puant:

Exo. 15. Au contraire par Foy Moyse ua muant

Iosuë 3.16 Les ameres liqueurs en liqueurs sauoureuses.

Iosuë 3.16 Trois fois le clair Jourdain son onde a departie,

2. Rois 2. Pour donner seuir passage aux bien-aimez de Dieu:

8.14. Dont l'une fut au temps du premier Juge Hebrieu,

1. Rois 18. L'autre au temps d'Elizée, & l'autre au temps d'Elie.

41. Vrayment c'est par la Foy que le deuot Thesbite

Va troublant l'air serain de nuageux brûillars:

Vrayment c'est par la Foy que l'air de toutes parts

Se fond pour humecter le camp Israëlite.

Mesme ce peuple aile, qui l'air venteux divise

De ses peints auirons, est sous la Foy captif,

1. Rois 17. Le corbeau sert par Foy au Thesbite fuitif,

6. La colombe à Nob, les cailles à Moyse.

Gen. 8.11 He Dieu qui pourra faire à la Foy resistance,

Exo. 16.13 Si le fer domte-tout est par la Foy domté?

Si sur l'onde le fer est par la Foy porté?

Si la Foy d'Elizée a sur le fer puissance?

2. Rois 6. La Foy n'a seulement sur toute chose humaine

Haute & basse injustice: ains ua mesme forçant

La injustice de Dieu en temps & lieu cassant

Les arrests prononcez en sa cour souveraine.

Iona 2. De Niniue la Foy d'un repentir sujuie,

10. L'ire du Tout-puissant de son chef desourna.

2. Rois 20. La Foy d'Ezechias, puissante, desbornea

10. Les limites prescrits à sa trop courte vie.

Que si celuy d'où part la Foy de son Eglise

Sembla comme obeir aux desirs de la FOY:
Et quoi? me doi-je point estonner, si ie voy
Mesme les Anges saints despoillez de franchise?

Ezechie a par FOY à sa solde les Anges,
Le Thesbite par FOY les a pour nourrissons,
Pierre les a par FOY pour portier des prisons,
Jacob pour conducteur ès prouvinces estranges.

Environ douze pas devant toutes ces pompes,
Maints sacrez menestriers poussent jusques aux cieux
De l'invincible FOY le nom victorieux,
Animans leurs clairons, leurs flusles & leurs trompes.

Matthieu, Jean, Marc & Luc, fideles secretaires
Du Messie Homme-Dieu, enflent d'un vent si fort
Leurs cornets à bouquin, que du Nil jusqu'au Nord
Ils font ouir leur chant plein de sacrez mysteres.

Les deux Iaques, dont l'un nasquit de Zebedee,
L'autre nasquit d'Alpheec, André, Simon, Thomas
Pierre, Barthelemi, Philippe, Matthias,
Paul docteur des Gentils, avec le bon Thaddee.

Soufflent d'un tel accord leurs longues saquebutes,
Et leurs phisres, qu'on oit de Fez jusqu'au Leuani:
Qu'il semble qu'un poulmon les fournisse de vent,
Et qu'une seule main fiedonne sur leurs flusles.

Tandis que mon esprit dans ce discours se plonge,
La criarde Progne, qui contre un solineau
Commençait, architecte, un bastiment nouveau,
Rompt avec son caquet & ma ioye & mon songe.

Ce trop soudain resueil, m'estant peu agreable,
Je voudrois volontiers pour cent ans estre un Loir,
Qui vingt lustres entiers sommeillast pour ne voir
Les miseres qui sont mon veiller miserable.

Car, las! veillant, ie voi l'impure Synagogue
Triompher de l'Eglise, belas! belas! ie voy
Que l'Infidelité triomphe de la FOY:
Et que, plus que les bons, les peruers sont en vogue.

Je voi que d'un chacun en ce temps deplorable,
Tout le zele ne gisit qu'en meurtres inhumains.
Profane est nostre cœur, & profanes nos mains,

2. Rois 19.

3.

1. Rois 5.

Act. 12.7.

Gen. 32.1.

Le Poète
se resueil-
le, & voy-
ant les
malheurs
extremes
de nostre
temps, se
console &
appuye sur
le certain
espoir du
final triô-
phe de la
Foy.

Nous n'auons rien de Christ que le titre honorable.

*L'inceste n'est que ieu: l'homme est un loup à l'homme,
Rompre sa foy souuent est estimé vertu.
Christ est impuniment de blasphemies batu,
On suit l'art de Medee, & l'amour de Sodome.*

*Les vierges sont sans crainte, & sans hôte les femmes,
Les Princes sont tyrans, les peuples insensez.
Bref, nostre aage est l'esgout où des siecles passer,
Coulent de toutes parts les vices plus infames.*

*Ferme, ferme, ô mon sein, à tes soupirs la porte,
Mon œil ferme la bonde au chaud cours de tes pleurs,
Et loin de toi mon cœur recette ces douleurs,
Ce qui plus me contriste, est ce qui me conforte.*

*Non, nō: mō: songe est vrai: non, non, bien tost la gloire
De la Foy paroistra: Satan voyant prochain
L'eclypse de ses loix, fait sa derniere main
Pour empescher, s'il peut, ceste belle victoire.*

*Certes si mon Quadrant & ma Charte marine
Ne deçoivent mon œil, nous sommes pres du port,
Où tirez de danger, nous ne craindrons l'effort
Ni des vents courrouzez, ni de l'onde neutine.*

*Nos execrables meurs dedans Gomorrhe apprises,
Les troublees saisons, les ciuiles fureurs,
Les menaces du Ciel, sont les auant-coureurs
De Christ, qui vient tenir ses dernieres assises.*

*Ce iour triste aux mauuais, & doux aux bons approche:
Christ vient pour separer les Cigaez des Corbeaux,
L'Yuroye du froment, & les Boucs des Aigneaux:
Et le triomphe heureux que ie chante est fort proche.*

*O P E R E, en attendant ce general Triomphe,
Attendant que ie voye accablez les peruers,
Et sous ton iuste Sceptre asserui l'Uniuers,
Fai que la viue Foy de maraison triomphe.*

FIN DV TRIOMPHE DE
LA FOY.

POEME DRESSE' PAR

G. DE SALVSTE, SEIGNEVR
du Bartas, pour l'accueil de la
Royne de Nauarre, faisant son en-
tree à Nerac : auquel trois Nym-
phes debatent qui aura l'honneur
de saluer sa Maiesté.

La Nymphe Latine.

 *V a Pater æquoreas Tiberis festinat
in undas,
Orbis me peperit dominatrix Roma
subacti.
Nympha Latina vocor, quæ te regina,
saluto.*

Salut, ô magna Soror, Coniux & Filia Regis.

La Françoise.

*O Nymphe, o ses-tu bien accueillir, peu courtoise,
L'honneur du Lis Royal d'une estrangere voix?
Chere Sœur, qui peut mieux qu'une Nymphe Françoise
Saluer & la perle, & la fleur des François?*

La Gascone.

*Carot' Nymphe besie, & tu Nymphe Romane,
N'an es de tous grans mouts ma Princesse eichanta.
Nou-ja ta grand lairoun, quaquet que l'anonc pane
Dessus l'autru iouqué lou pout nou diu canta.*

La Latine.

*Nympha puellari vultu, facie que tenella
Incedo visenda: tamen præcedo tot annis,
Tot sœclis alias, docta stipata caterua,
Mecum artes habeo, leges, atque optima quæque.*

La Françoise.

Auant le nom Latin, & que les Romulides

Eussent le champ d'Euandre en pointes aiguise,
Le Parler docte-saint des Bardes & Druydes
En Grece, en Italie, en Memphe estoit prisé.

La Gascone.

S'en man mous hils auen lou temps passa tengude
La plume com' lou her, iou pouir irampela.
Mas entre ets denquier-ci, Pallas s'est viste mude:
Car ets an més amat plan hé, que plan parla.

La Latine.

Barbara nymphæ mibi est, cuius sit Gallia mater,
Barbara nymphæ mibi est, cuius sit barbarus ipse
Vasco pater, supero vocis modulamine utramque,
Moribus ingenuis, lingua que excello diserta.

La Françoise.

En faconde, en richesse, en douceur ie te passe:
Si Tulle reuiuoit, il parleroit François.
En Patare Apollon, les Muses sur Parnasse
Ont oublié pour moi le Latin & Gregeois.

La Gascone.

Toute hoste beautat n'es are que pinture:
Que maignes, qu'affiquets, que retourteils, que fard
E ma beautat n'a punt aute mai, que nature,
La nature toustem es més here que l'art.

La Latine.

Sunt cedenda ergo, Reginæ, o Celtica Nymphæ,
Fura salutandæ, quæ nos retinere nequimus,
Vasconicis Nymphis: pugnax gens illa, tenaxque
Propositi nimiam:nec nos certare paratæ.

La Françoise.

Escoutons donc sa voix barbarement diserte:
Cedons lui nostre droit: tous nos debats sont vains
Tu dis vrai: le Gascon a la teste si verte,
Qu'il vient le plus souuent des paroles aux mains.

La Gascone.

Leichem esta la force:oun més on s'arrasue,
Més on béque iou é dret de parla devant boiss.
Jou soun Nymphe Gascoue: ere es are Gascoue:
Soun marit es Gascoun : e sous sutgets Gascous.

Baïse, enſte toun couſ: commence-t' hé més grane
 Que lou Rhin, que lou Po, que l' Ebre, que la Tane
 Glourioſe, hé brouni toun guai per tout lou Moun.
 Baïſe, enſte toun couſ: commence-t' hé més grane:
 Puch que iamés lou Rhin, lou Po, l' Ebre, la Tane
 Nou bin sur lour grauē tau bentat, que lou Toun.

Creich, ô petit Nerac, Nerac, creich tas barralhes
 Leue tas tours au ceu: cinte de tas muralhes
 Tout fo que de blus bét cintec iamés lou Moun.
 Clare halbe deu iour, bet' escoune de grasse:
 Huch leu, huch, bé mucha sur l' autē Moun ta fassie.
 Assiu raié un Lugran plus lusent que lou Toun.

O merle, ô rouſignol, ô meillengue, ô luneiche,
 Courés deu bet casau que la Baïſe engriche,
 Saludats d'un douſ cant la plus bere deu Moun.
 O parc cargue de fruts tous arbres plus saubatges:
 Per arcoulbi ta Daune acate tous ramatges:
 Parc nou ſe bic iamés tant d'aunou que lou Toun.

Tu ſies la ben-bengude, Eſtele, que goubernes
 Noste macau batut d'auratge, é de ſubernes:
 E d'un eſpia courtes desencrumes lou Moun.
 E perit Angelic, la bere de las beres,
 Mon Cot de cent biuers, é de cent primaueres
 Nou pouſque eſte pelat d'autē iun que deu Toun.

Goué coume ta Cugnade, au nou cla de noſte atge
 A ta bengude a héit plus bet ſon bet viſatge,
 Eu ſembla en taquifa, conquifa tout lou Moun.
 Goué coume aqueſte Court en aife toute nade:
 Goué coume tout ſaguens arrits à toun entrade:
 Coum' lou pople ſon guai mariſe dan lou Toun.

Sur tout goué toun marit, de qui l'uberte fassie,
 La douſſou, lou gran co, la memorie, la gräſſie
 A cent cops meritat la couronne deu Moun.
 Goué, goué coume de guai lou colí pat aqie.
 Goué, coum' per ſadoura ſon amoureuse embeie,
 Et a touſtem biquat ſon ouil deſſus lou Toun.

Diu ſie ton gouarde cos: Diu de ſon dit eſcriue
 Eu papé de toun co ſa lei, qui touſtem biue,



Pousque hé tas bertuts lusi per tout lou Moun.

Lou laget deu gran Diu de ta teste s'absente.

Salhe au cap de nau mes un gouion de toun bente,
Qui semble au pai de co, de la care sie Toun.

Diu tengue toun marit abricat de ses ales.

Diu nou bate iamés toun marit à-de-males.

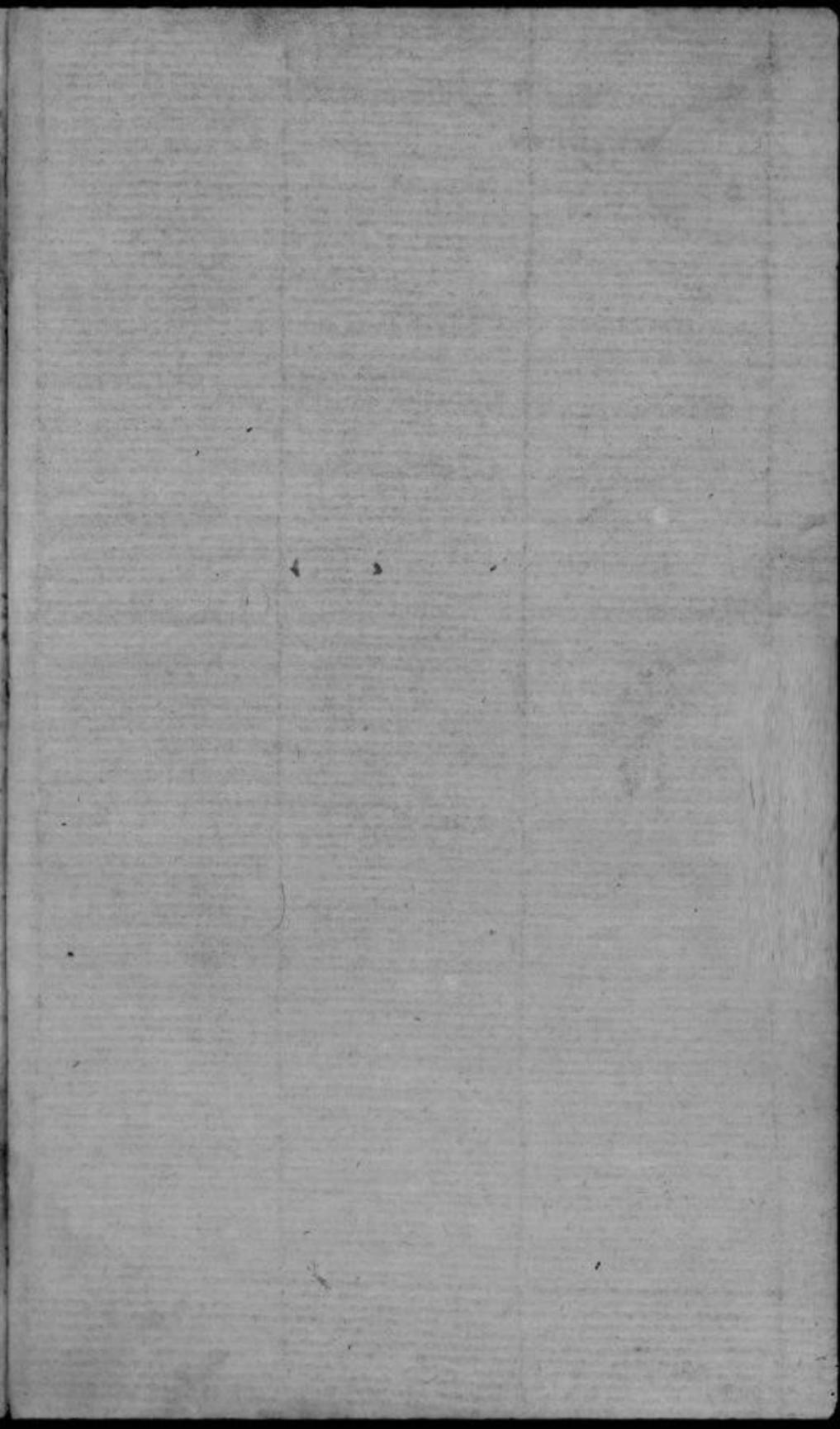
Diu basse toun marit lou plus gran Rei deu Moun.

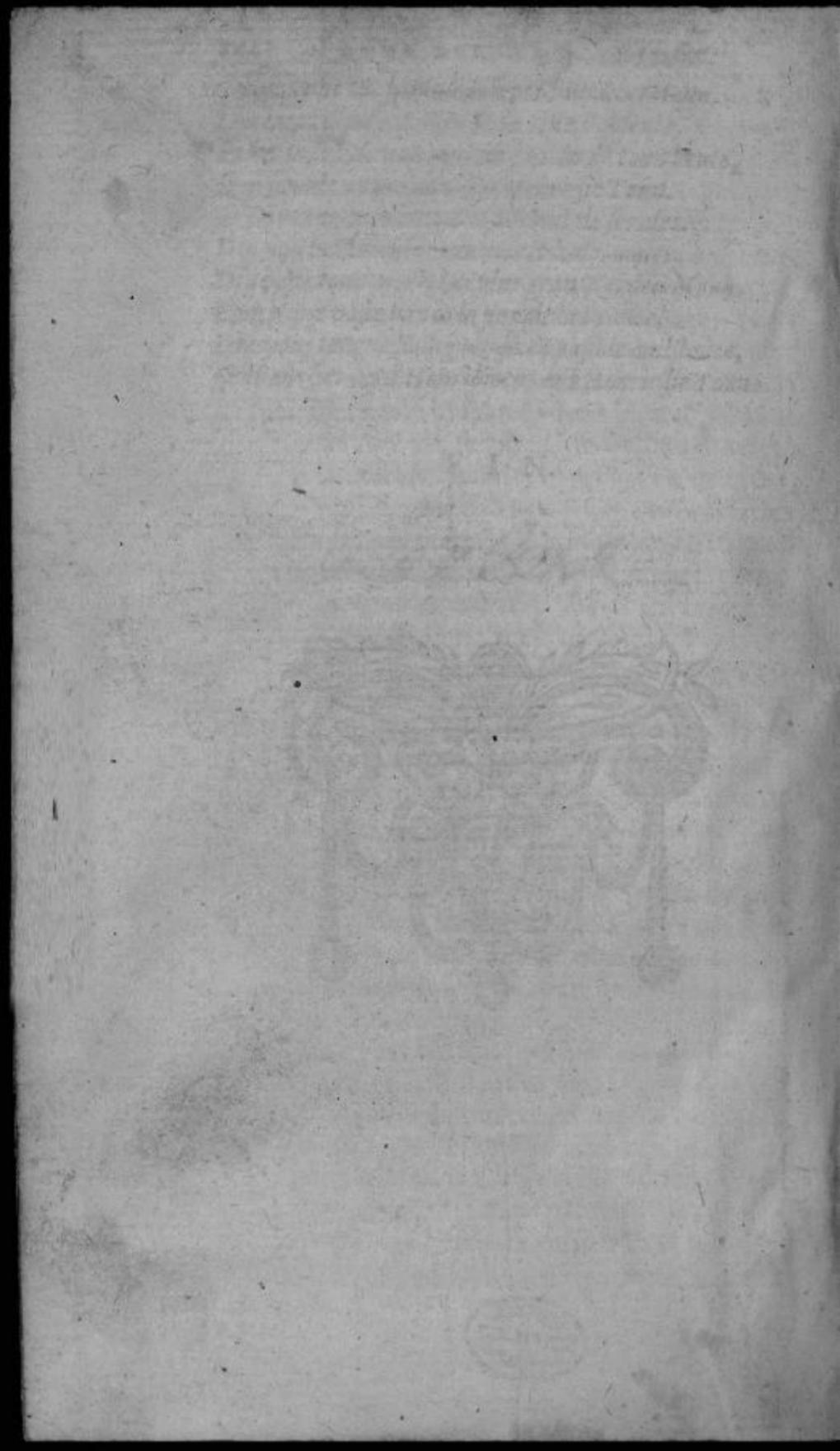
Epuch que voste pax es la pax de la France,

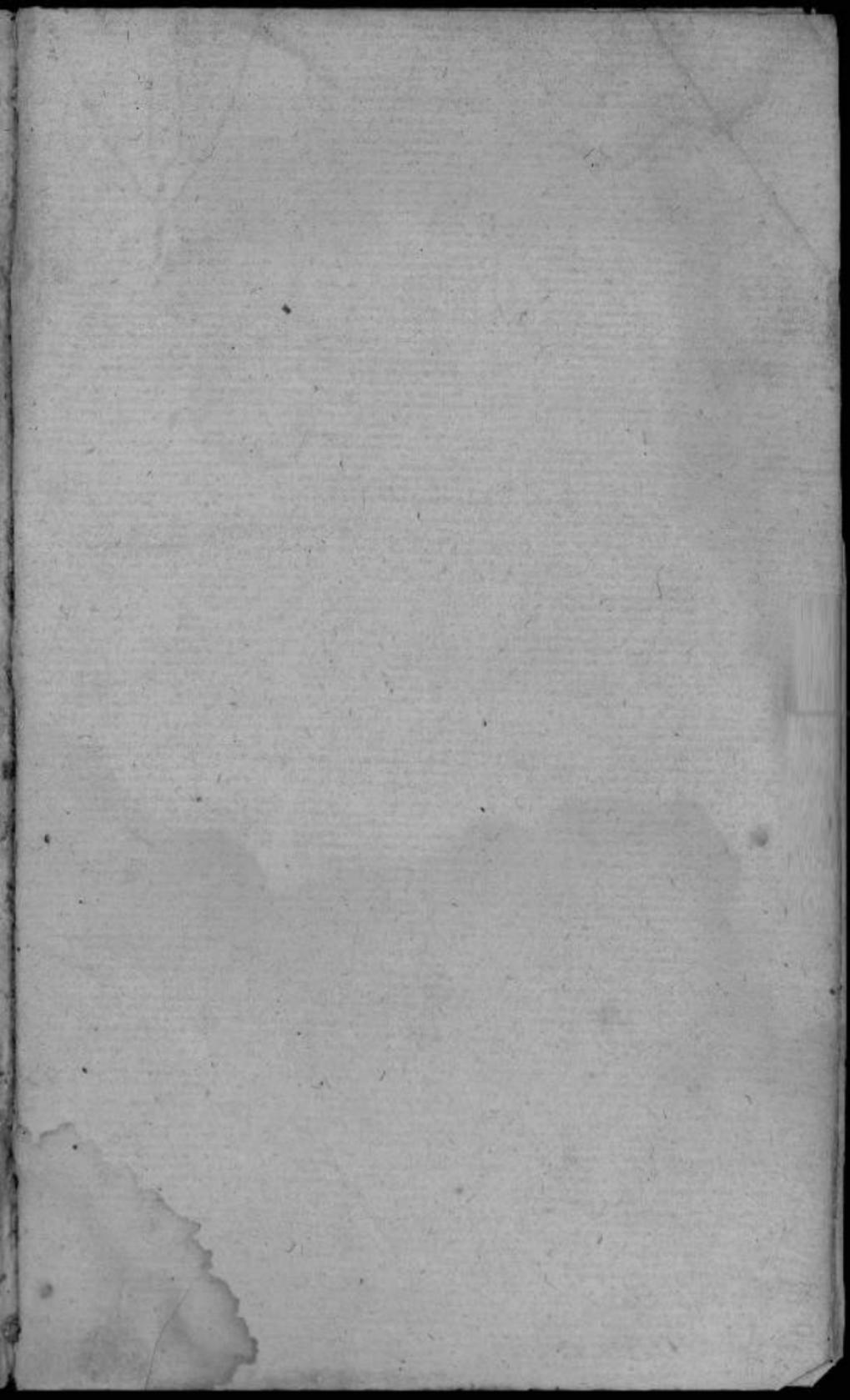
Diu vous tengue loung temps en pasible amistance,
Cent ans sies-tu d'Henric: cent ans Henric sie Toun.

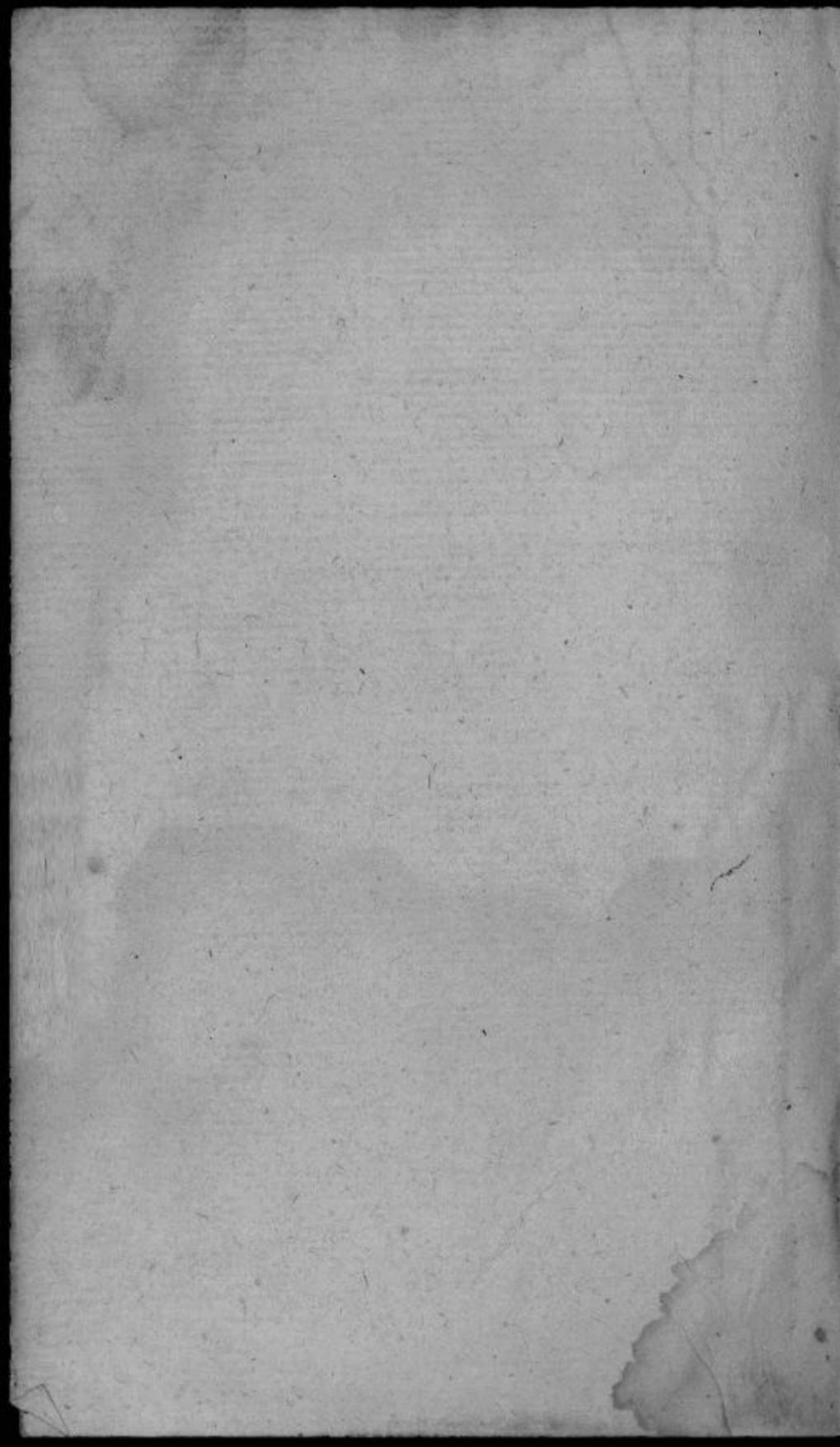
F I N.











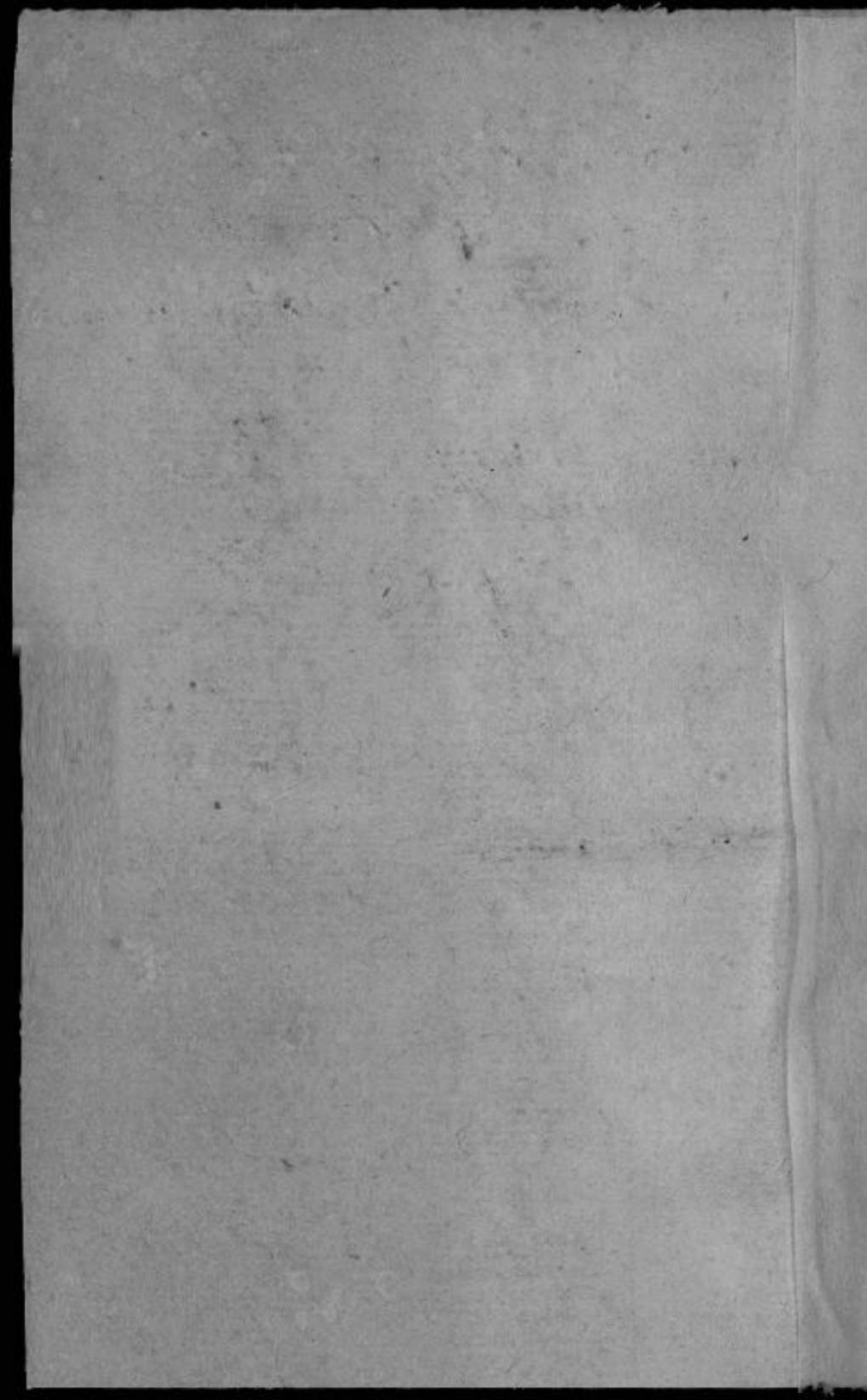
Mem.

variable

Sonnets de guillaume
de Saluste du Bartas
insérés dans la Muse Chrétienne
de l'édition de Bordeaux

Simon Millanges 1573.
juventilia

ne se trouvent pas dans les diverses
éditions de la fin du XVI^e siècle
et au commencement du XVII^e.
Revue de Gascoigne, tome XXX. p.
4. 1889. Tamizey de Larroque -





IB

IB

IB

IB